

# HISTOIRE ET DESCRIPTION

## DE LA CITADELLE DU CAIRE

### INTRODUCTION

#### HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CITADELLE

Pour faciliter au lecteur une étude qui oblige à entrer dans un grand nombre de détails historiques, je crois devoir tracer d'abord à grands traits les principales phases par lesquelles est passée la Citadelle. Ainsi on trouvera exposé comme en un premier croquis le plan général dans le développement duquel il sera plus aisé de se diriger.

En prenant possession de l'Égypte et en y fondant une dynastie, Šalāḥ ad-Dīn inaugura une période toute nouvelle dans l'histoire de l'Égypte. « Cette dynastie ayyoûbite<sup>1</sup> trahit des signes de transition, on pourrait dire de révolution, dans tous les domaines de la civilisation. Dans les institutions religieuses, par le triomphe de l'orthodoxie sur l'hérésie fâtimide, et dans l'architecture religieuse, par l'introduction de la *medrese*... dans les institutions militaires par le régime de la féodalité et de la noblesse des armes, et dans l'architecture

1. Les descendants directs de Šalāḥ ad-Dīn régnèrent peu. Ses vrais successeurs furent surtout ses frères et leurs descendants. La dynastie a donc pris le nom d'Ayyoûb, père de Šalāḥ ad-Dīn et l'ancêtre commun de ses successeurs dans les diverses parties de l'empire qu'il créa.

militaire par la transformation des châteaux forts et des enceintes sous l'influence des Croisés; dans la décoration... dans l'épigraphie enfin..., etc. <sup>1</sup>. » Au point de vue général, cette révolution est caractérisée par la prédominance absolue de l'élément militaire, qui, sous les Fâtimides, avait été longtemps tenu en échec par l'élément civil, reprend le dessus avec les premiers Ayyoûbites et devient le maître unique avec les Mamloûks et les Ottomans. Aussi n'est-il pas surprenant que la résidence des souverains, la capitale même de l'Égypte, ait été, depuis cette époque, non une ville, mais une citadelle. L'histoire de la Citadelle, c'est l'histoire même de l'Égypte pendant plus de quatre siècles.

En construisant cette vaste forteresse, Şalâh ad-Din s'inspirait évidemment des Croisés qui, campés en pays ennemis, avaient construit de bonne heure de véritables villes bastionnées et crénelées pouvant abriter non seulement les soldats, mais leurs familles, leurs serviteurs, les habitants du voisinage, etc. Dans les premières années, Şalâh ad-Din put se croire menacé par les derniers partisans des Fâtimides, c'est à leur crainte qu'on attribue la fondation de la Citadelle, en 572 (1166).

Toutefois, depuis 572, au moins, les Fâtimides paraissent avoir définitivement abandonné la partie, et il est vraisemblable que Şalâh ad-Din, fort occupé d'ailleurs en Syrie, oublia la Citadelle, car elle ne fut achevée et occupée à demeure que par son neveu Al-Kâmil, en 604 (1207). C'est ce dernier qui, comme nous le verrons avec plus de détails, y construisit les premiers palais et les *bourdjs* (tours) principaux.

Bien qu'Al-Kâmil ait, le premier, transporté le siège du sultanat et l'administration de la justice dans la Citadelle, cependant ce n'est pas encore sous son règne que l'élément militaire devient prépondérant. Ce fut sous son second successeur, Aş-Şâlih, que toute faveur étant donnée à ses soldats (appelés mamloûks parce qu'ils étaient recrutés par l'esclavage), ceux-ci furent assez forts pour se rendre maîtres du trône même. Il est curieux de remarquer qu'Aş-Şâlih construisit, pour y habiter exclusivement avec ses mamloûks, une nouvelle forteresse. Celle de ses prédécesseurs ne lui paraissant peut-être pas assez isolée, assez écartée de tout contact avec la population, il s'installa dans

1. VAN BERCHER, *Archéologie arabe*, p. 118 du tirage à part.

l'île de Rauḍat. On appela ses mamloûks les Baḥrîs, c'est-à-dire les Niliens (Nil se disant *Baḥr* en arabe). Cette dénomination résumait parfaitement la situation; la séparation profonde des éléments militaire et civil était consommée. D'ailleurs quand les mamloûks baḥrîs furent maîtres du sultanat, ils ne s'accommodèrent plus d'un isolement si complet; ils retournèrent à la Citadelle. Par de nombreuses constructions qui couvrirent les anciens cimetières, la ville du Caire entra en contact direct avec la Citadelle. L'isolement cessa, mais de même que la ville militaire dominait la cité bourgeoise, de même la toute-puissance d'une milice turbulente domina définitivement les affaires de l'Égypte.

La dynastie Ayyoûbite avait duré soixante-dix-neuf ans (569-648) [1173-1250]<sup>1</sup>. En voici le tableau.

1°	As-Soultân al-Malik an-Nâsir Ṣalâḥ ad-Dîn Yousoûf ibn Ayyoûb . . . . .	569-589
2°	— — al-'Azîz 'Imâd ad-Dîn 'Othmân, <i>son fils</i> . . . . .	589-595
3°	— — al-Mançoûr Nâsir ad-Dîn Mouḥammad, <i>son fils</i> . . . . .	595-596
4°	— — al-'Âdil Seif ad-Dîn Mouḥammad ibn Ayyoûb ( <i>frère de Salâḥ</i> ). . . . .	596-615
5°	— — al-Kâmil Nâsir ad-Dîn Mouḥammad, <i>son fils</i> . . . . .	615-635

(En réalité, Al-Kâmil a été le véritable sultan de l'Égypte depuis 596, son père lui ayant donné pleins pouvoirs et séjournant surtout en Syrie).

6°	As-Soultân al-Malik al-'Âdil Seif ad-Dîn II, <i>son fils</i> . . . . .	635-637
7°	— — as-Ṣâliḥ Nadjm ad-Dîn Ayyoûb, <i>son fils</i> . . . . .	637-648
8°	— — al-Mou'adhḡam Ghiyâth ad-Dîn Tûrân Châh, <i>son fils</i> . . . . .	648

De ces princes le premier et le cinquième seuls nous intéressent au point de vue spécial qui nous occupe.

La dynastie des Mamloûks ne présente que rarement la succession de plusieurs membres d'une même famille. Beaucoup de sultans meurent assassinés par leurs généraux, qui se proclament sultans à leur tour. Une seule famille, celle de Kaḷâoûn, put, à travers bien des péripéties d'ailleurs, conserver quelque temps le pouvoir.

Nous avons vu qu'après la chute des Ayyoûbites la Citadelle était redeve-

1. Nous négligeons les deux années où Ṣalâḥ ad-Dîn administra l'Égypte sous le nom de Noûr ad-Dîn (567-69), et le règne purement nominal d'un dernier Ayyoûbite entre 648 et 652.

nue, cette fois définitivement, la résidence du sultanat. Elle ne tarda pas, dès lors, à subir d'importants remaniements. Elle ne put échapper à la sollicitude d'un des sultans les plus amoureux de constructions : Beïbars. Mais ce que fit ce dernier et quelques-uns de ses successeurs disparut dans les remaniements considérables que fit exécuter Mouhammad ibn Kalâoun, non moins célèbre que Beïbars par un amour extrême de constructions et de reconstructions. Son règne est, à ce point de vue, une période de rénovation pour le Caire tout entier ; — et, comme il me sera facile de le démontrer, la Citadelle, sauf l'enceinte et les puits, ne donne aucun vestige antérieur. Sous ce rapport, l'auteur du mémoire inséré dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, 2<sup>e</sup> partie) est tombé dans une erreur absolue. Tout ce qu'il a vu d'ancien ne remonte pas au delà de Mouhammad ibn Kalâoun.

Après lui, nous n'avons guère à signaler que quelques constructions moins importantes de Barkoûk et de ses descendants — ainsi que de Kaït-bey. Les Turcs ottomans, qui arrivaient à l'époque où le canon révolutionnait l'art militaire, apportèrent à leur tour des modifications considérables dans une partie de l'enceinte et dans la disposition des constructions intérieures. Sous le règne de Méhémet-Ali, enfin, la Citadelle a vu de nouvelles constructions s'élever — qui cèdent aujourd'hui peu à peu la place à des magasins et à des casernes.

L'époque des sultans Mamloûks est de beaucoup la plus intéressante à étudier, d'abord, parce que c'est une des plus brillantes et plus curieuses phases de l'histoire d'Égypte au point de vue militaire, et au point de vue architectural, — et aussi parce que nous possédons pour l'étude de l'histoire militaire et architecturale de l'époque un guide précieux dans l'écrivain arabe Maḳrizi. L'époque ottomane, plus rapprochée de nous, et, d'ailleurs peu féconde en œuvres d'art, ne nous laissera qu'un bien petit nombre de documents à faire valoir.

Je me contenterai donc, avant d'entrer dans le détail de cette étude, d'exposer rapidement l'histoire de la Citadelle sous les sultans Mamloûks.

La Citadelle se composait de deux parties bien distinctes :

1<sup>o</sup> Le château proprement dit, formant un saillant très avancé sur l'ensemble des fortification du Caire, et qui ne s'ouvrait que par deux portes au sud : la *porte de Sâriat* appelée aussi la *porte des Degrés* (*Bâb al-Moudarridj*) et la *porte de Kardfut* qui s'ouvrait sur le désert en face des montagnes.

2° Le palais du sultan et ses annexes, à savoir l'*iwân*, grande salle à colonnes, où, imitant l'exemple des Fâtimides, le sultan tenait ses audiences, — et les écuries, objet d'une sollicitude toute naturelle pour des princes toujours disposés aux expéditions lointaines. L'*iwân* faisait face au nord; une grande place le séparait du château, et sur cette place se tenaient les officiers et les soldats, attendant l'ouverture de l'audience. Les écuries étaient au bas du palais, au sud-ouest.

Beïbars construisit, dans la Citadelle même, la *Maison neuve* et un donjon (*ḵoullat*). Il abandonna l'*iwân*, et construisit au-dessous de la citadelle entre la porte de la *Chaîne* et la porte de Sâriat un palais de justice où il tint ses audiences. Après lui Ḳalâoûn construisit un palais spécial pour le *nâib* (vice-roi) et abandonna le palais de justice de Beïbars pour revenir à l'*iwân*. Son fils Mouḥammad ibn Ḳalâoûn utilisa les bâtiments du palais de justice pour y installer le corps des Timbaliers; à l'est des écuries il éleva un *ḥoch* (cour) dans lequel il fit venir l'eau à grands frais. Au-dessus il édifia un magnifique palais, sur le modèle du palais construit par Beïbars à Damas. Comme celui de Damas, ce palais s'appela *al-Ablak* (le bigarré) : il était, en effet, construit de pierres alternativement jaunes et noires, dont il reste encore des vestiges. Ce palais s'élevait à une grande hauteur et dominait toute la plaine; il ne formait d'ailleurs qu'une sorte de pavillon splendide dans l'ensemble des palais que Mouḥammad édifia et qu'il compléta par une magnifique mosquée, qui subsiste encore aujourd'hui, sous le nom impropre de mosquée de Ḳalâoûn. De l'Hippodrome qui longe le sud de la Citadelle jusqu'au château fort où étaient logés les soldats<sup>1</sup>, tout était couvert de constructions splendides pour l'ornement desquels on avait dépouillé les temples de la Haute-Égypte. Il en reste encore le souvenir des *sept salles, es-saba' hadrat* (*Plan de la Commission d'Égypte*). Les puits ne suffisant pas à alimenter la nombreuse population de soldats et officiers de tout rang qui vivait dans cette enceinte, Mouḥammad fit exécuter des travaux gigantesques pour amener l'eau du Nil.

1. Ils occupaient les *bourdjs* d'où leur nom de *bourdjites*. Comme leurs prédécesseurs les *bahrîtes* ils se révoltèrent et fondèrent une nouvelle dynastie.

Parmi ses successeurs ce fut Kaït-bâï qui apporta le plus de soin à l'entretien de toutes ces constructions. Le *Hoch*, qui avait déjà une mosquée due à Faradj fils de Barkoûk, fut surtout l'objet de ses soins. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à devenir le séjour préféré des souverains. Ghoûry y fit un grand jardin. Au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle les pachas y firent de nombreuses constructions et s'y installèrent. Les palais furent abandonnés. On réserva le palais al-Ablaḡ pour la fabrication du voile qu'on envoie chaque année à la Mecque, d'où le nom de palais du voile (*ḡaṣr al-kisoiat*). Plus tard, la légende du patriarche Joseph qui s'attache à toute cette région gagna la Citadelle. Le fameux puits, construit sous Ṣalāḡ ad-Dīn par Ḳarâḡoûch, l'iwân (devenu par une altération fort naturelle le diwân), le palais portèrent le nom de Joseph.

Sous la domination ottomane le château fut réservé aux janissaires; les pachas transférèrent après le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle leur résidence du *Hoch*, au voisinage des palais, qu'ils laissèrent tomber en ruines, suivant la mode turque. Méhémet-Ali détruisit la plus grande partie des anciens palais, pour y construire sa mosquée; il releva les parties ruinées de l'enceinte.

Aujourd'hui il ne reste que la mosquée de Mouḡammad ibn Ḳalâoûn, et quelques vestiges de son *palais bigarré*. Le château proprement dit est occupé par les troupes anglaises. L'emplacement des palais est couvert par la mosquée de Méhémet-Ali, le reste n'est que magasins. L'enceinte, autrefois fort mal-traitée<sup>1</sup>, est actuellement en assez bon état. Mais il est probable qu'un jour ou l'autre la Citadelle, qui n'a plus aucune importance militaire, et ne peut en avoir, sera abandonnée. Il sera moins coûteux de construire d'autres casernes, et la véritable forteresse sera sur le mont Mouḡaṡṡam, en face, où se trouve déjà un fort. Dans ce cas, il est à prévoir qu'il ne restera qu'un monceau de ruines de plus dans le Caire.

Tels sont les principaux traits de l'histoire et description que je vais entreprendre, en m'efforçant d'y faire entrer tous les éclaircissements historiques que j'ai pu puiser chez les écrivains orientaux et occidentaux.

1. En 1889, j'eus la stupéfaction de voir des Arabes tranquillement occupés à détacher d'énormes blocs pour les débiter en menus cailloux, et élever à quelques pas de là de misérables cahutes. Depuis, on a empêché ces singuliers abus; les parties délabrées ont été recouvertes d'un solide ciment qui enlève un peu du pittoresque, mais conserve ces débris de la vieille forteresse de Ṣalāḡ ad-Dīn.

## TABLEAU DES SULTANS MAMLOÛKS

(DEPUIS LA CHUTE DES AYYOÛBITES JUSQU'A LA CONQUÊTE OTTOMANE)

1°	As-Soultân al-Malik al-Mou'izz 'Izz ad-Dîn Aïbek . . . . .	648-655
2°	— — al-Mançoûr Noûr ad-Dîn 'Alî, <i>son fils</i> . . . . .	655-657
3°	— — al-Mouḍhaffar Seif ad-Dîn Koutouz . . . . .	657-658
4°	— — aḍh-Dhâhir Rokn ad-Dîn Beïbars . . . . .	658-676
5°	— — as-Sa'id Nâsir ad-Dîn Barakah-Khân, <i>son fils</i> . . . . .	676-678
6°	— — al-'Âdil Badr ad-Dîn Salâmach, <i>son frère</i> . . . . .	678
7°	— — al-Mançoûr Seif ad-Dîn Kalâouî . . . . .	678-689
8°	— — al-Achraf Salâh ad-Dîn Khalîl, <i>son fils</i> . . . . .	689-693
9°	— — an-Nâsir Nâsir ad-Dîn Mouḥammad, <i>son frère</i> . . . . .	693-694
10°	— — al-'Âdil Zeïn ad-Dîn Kitboghâ . . . . .	694-696
11°	— — al-Mançoûr Housâm ad-Dîn Lâdjî . . . . .	696-698
	— — an-Nâsir Nâsir ad-Dîn Mouḥammad, <i>pour la seconde fois</i> . . . . .	698-708
12°	— — al-Mouḍhaffar Roku ad-Dîn Beïbars II. . . . .	708-709
	— — an-Nâsir Nâsir ad-Dîn Mouḥammad, <i>pour la troisième fois</i> . . . . .	709-741
13°	— — al-Mançoûr Seif ad-Dîn Aboû Bakr, <i>son fils</i> . . . . .	741-742
14°	— — al-Achraf 'Alâ ad-Dîn Kaljak, <i>son frère</i> . . . . .	742
15°	— — an-Nâsir Chihâb ad-Dîn Aḥmad, <i>son frère</i> . . . . .	742-743
16°	— — aṣ-Ṣâliḥ 'Imâd ad-Dîn Isma'îl, <i>son frère</i> . . . . .	743-745
17°	— — al-Kâmil Seif ad-Dîn Cha'abân, <i>son frère</i> . . . . .	745-747
18°	— — al-Mouḍhaffar Zeïn ad-Dîn Ḥâdjî, <i>son frère</i> . . . . .	747-748
19°	— — an-Nâsir Badr ad-Dîn Ḥasan, <i>son frère</i> . . . . .	748-752
20°	— — aṣ-Ṣâliḥ Salâh ad-Dîn Ṣâliḥ, <i>son frère</i> . . . . .	752-755
	— — an-Nâsir Badr ad-Dîn Ḥasan, <i>pour la seconde fois</i> . . . . .	755-762
21°	— — al-Mançoûr Salâh ad-Dîn Mouḥammad, <i>fils de Ḥâdjî, le 18° sultan</i> . . . . .	762-764
22°	— — al-Achraf Zeïn ad-Dîn Cha'abân, <i>petit-fils de Mouḥammad, le 9° sultan</i> . . . . .	764-778
23°	— — al-Mançoûr 'Alâ ad-Dîn 'Alî, <i>son fils</i> . . . . .	778-783
24°	— — aṣ-Ṣâliḥ Zeïn ad-Dîn Ḥâdjî II, <i>son frère</i> . . . . .	783-784
25°	— — aḍh-Dhâhir Seif ad-Dîn Barçoûk <sup>1</sup> . . . . .	784-801
26°	— — an-Nâsir Zeïn ad-Dîn Faradj, <i>son fils</i> . . . . .	801-808
27°	— — al-Mançoûr 'Izz ad-Dîn 'Abd al-'Azîz . . . . .	808-809
	— — an-Nâsir Zeïn ad-Dîn Faradj, <i>pour la seconde fois</i> . . . . .	809-815

1. Avec lui commence la dynastie des Mamloûks bourdjites ou circassiens. — De 791 à 792 le sultan Ḥâdjî 1<sup>er</sup> remonta sur le trône, Barçoûk l'en chassa de nouveau.

28°	As-Soultân al-Malik al-Mouayyad Seif ad-Dîn Cheikh <sup>1</sup>	815-824
29°	— — al-Mouhaffar Chihâb ad-Dîn Aḥmad, <i>son fils</i>	824
30°	— — aḍh-Dhâhir Seif ad-Dîn Ṭaṭar	824
31°	— — aṣ-Ṣâlih Nâsir ad-Dîn Mouḥammad	824-825
32°	— — al-Achraf Seif ad-Dîn Barsbâi	825-841
33°	— — al-'Aziz Djamâl ad-Dîn Yoûsouf, <i>son fils</i>	841-842
34°	— — aḍh-Dhâhir Seif ad-Dîn Djaḳmaḳ	842-857
35°	— — al-Manṣour Fakhr ad-Dîn 'Othmân, <i>son fils</i>	857
36°	— — al-Achraf Seif ad-Dîn Aînâl	857-865
37°	— — al-Mouayyad Chihâb ad-Dîn Aḥmad, <i>son fils</i>	865
38°	— — aḍh-Dhâhir Seif ad-Dîn Khoçkadam	865-872
39°	— — aḍh-Dhâhir Seif ad-Dîn Ilbâi	872
40°	— — aḍh-Dhâhir Timourboghâ <sup>2</sup>	872
41°	— — al-Achraf Seif ad-Dîn Kaît-bâi	872-901
42°	— — an-Nâsir Nâsir ad-Dîn Mouḥammad, <i>son fils</i>	901-904
43°	— — aḍh-Dhâhir Kaṇṣou	904
44°	— — al-Achraf Djanbalât	904-906
45°	— — al-'Âdil Seif ad-Dîn Ṭoumân-bâi	906
46°	— — al-Achraf Kaṇṣou al-Ghoûry	906-922
47°	— — al-Achraf Ṭoumân-bâi	922

1. Avant lui, le khalife abbasside Al-Mousta'in billah, sorte de pape musulman, réussit un moment à joindre, au pouvoir spirituel que ses prédécesseurs avaient exercé depuis Beibars, le pouvoir temporel.

2. Tous les sultans ont un titre en *Dîn*, comme *Seif ad-Dîn* (*glaive de la religion*), etc. Pour un petit nombre seulement, je n'ai pu retrouver ni chez Aboû 'l-Maḥâsin, ni chez Ibn Iyâs, le titre qu'ils devaient porter certainement.

## CHAPITRE PREMIER

## ŞALÂH AD-DÎN EN ÉGYPTÉ

A l'époque des premières Croisades, l'Orient était disputé par deux dynasties rivales, les Seldjôûkides sounnites et les Fâtimides chi'ïtes. Grâce à ces divisions, les chrétiens purent faire des progrès importants, menacer la Mésopotamie par la prise d'Édesse et l'Égypte par celle d'Ascalon. Les Seldjôûkides, livrés à des dissensions intérieures, disparurent du théâtre principal de la lutte; les Fâtimides affaiblis par des révolutions de palais ne quittèrent plus l'Égypte, où les Croisés vinrent souvent les attaquer. Le champ paraissait libre pour la conquête chrétienne, quand s'éleva la dynastie des Atabeks de Mossoul, héritière en Mésopotamie de la dynastie Seldjôûkide, et les choses changèrent de face<sup>1</sup>. Zenguî et Noûr ad-Dîn son fils refoulèrent peu à peu les *Franks* sur le littoral, et, à la mort du second, Édesse, Alep, Damas et l'Égypte tout entière réunies en une seule main enfermaient les Croisés dans un cercle ennemi qui ne devait plus se briser.

Noûr ad-Dîn apportait en Syrie les traditions des Seldjôûkides. Şalâh ad-Dîn, qui substitua sa propre dynastie à celle des Atabeks, continua ces traditions : nous les trouverons en Égypte florissantes jusqu'à l'invasion ottomane.

« Le règne de Malek-schah<sup>2</sup> fut signalé par deux institutions. Par la première, le système des bénéfices militaires prit racine dans l'Asie méridionale, d'où il passa plus tard en Égypte avec Saladin. Malek-schah, qui aimait beaucoup à visiter ses vastes États, marchait toujours accompagné de quarante-sept

1. Voir sur le rôle considérable joué par les Atabeks l'intéressante monographie que leur a consacrée Ibn Al-Athîr (Acad. des inscriptions et belles-lettres : *Historiens orientaux des Croisades*, II, 2<sup>e</sup> partie).

2. Troisième sultan Seldjôûkide (465-485) dont le règne présente, toutes proportions gardées, une grande analogie avec celui de Charlemagne. Même reconstitution d'un grand empire, même souci du relèvement des anciennes études, même esprit militaire, mêmes divisions après la mort du souverain, et morcellement définitif de l'empire, etc., etc.

mille cavaliers, dont les revenus étaient prélevés sur des terres destinées à cet objet dans les différentes provinces de l'empire. Par une conséquence du même principe, les généraux et les personnages considérables, notamment les Turks, reçurent des villes et des provinces en fief, qu'ils tenaient à titre de vasselage. On vit alors paraître des princes de Mossoul, des princes d'Alep, des princes de Damas, etc...

« L'autre institution est relative à un vaste système d'instruction publique, qui avait été entrepris sous l'influence suprême du vizir Nizâm al-Mouk, et qui reçut alors son dernier développement... Il s'établit des espèces de cours supérieurs dans des collèges fondés par l'État. Pendant plusieurs siècles le collège *Nizamié* de Bagdad, ainsi appelé du nom de son fondateur, jouit d'un grand renom dans tout l'Orient<sup>1</sup>. »

Ainsi fondation des bénéfices militaires d'une part, des collèges (*madrasat*) d'autre part, voilà la caractéristique de la dynastie Seldjôûkide, et telle est, nous l'avons vu plus haut, aussi celle de la dynastie Ayyoûbite. Je n'ai pas à m'occuper ici des madrasats; mais les institutions militaires d'Égypte rentrent dans mon sujet, et ce sont tout spécialement les créations de Şalâh ad-Dîn, ayant un caractère militaire, qui doivent faire l'objet de ce chapitre et des suivants.

Parmi les auxiliaires de Zengûi et de Noûr ad-Dîn deux hommes, deux frères, se distinguèrent surtout. L'un était homme de conseil et de sang-froid, l'autre homme d'action et d'audace. L'un conquit Damas à Noûr ad-Dîn par d'habiles intrigues, l'autre lui conquit le Caire par un hardi coup de main. Le premier était Nadjm ad-Dîn<sup>2</sup> Ayyoûb, l'autre Asad ad-Dîn Chirkoûh. Ils étaient originaires de Dovîn, ville située à l'extrémité de la province d'Aderbeïdjân, dans la direction d'Arran et de la Géorgie, et appartenaient à la race des Kurdes Raouadiyé, sous-tribu de la grande tribu hurde des Hadaniyé<sup>3</sup>.

1. REINAUD et DERENBOURG, préface de la 2<sup>e</sup> édition des *Séances de Hariri*, II<sup>e</sup> vol., p. 6.

2. Sur ces surnoms : lumière, étoile, lion, auxiliaire, etc. de la religion portés par les Atabeks, les Ayyoûbites, et en général tous les sultans et émirs, voir un récent mémoire de M. VAN BERCHEM intitulé : *Eine arabische Inschrift aus dem Ostjordanlande, etc.* (*Zeitschrift d. deutschen Palästina-Vereins*, Bd. XVI).

3. Ibn Khalkân, Biogr. de Şalâh ad-Dîn (*Hist. or. des Croisades*, III, 399).

Chirkoûh devait mourir sans postérité. Ayyoûb eut, au contraire, plusieurs enfants. Ce furent :

Châhanchâh, mort en 543.

Toûrân Châh Chams ad-Daulat<sup>1</sup>, mort en 576.

Yoûsouf Şalâh ad-Dîn, né en 532 à Takrit<sup>2</sup>, mort en 589.

Mouhammad Aboû Bakr Seïf ad-Dîn, né en 538 ou 540 à Damas, mort en 615.

Toktakin Dhahir ad-Dîn (Seïf al-Islâm), mort en 593.

Şalâh ad-Dîn nous apparaît comme un homme de mœurs douces, plutôt timide et nullement doué de l'esprit d'initiative, mais en revanche doué d'un jugement très sain et de cette qualité si précieuse chez un souverain : l'art de choisir ses conseillers et de les écouter<sup>3</sup>. Dans les principaux actes de sa vie, il a la main forcée par les événements : il se dérobe d'abord, mais engagé par la fortune, il sait s'en montrer digne. C'est ainsi qu'il ne va en Égypte qu'à contre-cœur, qu'il ne proclame la déchéance des Fâtimides qu'après de longues hésitations, qu'il n'engage sa campagne si heureuse contre Jérusalem que poussé par une violation des traités, etc. Ce caractère nous explique pourquoi son règne n'est que la continuation de traditions antérieures, une imitation et la transplantation en Égypte d'institutions déjà tout établies ailleurs, bien plutôt qu'une révolution originale.

Désintéressé, généreux, accessible aux sentiments de l'affection et de la pitié<sup>4</sup>, il fut profondément aimé. Ses ennemis s'accordent à lui reconnaître un caractère noble et chevaleresque. Ses biographes ne parlent de lui qu'avec émotion et respect. C'est, en un mot, une des figures les plus sympathiques de l'histoire.

1. *Le soleil de la dynastie*. Sur ces titres, voir également le mémoire de M. VAN BERCHEM.

2. Forteresse située sur le Tigre; en latitude 34° 33'. Le père de Şalâh ad-Dîn en était gouverneur.

3. Les biographes de Şalâh ad-Dîn sont nombreux. Ce sont le kâdî Bahâ ad-Dîn, le kâdî Al-Fâdîl, 'Imâd ad-Dîn, Aboû Châmat, Ibn Khallikân. (Sur ces divers auteurs consulter la préface du 1<sup>er</sup> vol. des *Hist. or. des Croisades*.)

4. Les historiens musulmans lui reprochent avec raison, à leur point de vue, de s'être montré parfois trop magnanime envers les vaincus. Ainsi après la prise de Jérusalem et des places fortes de Palestine, il accordait à tous les habitants des villes et soldats de forteresses de se réfugier à Tyr; si bien qu'au bout de quelque temps cette ville fut remplie de soldats et permit aux chrétiens de reprendre espoir et de reformer leurs forces (Ibn Al-Athîr, *Hist. or. des Croisades*, I, p. 710).

Voyons-le à l'œuvre sur le sol d'Égypte. En 564 (1169), à la mort de son oncle Chirkoûh<sup>1</sup> qui, sous le titre de vizir du khalife fâtimide Al-'Âdîd, gouvernait l'Égypte, Şalâh ad-Dîn fut choisi pour le remplacer. Il dut cette haute fortune, d'abord au peu de crainte qu'il inspirait, parce qu'il était jeune et de caractère doux<sup>2</sup>, ensuite à l'habile intervention de deux hommes, le jurisconsulte 'Isâ et l'eunuque Karâkouch. Le rôle du premier est bien indiqué par Ibn al-Athîr (*op. cit.*, I, 565); le rôle du second n'est que mentionné par Ibn Khallikân (trad. anglaise, II, p. 231). Quoi qu'il en soit, Şalâh ad-Dîn triompha de la jalousie des autres émirs et devint maître incontesté.

Suivant l'usage établi depuis quelque temps, il reçut en sa qualité de vizir le titre d'*al-Malik* (prince)<sup>3</sup>. Il fut ainsi connu sous le nom d'Yûsuf Şalâh ad-Dîn al-Malik an-Nâsir. La cérémonie de l'investiture fut faite en grande pompe<sup>4</sup>. Il s'installa dans le palais du vizirat<sup>5</sup> qui devait être désormais sa résidence, et celle de ses premiers successeurs.

A l'exemple de son oncle, Şalâh ad-Dîn s'entoura d'une garde spéciale qui

1. Sur l'expédition de Chirkoûh en Égypte consulter Ibn Al-Athîr (*Hist. or. des Croisades*, I, pp. 533-562).

2. Il semble qu'une réelle affection guida aussi Al-'Âdîd dans son choix, affection qui fut partagée par Şalâh ad-Dîn qui usa, jusqu'au dernier moment, des plus grands égards envers la personne même du khalife. Şalâh ad-Dîn sut toujours et partout se faire aimer. Cf. *Hist. or. des Croisades*, I, p. 581 : « Il parlait souvent du khalife et vantait sa générosité, la douceur de son commerce, son extrême bonté et sa déférence envers lui. » — Cf. le passage d'Abou Châmat que j'ai cité dans un précédent mémoire (même volume, p. 439).

3. *وَأَوَّلُ مَنْ لَقِبَ بِالْمَلِكِ مِنْهُمْ مضافاً إلى بقية الألقاب رضوان ابن ولحنى عند ما وُزِرَ للحافظ لدين الله فقبل له السيد الأجل الملك الأفضل وذلك في سنة ثلاثين وخمسمائة وفعل ذلك من بعده فتلقب طلائع بن رزيك بالملك المنصور وتلقب ابنه رزيك بن طلائع بالملك العادل وتلقب شاور بالملك المنصور وتلقب آخرهم صلاح الدين يوسف بن ايوب بالملك الناصر* (Makrizi, *Khitat*, éd. de Boullak, I, p. 440, l. 16). Le premier d'entre eux (les vizirs) qui reçut le surnom d'Al-Malik joint aux autres surnoms fut Roudwân ibn Walakhchî quand il fut vizir d'Al-Hâfiḍ lidîn Allah (11<sup>e</sup> khalife fâtimide de 524 à 544). On l'appela le seigneur très glorieux Al-Malik al-Aḍal (le prince éminent); cela en l'an 536. On agit de même après lui : Ṭalât' ibn Rouzzik fut surnommé Al-Malik al-Manṣûr (le prince victorieux); son fils Rouzzik ibn Ṭalât' : Al-Malik al-'Âdil (le prince juste); Chawar : Al-Malik al-Manṣûr; et le dernier, Şalâh ad-Dîn Yûsuf ibn Ayyûb : Al-Malik an-Nâsir (le prince vainqueur). — Ajoutons que Chirkoûh avait reçu le surnom d'Al-Malik al-Manṣûr (Ibn Khallikân, trad. angl., IV, 491). — Ibn Al-Athîr nous apprend que Nûr ad-Dîn affecta de ne jamais donner à Şalâh ad-Dîn que le titre de Isfahsalâr (général en chef) (*Hist. or. des Croisades*, I, 565).

4. Voir dans Abou Châmat (éd. de Boullak, I, 173) la description de cette cérémonie.

5. Sur l'emplacement du palais du vizirat, voir P. RAVASSE, *Essai sur la topographie du Caire*, pl. III et V (*Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, I, 3<sup>e</sup> fasc. et III, 4<sup>e</sup> fac.). Voir également le texte.

s'appela les Şalâhîtes. Celle des Asadîtes, formée par Chirkoûh (Asad ad-Dîn), qui se montait, d'après Aboû Châmat (*op. cit.*, I, 173, l. 1) à cinq cents mamloûks, n'en subsista pas moins. Elle contenait des hommes profondément dévoués, entre autres ce Karâkoûch, dont nous avons déjà parlé et qui est appelé à jouer le rôle principal dans les constructions militaires. Ce fut le noyau de la fameuse *ḥalkat* (حلقة). Par un sentiment bien naturel Şalâh ad-Dîn combla ces soldats de bienfaits, mais moins sage que Chirkoûh qui n'avait dépouillé personne (Aboû Châmat d'après Ibn Abi Tâï, *op. cit.*, p. 172, l. 33), il commit l'imprudence de les enrichir aux dépens des officiers fâtimides<sup>1</sup>. De là des mécontentements qui se manifestèrent par des complots et des révoltes ouvertes.

Il n'entre pas dans mon sujet de conter par le menu ces divers incidents. Je me contenterai de les résumer d'après les historiens déjà mentionnés, Maḳrîzî spécialement<sup>2</sup>.

L'armée fâtimide comprenait entre autres corps celui des nègres, s'élevant, d'après 'Imâd ad-Dîn, à plus de cinquante mille hommes. Un des leurs, Moutamin al-Khalîfat (l'homme de confiance du khalife), ayant entretenu une correspondance secrète avec les Franks, Şalâh ad-Dîn surprit une lettre, fit exécuter le traître, chassa du palais des khalifes les nègres qui en avaient la garde, et y installa son fidèle Karâkoûch. Les nègres assiégèrent Şalâh ad-Dîn dans le palais du vizirat; après une terrible guerre de rues, où le frère aîné de Şalâh ad-Dîn, Tourân Châh, se distingua particulièrement, les nègres furent vaincus. Leur quartier principal appelé حارة النصورة fut incendié et rasé : on en fit un jardin.

Le khalife ayant joué un rôle assez suspect dans cette affaire, Şalâh ad-Dîn le séquestra rigoureusement dans son palais. Tous ceux qui pouvaient tenir par quelques liens à la dynastie fâtimide furent impitoyablement frappés. Les kâḍîs furent destitués et remplacés par des kâḍîs orthodoxes; les palais et les fiefs de tous les émirs leur furent enlevés et attribués aux parents et soldats du vizir

1. قال العماد وشرع صلاح الدين في نقض اقطاع المصريين فقطع منهم الدوائر من اجل من معه من العساكر. ('Imâd ad-Dîn) dit : Şalâh ad-Dîn commença à abolir les *fiefs* des Égyptiens et à les assigner en *ddîrats* pour les soldats qu'il avait avec lui. » (Aboû Châmat, *op. cit.*, I, p. 178, l. 1.)

2. *Khiṭaṭ*, II, pp. 2, 3 et 19.

tout-puissant. Enfin, le nom du khalife abbâside de Bagdad fut prononcé à la place de celui du khalife fâtimide à la prière du vendredi<sup>1</sup> et quand, peu de temps après, Al-Âḍid mourut, il ne restait plus aucun vestige de cette puissance des Fâtimides, qui avait paru un moment près de soumettre le monde musulman tout entier (358-567).

Ṣalâḥ ad-Dīn était seul maître. Mais l'ère des difficultés était loin d'être close. Il fallait faire face à de nombreux ennemis. Les Franks menaçaient constamment l'Égypte et nouaient des intelligences avec les partisans opprimés des Fâtimides. Noûr ad-Dīn prenait ombrage de la puissance de son lieutenant. Son activité et son intelligence lui permirent de triompher de l'union redoutable des Franks et des Fâtimides. La sagesse de son père<sup>2</sup> et son heureuse étoile le sauvèrent du second péril. Noûr ad-Dīn mourut, en effet, le 11 chawwâl 569 (15 mai 1174).

Les événements qui survinrent en Égypte de 567 à 572 ont, au dire des historiens arabes, déterminé Ṣalâḥ ad-Dīn à entreprendre les fortifications du Caire. J'ai montré, dans un précédent mémoire<sup>3</sup>, avec quelques détails, comment les tentatives de restauration des Fâtimides se produisirent à intervalles très rapprochés jusqu'en 572 et même, avec moins d'intensité, bien au delà. La révolte fermentait perpétuellement, et les préoccupations de Ṣalâḥ ad-Dīn devaient être concentrées sur cette grave question. Aussi songea-t-il, d'une part, à fortifier le Caire, que ses ennemis du nord ou du sud pouvaient un jour menacer, d'autre part à se créer pour lui-même un asile sûr; et à élever une citadelle qui le mit à l'abri d'un coup de main.

L'expédition qu'il fit en Syrie, pendant que les révoltes continuaient à éclater en Égypte, paraît avoir exercé une influence décisive sur ses résolutions. Il

1. C'était, comme on le sait, la forme usitée pour reconnaître la suzeraineté d'un prince. Dans la *khoṭbat* (prône), comme sur les monnaies, les noms de l'imâm (khalife et suzerain spirituel), du prince suzerain s'il y a lieu, et du prince du pays, se suivaient hiérarchiquement. — Il est permis de supposer que c'est à cette époque que Ṣalâḥ ad-Dīn ajouta à ses titres celui de *محيي دولة امير المؤمنين* « vivificateur de la dynastie du chef des croyants », qu'on trouve sur les monnaies, dans une lettre officielle du kâḍī Al-Fâḍil (citée par Aḥmad Châmat, I, 236), et sur l'inscription de la Citadelle (voir plus loin).

2. Voir le curieux récit d'Ibn Al-Athîr (*Hist. or. des Croisades*, I, pp. 582).

3. Même volume, pp. 415-415.

est vrai qu'il avait fait commencer en 566 les murs du Caire<sup>1</sup>, mais, à cette époque, il devait obéir à des préoccupations d'un autre ordre. Il me semble qu'il eût commencé par construire la Citadelle, si dès 566, il avait songé à sa sécurité personnelle, — et il n'était pas alors maître assez incontesté du pays, et assez sûr du lendemain. — En Syrie il vit le pays hérissé des forteresses élevées par les Croisés et par les Assassins. Il sut, par expérience personnelle, apprécier, surtout chez les derniers, l'utilité des forteresses<sup>2</sup>. Les modèles ne lui manquaient pas : il dut revenir de Syrie avec la ferme intention d'élever quelque chose de semblable. Le rapprochement des dates, l'opinion émise par Maḳrizī<sup>3</sup>, la ressemblance incontestable du plan et de l'architecture de la citadelle égyptienne avec ceux des forteresses syriennes, tout nous autorise à interpréter ainsi la pensée de Ṣalāḥ ad-Dīn. Il est temps de passer à l'examen direct de son œuvre, dont je crois avoir fait comprendre l'origine et le caractère général. Peut-être y trouverons-nous des preuves plus précises de la vérité de ces vues.

1. Voir plus loin, chap. III.

2. N'est-il pas permis d'admettre que Sinān, devenu d'ennemi acharné un fidèle allié de Ṣalāḥ ad-Dīn, dut lui conseiller d'imiter son propre système? Ṣalāḥ ad-Dīn savait écouter et imiter — nous l'avons déjà dit. — L'influence de Sinān dut être grande sur son esprit (cf. S. GUYARD, *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin*).

3. II, p. 203.

## CHAPITRE II

ÉTAT DES FORTIFICATIONS DU CAIRE  
AU TEMPS DE ŞALÂḤ AD-DÎN<sup>1</sup>

Il me paraît indispensable de donner d'abord un exposé sommaire des fortifications que les prédécesseurs de ŞalâḤ ad-Dîn avait élevées. Sinon, l'étude de l'œuvre de ce dernier serait peu claire en plusieurs parties.

Très peu avant la bifurcation du Nil en plusieurs branches, la capitale arabe de l'Égypte est placée comme « le bouton de l'éventail » formé par les mille canaux du Delta<sup>2</sup>. De tout temps, ce point a dû être naturellement la place d'une grande ville. Mais les deux rives diffèrent sensiblement. A gauche, la plaine s'étend fort loin jusqu'au pied des plateaux où sont les Pyramides : par suite des inondations périodiques du fleuve, c'est un emplacement fertile. C'est là qu'était Memphis, capitale de l'Égypte avant la conquête d'Alexandre. En face, sur la rive droite, la campagne irrigable est fort restreinte : les contreforts des monts Arabiques, quoique peu élevés, suffisent pour soustraire le sol à l'influence du fleuve, que le désert longe de très près. Cette rive était tout indiquée pour y asseoir des forteresses, des postes d'observation, plutôt que des villes. Les Perses y avaient élevé, dit-on, la forteresse de Babylone<sup>3</sup>. Les Grecs

1. Dans un remarquable mémoire, intitulé modestement *Notes d'archéologie arabe*, mon ami M. VAN BERCHEM a consacré à ce sujet quelques pages excellentes, que j'ai largement mises à contribution. Je le cite sous l'abréviation : V. B. J'en dirai autant de la très intéressante étude que mon ami et collègue M. P. RAVASSE a publiée dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*. Je le cite sous l'abréviation P. R. Ils me pardonneront toutefois de proposer quelques rectifications, sachant qu'il est toujours plus facile d'améliorer une voie déjà tracée que de la frayer soi-même.

2. ÉL. RECLUS, *Géographie universelle*, X, p. 572.

3. L'emplacement de Babylone est-il à peu près le même que celui de la Citadelle actuelle, comme le pense mon collègue M. V. LORET (voir la *Grande Encyclopédie* au mot *Babylone d'Égypte*), c'est ce que je ne puis étudier ici, par crainte de longueurs; d'ailleurs la question mérite d'être traitée à part, et je compte le faire quelque jour.

avaient fortifié les bords du Nil, en face de l'île de Raudat. C'est de là que 'Amrou, le conquérant musulman, les délogea. C'est sur ce point qu'il jeta les fondations de sa capitale.

Depuis lors, il est remarquable que les noms des villes qui se sont succédé dans cette région ont tous un caractère militaire significatif. La première est *Fosṭāṭ* (les tentes). C'était à l'origine un campement. Autour se forma une grande ville commerçante. Les gouverneurs d'Égypte formèrent plus tard une nouvelle ville militaire appelée : *Al-'Askar* (l'armée). Les émirs indépendants, véritables souverains, à l'époque de la décadence du khalifat, s'installèrent dans une autre ville non moins militaire : *Al-Ḳaṭāi* (les fiefs militaires). Les conquérants fāṭimides fondèrent *Al-Ḳābirat* (la dompteuse) à l'usage d'abord exclusif de leurs divers corps de troupes<sup>1</sup>. Enfin la dernière cité porta le nom plus significatif encore de *Al-Ḳala'at* (la forteresse)<sup>2</sup>. « La position du Caire sur la rive droite du fleuve suffit pour démontrer que l'Égypte est un pays conquis<sup>3</sup>. »

Les trois premières villes ne paraissent pas avoir eu d'enceintes. Le Caire en eut trois successives dont la dernière est due à Ṣalāḥ ad-Dīn.

De l'enceinte primitive même il y a peu de choses à dire, car, déjà du temps de Nassiri Khosrau, qui visita l'Égypte en 439, c'est-à-dire quatre-vingts ans après la fondation du Caire, il n'en reste plus traces<sup>4</sup>. J'en donnerai seulement

1. Les premiers quartiers du Caire حارة, comme nous le montre Maḳrīzī (II, pp. 2 sq.), portaient le nom des troupes auxquelles ils étaient affectés. Le reste était occupé par les palais des Fāṭimides et leurs nombreuses dépendances. Cf. P. R., 1<sup>re</sup> partie.

2. La Citadelle, avec ses vastes dépendances, formait une véritable ville. Soyoûṭy rapporte cette phrase caractéristique d'un auteur arabe : « La capitale de l'Égypte comprend trois villes considérables : Fosṭāṭ, bâtie par 'Amrou ibn al-'Āṣl appelée communément Miṣr al-'Atīḳāt; le Caire bâti par le kāfī Djauhar pour son maître le khalife Al-Mou'izz et la Citadelle (la forteresse de la montagne) bâtie par Ḳarāḳoûḥ pour Al-Malik An-Nāṣir Ṣalāḥ ad-Dīn Aboû 'l-Mouḍhaffar Yoûsoûf ibn Ayyoûb. » قال وحاضرة مصر تشمل على ثلاث مدن عظام القسطنط وهي بناء عمرو بن العاص وهي المسماة عند العامة بمصر المدينة والقاهرة بناها جوهري القائد لمولاه الخليفة المعز وقلعة الجبل بناها قراقوش للملك الناصر صلاح الدين أبي المظفر يوسف بن ايوب [حسن المحاضرة. éd. de Boulāḳ, II, 235. Cf. ce vers de Alonso de Ercilla (*Araucana*, XXVIII), cité par M. MEHREN (*Bull. de l'Acad. des sc. de Saint-Petersbourg*, 1872, p. 529) :

Mira al Cayro que incluye tres ciudades.

Il s'agit du Caire, de Fosṭāṭ et de la Citadelle, non d'Al-Ḳaṭāi comme le veut M. MEHREN. A l'époque du poème (milieu du xvi<sup>e</sup> siècle) le nom et le souvenir d'Al-Ḳaṭāi étaient depuis longtemps perdus.

3. Élisée RECLUS, *pass. cité*.

4. *Sefer-Nameh*, tr. SCHEFER, p. 131; cf. V. B., p. 39. — Je parlerai plus loin des contradictions évidentes que contient le texte de Maḳrīzī.

le tracé, d'après les divers passages de Maḳrīzī et les quelques noms qui ont survécu jusqu'à notre époque.

Elle formait une sorte de carré orienté assez exactement aux quatre points cardinaux. Le côté sud était tourné vers Foṣṭāṭ, le côté est vers la montagne du Mouḳaṭṭam (extrémité des monts Arabiques), le côté ouest longeait en partie le Khalidj (canal), qui lui-même suivait de très près le Nil<sup>1</sup>.

De Foṣṭāṭ on pouvait entrer au Caire, soit par la double porte de Zoueïlat, soit par la porte d'Al-Faradj. La première était percée juste au milieu de l'enceinte sud; la seconde devait former l'angle de l'enceinte sud et de l'enceinte ouest. Pour l'emplacement de la première, Maḳrīzī nous donne des détails tellement précis, qu'il est fort aisé de le déterminer<sup>2</sup>. Sur l'emplacement de la seconde il est plus malaisé d'être affirmatif. Nous nous fonderons sur les passages suivants de Maḳrīzī :

« ... Le rab' du sultan hors de la porte de Zoueïlat, entre la porte de Zoueïlat et celle d'Al-Faradj. Cette région (خَطّ) est connue aujourd'hui sous ce nom : on l'appelle خَطّ تحت الربع<sup>3</sup>. » *Taht ar-rab'* existe encore (*Plan de 1798*, VIII, 350).

« Au milieu de djoumâda II de l'année 818 on commença de détruire le mur en pierre entre la grande porte de Zoueïlat et celle d'Al-Faradj<sup>4</sup>. »

« Et il y avait dans le côté ouest du Caire, c'est-à-dire le côté qui regarde le Grand Canal deux portes : l'une, porte de Sa'âdat, l'autre, porte d'Al-Faradj<sup>5</sup>. »

D'autres passages placent encore cette porte dans la partie ouest (I, 364, l. 11; I, 380, l. 23; II, 24, l. 3).

D'autre part, Maḳrīzī nous dit que cette même porte de Sa'âdat prenait son nom d'un général du khalife fâtimide qui y était entré, venant de Ghizeh. Ce général avait dû passer par Foṣṭāṭ, et la porte de Sa'âdat, à plus forte raison celle

1. Depuis, le Nil s'est de beaucoup déplacé vers l'ouest. Cf. pour les détails que je suis obligé de passer : P. R., 1<sup>re</sup> partie, 412-428.

2. Elle était proche de la mosquée de Sem, qui subsiste encore; cf. P. R. et V. B.

3. فيقال خط تحت الربع ربع السلطان خارج باب زويلة فيما بين باب زويلة وباب الفرّج ويعرف ذلك الخط اليوم به (II, 379, l. 32)

4. وفي نصف جادى الآخرة سنة ثمان عشرة وثمانمائة ابتدئ بهدم السور الحجر فيما بين باب زويلة الكبير وباب الفرّج (I, 379, l. 32.)

5. وكان في الجهة الغربية من القاهرة وهي المظلة على المنج الكبير بابان أحدهما باب سعادة والآخر باب الفرّج (I, 362, l. 8.)

d'Al-Faradj, devait être en communication avec Fostât, par conséquent, au moins à l'angle des murs ouest et sud.

Ajoutons que le *Plan de 1798* mentionne du côté de *Taht ar-rab'* et non loin du Khalidj une rue du Cheikh-Faradj (*Sikket el-Cbeykh Farag*, VIII, 392), ce qui pourrait, fort bien, être un écho du nom de cette porte. Cette rue vient se joindre à une rue qui porte encore le nom de Sa'adat, ce qui confirme cette hypothèse.

La porte de Sa'adat, comme nous l'avons vu, devait être fort rapprochée de la porte d'Al-Faradj. C'étaient primitivement les deux seules portes à l'ouest, car des deux autres que mentionne Maḳrîzî, l'une la porte d'Al-Khoûkhat (la poterne) est, à son avis, postérieure à Djauhar<sup>1</sup>, l'autre a été construite plus tard par Djauhar dans des circonstances particulières<sup>2</sup>.

De même l'enceinte Nord n'avait que deux portes Bâb an-Naṣr et Bâb al-Foutoûḥ, et l'enceinte Est également : Bâb ab-Barḳîat et Bâb al-Maḥrouḳ. De sorte que le plan primitif ne donnait à chaque côté que deux portes, très voisines l'une de l'autre au nord et à l'ouest, presque confondues en une seule au sud, un peu plus distantes, semble-t-il, à l'est.

Voici comment nous essayerons de reconstituer le tracé de l'enceinte de Djauhar. Prenant pour point de départ l'emplacement bien déterminé de l'ancienne porte de Zoueïlat, nous tracerons une ligne de l'est à l'ouest légèrement oblique au Khalidj en suivant la rue du Cheikh-Faradj que nous donne le *Plan de 1798*. Nous aboutissons ainsi à la jonction de la rue actuelle de Sa'adat, là où commence actuellement la grande place de *Bâb al-Kharḳ* (corruption de Bâb al-Khalḳ). Puis nous suivrons la rue de Sa'adat qui nous mènera directement au quartier appelé *Bein as-Souîrcîn* (entre les deux murs); de ce côté seulement, là où était le quartier de Zoueïlat<sup>3</sup>, l'enceinte primitive longeait exactement le Khalidj. Elle s'étendait jusqu'au pont que jeta Djauhar sur le Khalidj pour communiquer avec le port d'Al-Maḳs.

1. I, 362, l. 9. *واب ثالث يعرف باب الخوخة اظنه حدث بعد جوهر*. — Cette porte était peu éloignée du pont actuel de Mousky (II, 147, l. 23); on y arrivait par le petit marché du Ṣāḥib (II, 45, l. 9). Ce petit marché correspond à la rue actuelle du Soultān Ṣāḥib qui est la rue de Leboudieh du *Plan de 1798* (V, 113 et 126). La porte devait se trouver à l'intersection de la rue de Sa'adat qui représente bien le tracé primitif de l'enceinte.

2. I, 380, l. 38.

3. Il faut absolument, malgré les apparences, reporter le quartier de Zoueïlat, du voisinage de la porte du même nom (où le place M. RAVASSE), jusque sur le Khalidj. Le *Plan de 1798* l'atteste (V, 256); Maḳrîzî dit égale-

Dans l'espace compris entre le Khalîdj et la première partie de l'enceinte se trouvaient divers bâtiments ou lieux de plaisance, comme la Maison d'or *دار الذهب*, la Perle *اللؤلؤة*, etc.<sup>1</sup>.

Sur l'emplacement du pont de Djauhar Mâkrizî est assez précis. Je suis porté à croire qu'il était placé à l'angle des enceintes ouest et nord. Voici les divers passages de Mâkrizî à ce sujet :

« On trouve l'ancienne porte d'Al-Foutoûh et auprès un chemin par lequel on va au quartier de Bahâ ad-Dîn et à la porte du Pont<sup>2</sup>. » Ce quartier étant compris, d'après Mâkrizî (II, p. 2), entre l'ancienne et la nouvelle porte d'Al-Foutoûh, il faut que ce chemin *شارع* reste en dehors de l'ancienne enceinte nord de Djauhar, et que la porte du Pont soit à l'extrémité de cette enceinte.

« Le quartier d'*Albiizirat* était hors de la porte du Pont sur le bord est du canal entre la *ruelle d'al-Kahl* et la porte du Pont<sup>3</sup>. » Mâkrizî nous dit en d'autres endroits (I, 364, l. 18; I, 487, l. 4; II, 36, l. 14) que la *ruelle d'al-Kahl* était située en dehors de la porte d'Al-Foutoûh. Ce quartier longeait donc l'enceinte nord.

« Le khatt de la porte du Pont était connu dans les anciens cadastres (*كتب الاملاك*) sous le nom de [quartier] d'*Al-Mouratâhiyat* »<sup>4</sup>; — « était connu sous le nom de quartier d'Al-Mouratâhiyat et de quartier d'Al-Farahiat<sup>5</sup>. » Ce dernier quartier d'après Mâkrizî (II, 36, l. 1) est le même que le petit marché de Amîr al-Djouyouûch. « Ce petit marché d'Amîr al-Djouyouûch mène à la porte du Pont<sup>6</sup>. »

ment : « dans le voisinage du jardin de Kâfoûr est le quartier de Zoueïlat qui touche au Grand Canal par sa partie ouest » : *وبجوار البستان الكافورى حارة زويلة وهى تصل بالخلج الكبير من ضريها* (I, 363, l. 20).

Ce quartier était limité au nord et au sud par le *Khoronfich* *الخرنفش* et la *rue des Esclavous* *درب الصقالبة*, qui existent encore : voir *Plan de 1798* (V, 161 et V, 143); cf. Mâkrizî, *passim*, et P. R.

1. I, 470, l. 10 et II, 63, l. 36.

2. *وبجوار باب الفتوح القديم... وشارع يتوصل منه الى حارة بها الدين وباب القنطرة* (I, 376, l. 7).

3. *حارة البيازرة خارج باب القنطرة على شاطئ الخلج من شرقه فيما بين رقة الكحل وباب القنطرة* (II, 20, l. 28 et 136, l. 18).

4. *خط باب القنطرة يعرف في كتب الاملاك القديمة بالمرتاحية* (II, 14, l. 21).

5. *يعرف قديما بحارة المراتحية وحارة الفرحة* (II, 24, l. 1).

6. *سوق يعرف اليوم بسوق امير الجيوش... يسلك فيه الى باب القنطرة* (I, 383, l. 34).

Abou 'l-Maḥâsin ' nous apprend que le nom d'*Amir al-Djouyoûch* s'est altéré en *Margoûch*. Il faut donc conclure avec 'Aly Pâcha Moubâarak<sup>1</sup> que ce petit marché est la rue actuelle de Margoûch (cf. *Plan de 1798*, V, 78 et 85). Le pont de Djauhar est donc le pont actuel de Qint arat el-Gedyd (*Plan de 1798*, V, 260).

Il reste encore aujourd'hui le nom de Bâb al-Ḳoûs (*Plan de 1798*, V, 284), qui est donné par Maḳrîzî au quartier d'*Ar-Rammâḥin* (des fabricants de lances), lequel était à l'entrée de la porte du Pont<sup>2</sup>. Le *Plan de 1798* mentionne Darb al-Ferrâkhah et A'tfet al-Ferrâkhah (V, 204 et 206), — ce qui me porte à voir dans ce nom l'altération du nom de الفرجة donné par Maḳrîzî à cette région, comme nous l'avons vu plus haut. L'enceinte primitive au nord suivait donc ' *A'tfet al-Ferrâkhah* et *Darb al-Ferrâkhah* (du *Plan de 1798*) pour aboutir à l'ancienne porte d'Al-Foutoûḥ dont l'emplacement est déterminé par le voisinage de la mosquée subsistant encore d'Al-Ḥâkim.

L'ancienne porte d'An-Naṣr était, au dire de Maḳrîzî, à l'angle occidental de la madrasat Al-Ḳâṣidiyat, qui porte le nom de Cheikh Ḳaṣed dans le *Plan de 1798* (V, 58); l'enceinte longeait le quartier *Al-'Oûṭoûfiyat* حارة العطفية dont le nom subsiste dans le *Plan de 1798* (*Hârit el A'touf*, VII, 133).

A quel point précis commençait l'enceinte est; c'est ce qu'il nous est bien difficile de déterminer; nous n'avons guère de points de repère, et Maḳrîzî est très vague sur toute cette région. Il me paraît vraisemblable que dès l'angle de l'enceinte commençait le quartier Al-Barḳiat, qui s'étendait jusqu'à la mosquée Al-Azhar, et qui comprenait la porte de Barḳiat. En effet nous lisons chez notre auteur : « le khaṭṭ Al-Manâkh est entre Al-Barḳiat et Al-'Oûṭoûfiyat »<sup>3</sup>, ce qui

1. Éd. JUVNBOLL, II, p. 420; cf. P. R., 2<sup>e</sup> partie, 39, note.

2. الخطط الجديدة. Le Caire, II, pp. 22-23.

3. خط باب القنطرة هذا الخط كان يعرف قديماً بحارة المراتحية وحارة الفرجية والرماحين وكان ما بين الرمحين الذي يعرف اليوم بباب انقوس داخل باب القنطرة وبين الخليج قضاء (II, 24, l. 1).

باب النصر القديم وادركت فيه قطعة كانت تجمه ركن المدرسة القاصدية الغربي... وعلى يسارته باب الجامع الحاكى 4. « ... l'ancienne porte an-Naṣr; وتجمه احداهما الشارع المسلول فيه الى حارة العبدانية وحارة العطفية (I, 377, l. 6), j'en ai encore vu un fragment qui se trouvait en face du coin occidental de la madrasat Al-Ḳâṣidiyat... et à gauche les deux portes de la mosquée d'Al-Ḥâkim et en face d'une d'elles le chemin qui conduit au quartier Al-'Abdāniyat et au quartier Al-'Oûṭoûfiyat. »

5. خط المناخ فيما بين البرقية والعطفية (II, 35, l. 39).

rapproche le quartier en question de l'enceinte nord; ailleurs, la porte de Barkiat est indiquée comme peu éloignée du Magasin des Étendards خزانة البنود, laquelle était à l'angle nord-est du grand Palais'. Enfin d'un itinéraire très précis, il résulte que ce quartier est proche de la mosquée Al-Azhar.

Comme points de repère, nous devons noter deux passages relatifs aux *kôms* (collines de décombres) dits de Barkiat. Il existe encore aujourd'hui une série de buttes formées par les décombres accumulés tout le long de l'enceinte est : ils datent du temps du khalife Al-Hâkim (387-411). « Pour la banlieue est du Caire, elle est entre le mur et la montagne. C'était un espace vide; puis Al-Hâkim biamr Allah ordonna de jeter derrière le mur les terres du Caire, pour empêcher les eaux (venues de la montagne) de pénétrer dans le Caire; de là se formèrent les *kôms* appelés *kôms de Barkiat*'. »

Cette pratique s'est continuée longtemps, à en juger par l'âge des couches successives de débris que j'ai constatées moi-même. J'ai trouvé, dans une coupe assez profonde qui a été pratiquée dans les décombres, des fragments de poterie remontant au xv<sup>e</sup> siècle (vers l'époque du 25<sup>e</sup> sultan Mamloûk : Barqoûk). C'est précisément à cette époque que Djahârkas, grand écuyer de Barqoûk, fit jeter les ossements trouvés par les ouvriers occupés à contruire le *Khân al-Khalili*'. L'existence de ces *kôms* a dû empêcher la ville de s'agrandir de ce côté. L'espace resta longtemps vide, et quand on commença d'y élever les nombreux

جامع النوبة بجوار باب البرقية... كان موضع مساكن اهل الفساد... فلما انشا الامير الوزير علا الدين مغلطى ١. — (II, 314, l. 37) الجالى خانقاهه المعروفه بالجالية قريبا من خزانة البنود كره مجاور هذه الاما كان لداره و خانقاهه « La mosquée d'At-Toûbat dans le voisinage de la porte de Barkiat... sur cet emplacement habitaient des débauchés... quand l'émir le vizir 'Alâ ad-Dîn Maghlaî Al-Djamâli éleva son couvent appelé al-Djamâliat proche du Magasin des Étendards (cf. P. R.), il lui répugna d'avoir un tel voisinage pour sa maison et son couvent. » — Le nom d'Al-Djamâliat est fréquent dans cette région; mais si éloigné des murs que je pense qu'il faut lire non pas « la porte de Barkiat », mais « la porte » c'est-à-dire « l'entrée [du quartier] de Barkiat ». On trouve fréquemment dans Makrizi une pareille façon de s'exprimer, par exemple : II, 409, l. 18 باب اليانسية « la porte [du quartier] d'Al-Yânisiat ».

واما جهة القاهرة الشرقية وهى ما بين السور والجبل فانه كان فضاء ثم امر الحاكم بامر الله ان تبنى اترية القاهرة 2. (I, 364, l. 22). من ورا السور لتنع السيول ان تدخل الى القاهرة فصار منها كيان التى تعرف بكيمان البرقية

3. I, 407, l. 25. Cf. P. R., 2<sup>e</sup> partie, p. 92. — Je dois à l'obligeance de M. HÉNON communication d'une monnaie de cuivre trouvée dans ces décombres et portant le nom d'Al-Malik al-Manşûr Şalâh ad-Dîn ibn al-Malik al-Mouḍhaflar Ḥâdji ibn al-Malik an-Nâsir et la date de 764 (c'est le 21<sup>e</sup> sultan Mamloûk).

tombeaux, qui ont fini par former une véritable ville, ce fut bien au delà du Caire même, en dehors des décombres. Il est donc certain que la ligne actuelle des décombres marque à peu de chose près la limite Est de la ville.

Maḳrīzī nous dit que les portes furent déplacées<sup>1</sup> ; mais il prétend aussi avoir vu un reste du mur de Djauhar, et il ajoute : « c'était à peu de distance du mur en pierre actuel, à environ 50 coudées<sup>2</sup>. » Maḳrīzī ne spécifiant pas les coudées, je suppose qu'il s'agit de la coudée ordinaire de 0<sup>m</sup>,656. La distance était donc d'environ 33 mètres. Mais il est impossible d'admettre que Maḳrīzī ait pu voir la moindre parcelle du mur de Djauhar. Nassiri Khosrau affirme que « la ville n'est point enfermée dans une enceinte fortifiée »<sup>3</sup>. Maḳrīzī dit (II, 2, l. 4) que le mur de Djauhar fut fait *en terre crue* الطوب النيء et plus loin, dans le passage qui nous occupe, *en briques cuites* ابن. La première opinion me paraît seule conciliable avec le témoignage du voyageur persan : c'est celle-là que j'adopterai. Le mur de Badr al-Djamālī étant fait en briques cuites (comme nous le verrons), il est hors de doute, à mes yeux, que c'est un fragment de ce mur qu'a vu Maḳrīzī. Toutefois, comme il est admissible que sur ce point le mur de Badr al-Djamālī ait été élevé suivant le tracé de Djauhar, nous adopterons, à défaut d'indications plus précises, pour l'enceinte de Djauhar, une ligne distante d'environ 33 mètres de la ligne actuelle des remparts en pierre. Nous nous trouverons ainsi d'accord avec Maḳrīzī, sous la seule réserve indiquée plus haut.

Les deux portes de Barḳīat et Al-Maḥrouḳ correspondent respectivement (en conservant l'éloignement de 33 mètres) à la porte moderne Al-Ghoraīb<sup>4</sup> (*Plan de 1798*, VII, 8) et à la porte de Derb el-Mahrouq (*Plan de 1798*, VIII, 46)<sup>5</sup>.

L'angle sud-est devait être formé par le quartier Al-Bāṭiliyat, dont le nom subsiste encore aujourd'hui (*Plan de 1798*, VIII, 114, 116, 117)<sup>6</sup>. Ce quartier s'étendait

1. I, 362, l. 7.

2. وكان بعيدا عن السور الحجر الموجود الآن وبينهما نحو الحسين ذراعاً (I, 377, l. 34).

3. *Loc. cit.*, p. 131.

4. باب البرقية المعروف الآن بالغريب. Djabarti, III, 93.

5. Le nom d'Al-Maḥrouḳ est récent. Autrefois cette porte s'appelait Bāb al-Karrāṭīn, la porte des Marchands de trifle. Maḳrīzī ne dit pas si ce dernier nom datait de l'époque des Fāṭimides (II, 383).

6. M. RAVAISSE me paraît avoir placé inexactement ce quartier, hors des murs, et à l'est de la mosquée Al-Azhar. En effet, outre l'existence actuelle d'un quartier du même nom, très loin de l'emplacement que lui assigne

jusqu'aux environs de l'ancienne porte de Zoueïlat. Maḳrîzî dit, en effet : « Dès qu'on commence de marcher après être entré par la porte de Zoueïlat (la nouvelle), on trouve à gauche la ruelle étroite... d'où l'on va au quartier Al-Bâṭiliyat et à la poterne du quartier extérieur de Roûm. » Cette poterne est celle qui s'ouvrait sur le mur de Badr al-Djamâlî (voir plus loin) et le quartier d'Al-Bâṭiliyat devait commencer en face.

Nous voici revenus à la porte de Zoueïlat. J'espère avoir été assez clair pour permettre au lecteur de se reconnaître aisément dans le plan ci-contre.

Les détails un peu longs que j'ai dû donner me dispenseront, du moins, de m'étendre beaucoup sur la description de la seconde enceinte qui ne diffère de la première que sur un petit nombre de points, désormais faciles à déterminer.

En 480, Badr al-Djamâlî, vizir du khalife al-Moustansîr billah<sup>1</sup>, construisit une nouvelle porte de Zoueïlat (appelée la nouvelle الجديد ou la grande الكبير), qui subsiste aujourd'hui. Maḳrîzî ajoute : « il fit les murs de brique cuite et les portes de pierre », et par une contradiction singulière il parle d'un mur de pierre détruit en 818 entre la porte de Zoueïlat et celle d'Al-Faradj (nous avons vu ce passage plus haut, p. 526, n. 4). On peut se demander toutefois si Maḳrîzî a entendu parler de toute l'enceinte ou si la phrase ne s'applique qu'aux murs voisins de Bâb an-Naṣr et Bâb al-Foutoûḥ. Retenons en tout cas ce fait que de la porte de Zoueïlat à celle de Faradj il y avait un mur en pierre que Maḳrîzî a vu. Il en reste des traces dans la mosquée d'Al-Mouâyyad.

L'enceinte ouest, à mon avis, dut être respectée. C'est à tort que MM. RAVAISSE et VAN BERCHEM ont cru devoir attribuer à Badr un nouveau mur. Maḳrîzî n'en parle pas. La région « entre les deux murs » بين السورين était appelée ainsi parce qu'il y avait deux rangées de propriétés, encloses probablement de murailles, de chaque côté de la route شارع qui prit ce nom<sup>2</sup>.

M. RAVAISSE, nous lisons dans Maḳrîzî que ce quartier était à l'ouest de la mosquée Al-Azhar, ainsi que le quartier de Roûm et de Daïlam (le premier ayant encore son nom et le second étant représenté par la rue des Turcs — autre nom donné à ce même quartier du temps même de Maḳrîzî). Ces trois quartiers devaient se grouper autour de la mosquée — et il en est ainsi aujourd'hui. Cf. *Kb.*, I, p. 363, l. 7 : وفي ضربى الجامع الازهر حارة الديلم : حارة الروم البرانية وحارة الاتراك وحارة الباطلية

1. Cf. QUATREMÈRE, *Mémoires sur l'Égypte*, II (*Vie de Mostanser*); P. R., 1<sup>re</sup> partie; V. B., etc.

2. خط بين السورين... وبه الآن صغان من الاملاك احدهما مشرف على الخليج والاخر مشرف على الشارع السلوك فيه. « Le khatt entre les deux murs ... là sont aujourd'hui من باب القنطرة الى باب سعادة ويقال لهذا الشارع بين السورين »

L'enceinte nord ne subit qu'une modification : le recul des deux portes pour faire rentrer la mosquée d'Al-Hâkim dans l'enceinte. Le tracé de Djauhar fut conservé depuis la porte du Pont, puisque, comme nous le verrons plus loin, c'est Şalâh ad-Dîn qui prolongea le mur depuis cette porte jusqu'à celle d'Ach-Cha'riyat qui faisait partie de l'enceinte qu'il éleva.

L'enceinte est dut être également respectée. Maḳrîzî dit bien que les portes actuelles furent déplacées et que l'intervalle fut appelé *région entre les deux murs* en spécifiant bien, cette fois, que cette dénomination venait de l'existence de deux enceintes<sup>1</sup>. Mais il n'attribue à Badr al-Djamâlî que le déplacement des portes Zoueilat, Al-Foutoûḥ et An-Naşr. D'où je crois pouvoir conclure que le déplacement de l'enceinte à l'est est dû à Şalâh ad-Dîn (voir chap. III). Au sud le mur de Badr al-Djamâlî était distinct de celui de Djauhar, puisque Maḳrîzî nous parle d'une poterne donnant sur *la rue Rouge* *الدرب الأحمر*<sup>2</sup>. Cette rue existe toujours, et l'emplacement de cette poterne me paraît devoir être non loin du

deux rangées de propriétés l'une donnant sur le Khalidj, l'autre sur la route qui mène de la porte du Pont à celle de Sa'adat, et on appelle cette route : entre les deux murs » (II, 24, l. 23). Nous savons déjà qu'entre ces deux portes et le Khalidj, il y avait un intervalle, où se trouvaient la Maison d'or, la Peule, etc. C'est cet intervalle qui est devenu la région « entre les deux murs ». La suite du passage de Maḳrîzî le démontre surabondamment.

1. *وموضعهما دون مكانهما الآن ويقال لهذه الزيادة من هذه الجهة بين السورين* (I, 362, l. 7). « Leur emplacement (il s'agit de Bâb al-Barḳiyat et de Bâb al-Maḥroûḳ) était en deçà de leur situation actuelle, et on a appelé cette extension de ce côté : entre les deux murs. »

2. *خروجة ايدغمش هذه الخوخة في حكم ابواب القاهرة يخرج منها الى ظاهر القاهرة عند غلق الابواب في الليل واوقات الغن اذا غلقت الابواب فيتمى الخارج منها الى درب الاحمر واليانسية ويسلك من هناك الى باب زويلة وبصار اليها من داخل القاهرة اما من سوق الرقيق او من حارة الروم من درب ارقطاي وهذه الخوخة بجرار حمام ايدغمش* (II, 45, l. 12). « La poterne d'Aidagmach — cette poterne était du ressort (?) des portes du Caire; on en sortait [pour aller] dans la banlieue quand les portes étaient fermées la nuit ou les jours d'émeutes où l'on fermait les portes. Celui qui en sortait aboutissait à la rue Rouge et au [quartier d']Al-Yânisiyat; on allait de là à Bâb Zoueilat, et on y pénétrait de l'intérieur du Caire, soit par *Soûḳ ar-Raḳîḳ*, soit par le quartier de Roûm, par la rue Arḳatâl. Cette poterne était près du bain d'Aidagmach. » D'où probablement son nom. Le quartier d'Al-Yânisiyat existe encore (*Plan de 1798*, I, 53 : *al-Ounsiyeh*). On allait à la rue Arḳatâl par la ruelle étroite qui après la porte neuve de Zoueilat menait au quartier d'Al-Baṭiliyat et à la poterne (voir plus haut, p. 532). (Cf. Maḳrîzî, II, 12, l. 7.) — Du même passage de Maḳrîzî il résulte que le *Soûḳ ar-Raḳîḳ* était le même que celui des Fabricants de robes (d'honneur) *سوق الخلميين* (Cf. II, 104, l. 17.) D'après ce dernier passage, il faudrait lire non *الرقيق*, mais *الرقيق* la petite ruelle, le premier nom devant être réservé à un autre situé dans le quartier Al-Djouḍariyat (Maḳrîzî, II, 5, l. 12).

point d'intersection de cette rue et du quartier de Roûm (cf. *Plan de 1798*, VIII, 213 et 247). Ce quartier de Roûm actuel est évidemment le quartier extérieur de Roûm qui avait, comme nous l'avons vu, une poterne (voir plus haut, p. 532); d'ailleurs il résulte d'un autre passage de Maḳrîzî (II, 104, l. 21) que cette poterne est la même que celle d'Aïdagmach.

Telles étaient les fortifications du Caire à l'époque de Ṣalâḥ ad-Dîn. Je me suis efforcé de tirer de Maḳrîzî tous les éclaircissements possibles. Malheureusement en présence de nombreuses lacunes, et, ce qui est plus grave, de contradictions flagrantes, j'ai dû me contenter d'hypothèses plus ou moins vraisemblables, et me résigner à n'être pas toujours aussi affirmatif que je l'aurais désiré.

---

## CHAPITRE III

## LES FORTIFICATIONS DE ŞALÂḤ AD-DÎN

« Ibn Abi Ṭai dit : En cette année (566) le sultan, c'est-à-dire Şalâḥ ad-Dîn, commença la reconstruction du mur du Caire; car la plus grande partie en avait été détruite et il était devenu une voie ouverte n'arrêtant ni entrées ni sorties. Il y préposa Karâkoûch l'eunuque<sup>1</sup>. » Ainsi en 566, dans la pensée de Şalâḥ ad-Dîn, il ne s'agissait que de relever le mur qui était en fort mauvais état. Le terme arabe *عمارة* a, en effet, bien plus souvent le sens de « restauration » et de « reconstruction ». Il est vrai, comme l'a fait déjà remarquer M. CLERMONT-GANNEAU, que les Arabes font rarement la distinction, et nous aurons l'occasion d'en donner des preuves. Mais les termes du texte cité paraîtront plus clairs, si nous les opposons à un nouveau texte d'un grand intérêt. Cette fois, en effet, c'est le secrétaire de Şalâḥ ad-Dîn, le célèbre 'Imâd ad-Dîn, qui, documents officiels sous les yeux, va nous révéler le plan de son maître.

« Lorsque le sultan se fut rendu maître de l'Égypte, il vit que Mişr (Fosât) et le Caire avaient chacune un mur qui ne les protégeait pas et il dit : Je ferai d'elles deux un tout unique par un mur, et elles n'auront besoin que d'une armée unique pour les défendre; et je crois bon de les entourer d'un seul mur du rivage [du Nil] à l'autre rivage. Il ordonna que l'on construisît une Citadelle au centre, là où était la mosquée de Sa'd ad-Daulat sur le mont Moukaṭṭam. Il commença hors du Caire par un *bourdj* dans Al-Maḥsim et le continua jusqu'au-dessus de Mişr avec des *bourdjs*, la reliant par le *bourdj* le plus considérable. »

وقال ابن ابى طى فى هذه السنة شرع السلطان يعنى صلاح الدين فى عمارة سور القاهرة لانه كان قد تهدم اكثره.  
(Aboû Châmat, I, 192, l. 15). وسار طريق لا يرد داخلا ولا خارجا وولاه لقرافوش الخادم

Remarquons en passant que le terme de برج *bourdj* s'applique à des travaux isolés en tant que fortifications et désigne aussi bien un fort, une citadelle et une tour comprise dans une enceinte séparée. Je reviendrai là-dessus.

« J'ai trouvé à l'époque du sultan une maison élevée par les chargés d'affaires نائب, et dans laquelle s'ordonnaient les comptes<sup>1</sup>, et son étendue, c'est-à-dire le tour des deux villes, y compris les rives du Nil et la citadelle de la Montagne, s'élève à 29,302 coudées; savoir : entre la citadelle (قلعة) d'Al-Maḥsim sur le rivage du Nil et le *bourdj* sur le Kôm rouge sur la rive de Miṣr, 10,500 coudées; de la citadelle d'Al-Maḥsim jusqu'à l'enceinte de la Citadelle de la montagne au point de la mosquée de Sa'd ad-Daulat, 8,392 coudées; du côté de l'enceinte de la Citadelle à l'endroit de la mosquée de Sa'd ad-Daulat jusqu'au *bourdj* du kôm rouge, 7,200 coudées; le tour de la Citadelle [pris] en face de la mosquée de Sa'd ad-Daulat, 3,210 coudées; telle est la longueur de sa circonférence (litt.: son arc قوسه) avec ses bastions et ses *bourdj*s du Nil au Nil, rigoureusement et mathématiquement, en coudées hâchimites<sup>2</sup>. » Le mot بدن pluriel ابدان, équivalent du mot بدنة pluriel بدات que nous retrouverons plus tard, est fort bien expliqué par M. VAN BERCHEM<sup>3</sup>; ce sont des ouvrages faisant saillie,

1. Je suppose que l'écrivain veut parler du trésor public; litt. : la maison du trésor بيت المال.

2. Ce texte est reproduit par Abou Châmat, *Kitâb ar-raḥḍatîn*, I, 268, l. 17 et Maḥrizi qui n'en indique pas l'origine, I, 380, l. 4. Je donne les variantes intéressantes de ce dernier entre crochets.

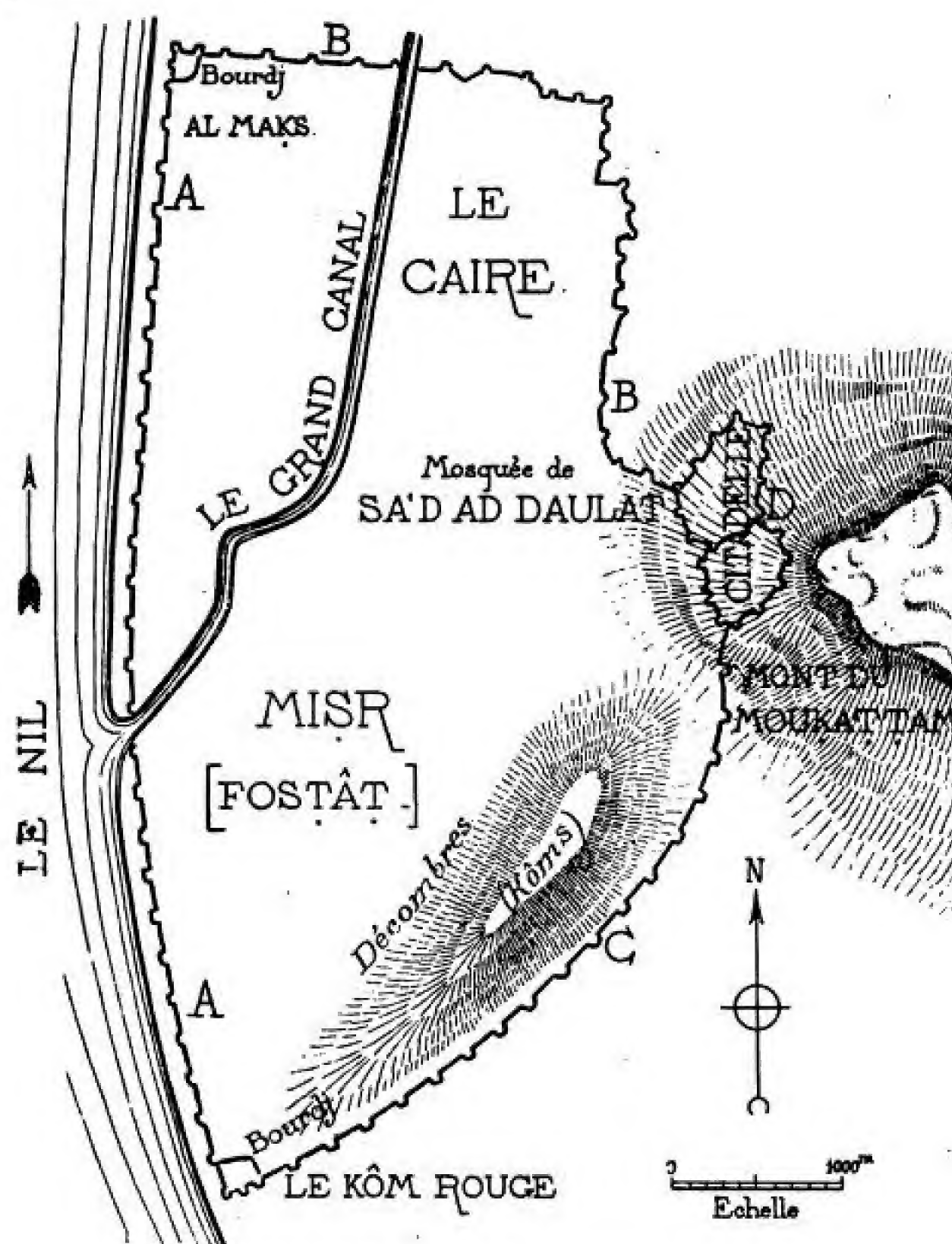
قال وكان السلطان لما يملك مصر رأى ان مصر والقاهرة لكل واحدة منهما سور لا يمنعها فقل ان افردت كل واحدة بسور احتاجت الى جند مفرد يحميها ونى ارى ان ادير عليهما سوراً واحداً من الشاطئ الى الشاطئ وامر ببناء قلعة في الوسط عند مسجد سعد الدولة على جبل المقطم فابتدا من ظاهر القاهرة ببرج في المقسم وانتهى به الى اعلى مصر ببرج وصلها بالبرج الاعظم ، ووجدت في عهد السلطان بيتاً رفعه النواب وتكمل فيه الحساب ومبلغه وهو دائر البلدين مصر والقاهرة بما فيه من ساحل البحر والقلعة بالجبل تسعة وعشرون الفا وثلاثمائة وذراعان [بذراع العمل وهو الذراع الهاشمي] من ذلك ما بين قلعة المقسم [المقس] على شاطئ النيل والبرج بالكوم الاحمر بساحل مصر عشرة آلاف ونجسمائة ذراع ومن القلعة بالمقسم [قلعة المقس] الى حائط القلعة بالجبل بمسجد سعد الدولة ثمانية آلاف وثلاثمائة واثنان وتسعون ذراعاً ومن جانب حائط القلعة من جهة مسجد سعد الدولة الى البرج بالكوم الاحمر سبعة آلاف ومائتا ذراع ودائر القلعة [من وراء القلعة] بجبل [بحيال] [leçon préférable] مسجد سعد الدولة ثلاث آلاف ومائتان وعشر اذرع وذلك طول قوسه في ابدانه [ce mot manque dans Maḥrizi] وابعاده من النيل الى النيل [là s'arrête Maḥrizi] على التحقيق والتعديل وذلك

بالذراع القاسمي [الهاشمي] — [Il faut lire : القاسمي] voir plus loin. — Sur la variante المقس pour المقسم

Comparez le même texte attribué à Ibn 'Abd adh-Dhâhir par Abou 'l-Maḥâsin, éd. JUVNBOLL, II, 415.

3. V. B., page 25, note 2.

mais non complètement isolés comme les *bourdjs* qui sont, je le répète, des tours complètes.



AA	= 6888 <sup>m</sup> 000	= 10500	coudées hâchimites
BB	= 5505 <sup>m</sup> 152	= 8392	" "
C	= 4723 <sup>m</sup> 200	= 7200	" "
D	= 2103 <sup>m</sup> 760	= 3210	" "
<hr/>			
Total	= 19.220 <sup>m</sup> 112	= 29302	" "

La coudée hâchimite ou coudée vulgaire ذراع العمل vaut, nous l'avons vu, 0<sup>m</sup>,656. Nous obtenons donc le résultat suivant que le lecteur appréciera mieux sur le présent croquis.

S'il fallait s'en rapporter à Maḳrîzî, ce plan fut conçu en 566, puisqu'il insère le même texte à quelques variantes près, après avoir dit que Ṣalâḥ ad-Dîn commença le mur en cette année (I, 379, l. 35). Mais Aboû Châmat qui a donné la citation de Ibn Abî Ṭai dans le chapitre de l'année 566, donne celle d'Imâd ad-Dîn dans le chapitre de l'année 572 (p. 261 à 271). Il n'est pas douteux que Maḳrîzî n'ait fait la confusion qu'Aboû Châmat, ayant pris soin de citer ses auteurs, nous permet d'éviter; et je crois pouvoir conclure que Ṣalâḥ ad-Dîn n'avait d'abord que la pensée de restaurer les murs existants, et que son plan s'est modifié en 572 après son expédition en Syrie. La restauration des murs était une entreprise relativement aisée, dont la conception s'accorde bien avec la position de simple vizir qu'avait Ṣalâḥ ad-Dîn en 566. Mais la colossale entreprise dont nous avons fait l'esquisse ne pouvait être conçue que par un homme définitivement tout-puissant, comme l'était, en 572, le nouveau sultan de Damas, l'allié du redoutable chef des Assassins. C'était une œuvre de longue haleine; et cela est si vrai que son auteur n'en vit jamais la fin, et qu'elle devait rester toujours inachevée. La logique des choses et les textes des écrivains contemporains étant d'accord, nous passerons donc condamnation sur ce texte de Maḳrîzî, où nous avons déjà eu l'occasion de relever des contradictions flagrantes, et des négligences qui infirment singulièrement son autorité.

Ceci posé, je vais tâcher de reconstituer, dans la mesure du possible, le tracé du mur d'enceinte.

Nous prendrons, comme point de départ, le bourdj ou citadelle d'Al-Maḳs. Al-Maḳs était l'ancien port du Caire<sup>1</sup>. Maḳrîzî nous donne quelques détails que je résume très rapidement. C'était primitivement un village appelé Oumm-Douneîn. D'après Al-Ḳouḍâi ce mot était une corruption d'*al-Maks* المكس *droit de douane*<sup>2</sup>. D'après Ibn 'Abd aḍḍ-Ḍhâhir on prononçait de son temps Al-Maḳsim (ou Al-Maḳsam?). Imâd ad-Dîn emploie ce dernier mot comme nous l'avons vu. Serait-ce la vraie prononciation? et faudrait-il y voir le souvenir de quelque gouverneur romain du nom de Maxime?

1. Maḳrîzî, II, p. 121 et *passim*. Cf. P. R., 1<sup>re</sup> partie, 416, note.

2. On retrouve actuellement ce mot, dans ce sens, appliqué à la douane d'Alexandrie.

Quoi qu'il en soit, ce lieu était situé à l'ouest du Khalidj. Quand le Nil se retira, le nom s'appliqua à la région comprise entre le Nil et le Khalidj en face de la porte du Pont. Al-Ḥâkim y construisit une Mosquée. M. RAVASSE dit qu'il n'en reste plus de traces. Mais sur le témoignage d'Ibn Iyâs et de Djabartî, il faut l'identifier avec la Mosquée ' existant actuellement en face de la porte dite Al-Ḥadîd et connue sous le nom de *Mosquée de Bâb al-Baḥr* (porte du Nil), puis de *Mosquée des enfants de 'Anân*'. En effet, cette Mosquée, comme nous le verrons, se trouvait dans le voisinage de la porte du Nil, il reste en face de la Mosquée des enfants de 'Anân, au coin du boulevard actuel Clot-bey et de la place de Bâb al-Ḥadîd des fragments de l'ancienne enceinte, telle que nous la retrouvons dans le *Plan de 1798*. Ces fragments représentent, à n'en pas douter, l'extrémité des fortifications.

La Mosquée d'Al-Maḥs fut détruite par Ḳarâḳoûch pour y construire le bourdj, qui porta même son nom : citadelle de Ḳarâḳoûch قلعة قراقوش'. Mais, plus tard, elle fut reconstruite. Ce qu'il en reste nous suffit donc à déterminer l'emplacement du bourdj en question.

Il formait donc l'angle ouest de l'enceinte nord. Nous n'avons malheureusement aucun moyen d'en déterminer le caractère à moins qu'il ne faille considérer le *Bourdj Zefer* actuel (voir plus loin) comme son symétrique. Mais l'existence du *Bourdj Zefer* soulève bien des problèmes, et, tout en signalant la vraisemblance de l'hypothèse, je ne puis y insister.

La porte du Nil (*Bâb al-Baḥr*) commençait là où le *Plan de 1798* mentionne la *porte de Fer* (Bâb al-Ḥadîd, V, 354)<sup>1</sup>. Le nom de *Bâb al-Baḥr* s'est conservé

1. J'adopte le système de M. VAN BERCHEM qui distingue la mosquée مسجد de la Mosquée جامع par une simple différence d'initiales.

2. I. Iyâs : وكان في جامع المقسى (sic) ابن الشيخ محمد بن عزان مقيما به (Bibl. nat., ms. 595 b, f° 307 v°) ; et Djabartî, III, 29 : مسجد المقسى... المعروف الآن بأولاد عنان على الخليج المصرى بباب البحر. Cf. *Plan de 1798*, *Gâma' el-Aḥdanyeh* جامع العناية (VI, 329).

3. Maḳrizî, II, 123, l. 28.

4. Elle devait être dans le voisinage immédiat de la citadelle d'Al-Maḥs, puisque Maḳrizî dit que le mur fut prolongé jusqu'à cette porte, et aussi que le mur (ouest) devait partir de cette porte pour rejoindre le Kôm rouge من خارج باب البحر الى الكوم الاحمر (II, 283, l. 29). La citadelle était dans le voisinage de la Mosquée المقسى بجوار جامع المقسى (II, 383, l. 33), la porte du Nil également.

dans les rues avoisinantes. De là le mur se continuait en ligne droite jusqu'au Khalidj. J'en ai retrouvé dans une maison particulière des traces évidentes; d'ailleurs le *Plan de 1798* en conserve le tracé fort net.

En deçà du Khalidj s'ouvrait la porte Ach-Cha'riyat, du nom d'une troupe berbère appelée les Bani ach-Cha'riyat. Il semble que le quartier appelé actuellement Ach-Charaoui (*Plan de 1798*, V, 264 sq.) en ait conservé le souvenir.

Sur le Khalidj était jeté le pont dit de *Bâb ach-Cha'riyat*, appelé depuis, dit Maḳrîzî, pont d'Al-Kharroubi<sup>1</sup>. Ce nom est resté (cf. *Plan de 1798*, VI, 145).

Nous avons vu, plus haut (p. 533), que la porte du Pont n'avait pas dû être déplacée par Badr al-Djamâlî. Or Maḳrîzî nous parle d'un mur qui fut l'œuvre de Ṣalâḥ ad-Dîn et qui rejoignait Bâb ach-Cha'riyat. « Il augmenta le mur du Caire de la partie qui va de la porte du Pont à celle d'Ach-Cha'riyat et de celle d'Ach-Cha'riyat à celle du Nil<sup>2</sup>. » Si la porte du Pont avait été déplacée, et si de là jusqu'à *Bâb al-Foutouḥ* l'enceinte de Badr al-Djamâlî eût été la même que celle de Ṣalâḥ ad-Dîn, j' imagine que Maḳrîzî ne se fût point exprimé ainsi, et se fût contenté de dire : « Depuis la porte du Pont jusqu'à celle du Nil. » Dans un autre passage il dit qu'on allait au pont d'Ach-Cha'riyat de Bâb al-Foutouḥ. Si la porte du Pont avait été déplacée, elle eût été dans la direction, et Maḳrîzî eût plutôt dit qu'on allait à ce pont par cette porte. Cette porte devait donc être restée en deçà de l'enceinte de Ṣalâḥ ad-Dîn<sup>3</sup>. Il est vrai qu'on ne s'explique pas ce raccord, dans le plan général dont nous avons donné le croquis.

Il convient alors de se demander si ce raccord ne faisait pas partie de l'œuvre de restauration entreprise en 566. Je serais porté à croire que Ṣalâḥ ad-Dîn avait,

1. قنطرة باب الشعربة على الخليج الكبير وتعرف اليوم بقنطرة الحروبي (II, 147, l. 36).

2. فزاد في سور القاهرة القطعة التي من باب القنطرة الى باب الشعربة ومن باب الشعربة الى باب البحر (I, 379, l. 37).

3. Deux passages d'Ibn Iyâs me paraissent confirmer cette manière de voir :

ودخل من باب الشعربة وخرج من باب القنطرة وطلع من على سوق مرجوس وشق من القاهرة.....

« il entra par la porte de Cha'riyat sortit par la porte du Pont, alla à Souk Mardjoich, traversa le Caire. » Bibl. nat., 595 B, f° 230 v°.

« il entra par la porte du Nil, passa par la porte du Pont, traversa Souk Mardjoich, puis le Caire. » Bibl. nat., 595 B, f° 314 v°.

Si la porte du Pont n'était pas intérieure à l'enceinte, ces deux itinéraires ne pourraient se comprendre. Ils sont, au contraire, très faciles à suivre sur le plan tel que je le rétablis.

à cette époque, recommencé l'œuvre de Djauhar et de Badr al-Djamâli. Ceci nous permettrait même d'atténuer ou plutôt de déplacer la contradiction que nous avons relevée dans Maḳrizî au sujet d'un mur en pierre qu'il semble attribuer à Badr al-Djamâli, immédiatement après avoir affirmé que les portes seules étaient en pierres et les murs en briques (voir plus haut, p. 532). Ce mur devrait être attribué à Ṣalâḥ ad-Dîn, et, comme il est clair que, dans le plan de 572, le mur dans le voisinage de la porte de Zoueïlat était parfaitement inutile, s'il faut l'attribuer à Ṣalâḥ ad-Dîn, il faut que ce soit en 566.

Je ne puis me flatter que ces raisons soient bien convaincantes. En l'absence d'indications précises des historiens, nous sommes peu autorisés à nous servir de leurs contradictions pour faire prévaloir nos vues personnelles. Je me contenterai de remarquer que mon hypothèse concorderait parfaitement avec ce fait, que je crois avoir mis en parfaite évidence, à savoir qu'il y eut deux plans distincts, un en 566, qui ne visait qu'une restauration, l'autre, en 572, qui était une œuvre militaire tout à fait distincte, et, rappelant, comme nous aurons souvent l'occasion de le constater, le type des œuvres militaires de la Syrie.

Reprenons le tracé. Après le pont de Bâb ach-Cha'riyat le mur venait rejoindre l'ancien mur jusqu'à Bâb an-Naṣr. A partir de là jusqu'à la Citadelle, Maḳrizî nous dit que *l'enceinte fut agrandie* (voir plus haut, p. 533) et que l'intervalle s'appela : *entre les deux murs* بين السورين.

Ici se pose un fort curieux problème.

L'enceinte orientale du Caire présente actuellement deux murs : l'un qui se détache à environ 400 mètres de Bâb an-Naṣr, et dont on suit le tracé sur le *Plan de 1798* jusqu'à la porte actuelle de Darb al-Maḥroûḳ, d'où il reparait, en assez bon état de conservation avec ses murs, ses tours, etc., jusqu'à une très petite distance de Bâb al-Waṣîr ; l'autre qui prolonge encore de 400 mètres environ l'enceinte nord, puis court à angle droit parallèlement au premier mur. En partie disparu dans la ligne nord, il a encore parfaitement conservé l'angle constitué par une tour dite *Bourdj Zefer*<sup>1</sup>; toute la ligne Est est restée à peu

1. Je partage l'opinion de M. CORBETT sur l'orthographe de ce mot : il est plus rationnel d'écrire برج الظفر *le bourdj de la Victoire*. Un des pavillons du palais des khalifes portait ce nom. Rapprochez les noms de

près intacte, mais, à son extrémité, disparaît sous les monticules de décombres hauts, sur ce point, de 15 à 20 mètres.

A l'inspection il n'y a pas de doutes sur l'identité de construction des deux murs<sup>1</sup>. J'ai relevé à quelque distance de Bâb an-Naṣr une pierre portant des hiéroglyphes, dans les tours du second mur oriental j'en ai trouvé trois autres. On sait que Ḳarâkoûch détruisit les petites pyramides de Memphis pour en utiliser les matériaux à ses constructions<sup>2</sup>. Ces pierres en proviennent fort vraisemblablement.

Le second mur se prolongeait-il? Tant que les décombres seront là, il est impossible de se prononcer. S'il se prolongeait, allait-il jusqu'à la Citadelle? Mais alors comment s'expliquer deux enceintes absolument semblables, et le silence de nos auteurs sur une semblable anomalie? Le mur en question revenait-il se souder au premier de façon à former une enceinte avancée, une sorte de citadelle angulaire, comme celle d'Al-Maḳs et du *Kôm* rouge? Alors, comment s'expliquer le silence de nos auteurs sur ce troisième bourdj? Enfin, est-ce entre cette double enceinte, aujourd'hui déserte et parsemée de débris de toute sorte, qu'était la région appelée : *entre les deux murs*? Mais le passage que nous avons cité plus haut place cette région dans le voisinage du Magasin des Étendards et de la porte Al-Barḳiyat. De plus, il faudrait que les deux murs eussent été également construits par Ḳarâkoûch. Or il résulte du texte de Maḳrizî que des deux murs un seulement était en pierre, c'est-à-dire de Ḳarâkoûch, l'autre en briques, dont il a vu un fragment.

Sur l'enceinte orientale, Maḳrizî nous dit quelques mots qui paraissent bien s'appliquer au premier mur. « Il [Ḳarâkoûch] augmenta le mur du Caire de la partie qui touche à *Bâb an-Naṣr* s'étendant jusqu'à la porte *Al-Barḳiyat*, jusqu'à la rue de *Baṭoût* et jusqu'au dehors de *Bâb al-Waṣir* (la porte du *Vizir*), de façon à ce qu'il se joignît au mur de la Citadelle. Il fut interrompu à un endroit actuel-

*Bâb an-Naṣr* (porte du secours [divin], c'est-à-dire de la Victoire) et de la *Koubbat an-Naṣr* (coupole de la Victoire) qui était dans le voisinage de ce bourdj. La *Koubbat an-Naṣr* est devenue plus tard *Koubbet al-'Azab* قبة النصر المعروفة بقبة العزب (Djabarti, III, 33; cf. *Plan de 1798*, VII, 147); c'est aujourd'hui *Koubbeh*.

1. Voir les études architecturales de M. HERZ à la fin de ce mémoire.

2. Silvestre DE SACY, *'Abd al-Laṭîf*, Maḳrizî, etc.

lement proche de la montée *الصوة* qui est sous la Citadelle — à cause de sa mort — et jusqu'à maintenant les traces des murailles sont apparentes, pour qui les examine attentivement, entre l'extrémité du mur [et la Citadelle] dans la direction de la Citadelle ' . »

J'ai déjà remarqué que cette façon de parler : *depuis... jusqu'à... et jusqu'à... من... الى... الى...* semble indiquer des changements de direction ; il résulterait de cette interprétation que le mur allait de *Bâb an-Naṣr* à *Bâb al-Barḳiyat* ; là il changeait de direction pour aller à la rue de Baṭoût ; de là, enfin, il changeait encore *au delà* *خارج* de *Bâb al-Waṣīr*.

Supposons un moment que le Bourdj Zefer actuel fasse partie de l'enceinte décrite par Maḳrīzī. Depuis *Bâb an-Naṣr* jusqu'à *Bâb al-Barḳiyat* le mur formera les trois côtés d'un carré (le troisième complètement disparu aujourd'hui) ; de *Bâb al-Barḳiyat* le mur suivra une ligne à peu près droite du nord au sud jusqu'à *Bâb al-Waṣīr* (il en est encore ainsi aujourd'hui) ; à partir de *Bâb al-Waṣīr* changement de direction de l'ouest à l'est jusqu'à la Citadelle.

S'il n'existait pas, avant d'arriver au Bourdj Zefer, à l'enceinte Nord, un point d'attache évident avec débris de tour, et amorce d'un mur, si le *Plan de 1798* ne donnait pas un tracé très précis avec indication de tours entre ce point et *Bâb al-Barḳiyat* (appelée *Bâb al-Ghoraïb*), je n'hésiterais pas à appliquer l'expression de Maḳrīzī « la partie qui touche *Bâb an-Naṣr* jusqu'à *Bâb al-Barḳiyat* » au Bourdj Zefer actuel. Mais, je le répète, qu'est-ce alors que ce mur ?

Il me semble que la réponse est dans ce que j'ai déjà dit. Il y a eu deux plans, l'un de simple restauration, l'autre d'agrandissement. Au premier appartient le fragment de la porte du Pont à celle d'Ach-Cha'riyat, le fragment que Maḳrīzī a vu détruire entre *Bâb Zoueilat* et *Bâb al-Faradj*, et qu'il semble attribuer à Baḍr al-Djamâlî, enfin le fragment d'angle nord-est subsistant aujourd'hui. Dans le plan de 572, l'angle nord-est reporté plus loin

وزاد في سور القاهرة قطمة مما يلي باب النصر ممتدة الى باب البرقية والى درب بطوط والى خارج باب الوزير ليتصل ٢. بسور قلعة الجبل فانقطع من مكان يقرب الآن من الصوة تحت القلعة لموته والى الآن آثار الجدر ظاهرة لمن تأملها فيما بين (I. 380, l. 1). Sur la montée *الصوة*, voir plus loin, chapitre XIII.

formait comme un bastion qui, faisant face à la Citadelle, était d'une excellente défense.

Telle est l'hypothèse à laquelle je crois pouvoir m'arrêter.

Nous avons vu que l'enceinte primitive avait à l'est deux portes : Bâb al-Barkiyat et Bâb al-Maḥrûḳ. Maḥrîzî mentionne encore Bâb al-Djadîd, qu'il faut peut-être lire al-Ḥalîd. Quoiqu'il ne nous donne aucun renseignement là-dessus, j'admets comme vraisemblable que cette porte date de Ṣalâḥ ad-Dîn. Enfin j'ai déjà mentionné Bâb al-Wazîr, ce qui porte à quatre le nombre des portes à l'est.

Voici comment je crois devoir établir l'emplacement de ces portes.

La porte actuelle de Ghoraïb est certainement celle de Barkiyat. Son voisinage de la mosquée Al-Azhar, les passages où Maḥrîzî nous parle de tombeaux situés hors de cette porte خارج باب البرقية, enfin l'assertion de Djabartî, que je signale p. 531 (note 4) ne laissent guère de doutes.

La porte Al-Maḥrûḳ (la brûlée) s'appelait autrefois la porte des Marchands de trèfle. Elle changea de nom en 652 lors d'une révolte des mamloûks qui la brûlèrent<sup>1</sup>. Le nom de Derb al-Mahrouq que donne le *Plan de 1798*, et qui subsiste aujourd'hui ne laisse pas de doutes non plus.

La porte Nouvelle, ou porte de Fer (?) nous paraît devoir être identifiée avec une porte existant encore aujourd'hui, mais complètement obstruée par les maisons.

La porte du Vizir, Bâb al-Wazîr, existe; mais la construction est certainement toute moderne, et postérieure au moins à l'époque de sultans Mamloûks, car elle a été percée dans un mur qui portait une longue inscription fort mutilée aujourd'hui, et incontestablement de l'époque mamloûke<sup>2</sup>. Cette inscription appartenait à un abreuvoir qui existe encore à droite (quand on sort du Caire par la porte). L'eau sort par la gueule d'une tête de lion taillée dans la pierre, de style assez bizarre.

Nous voici arrivés à la Citadelle. La laissant de côté pour y revenir plus par-

1. Maḥrîzî, II, 383; cf. QUATREMÈRE, *Histoire des Sultans Mamloûk*, I, 1<sup>re</sup> partie, 249.

2. J'ai pu y déchiffrer juste à l'angle de la porte الاميرى الكبيرى et reconnaître les traces d'une de ces longues listes de *nisbats* caractéristiques de cette époque.

ticulièrement, essayons de reconstituer le tracé depuis la Citadelle jusqu'au Nil vers Fostât.

Maḳrîzî nous dit que la mort empêcha Ḳarâḳoûch de joindre à la Citadelle et le mur du Caire et celui de Fostât<sup>1</sup>. Mais, ailleurs, par une nouvelle contradiction, il affirme que Ḳarâḳoûch « étendit le mur depuis la Citadelle jusqu'à Bâb al-Ḳanṭarat (porte du Pont) hors de Miṣr<sup>2</sup>. » Nous verrons plus loin que cette porte était sur le Nil au sud de Fostât. — Le mur aurait donc été complet.

Le même auteur mentionne une fois le mur qui sépare Al-Ḳarâfat de la ville du Caire<sup>3</sup>. Des débris de ce mur existent encore, et de leur voisinage un quartier porte encore le nom de *تحت السور* *sous les murs* (*Plan de 1798*, II, 45). Ce mur devait, selon toute vraisemblance, se détacher de la Citadelle et séparer le cimetière d'Al-Ḳarâfat de la ville. Une porte, réparée au temps des Turcs, mais qui a encore deux écussons au nom de Ḳaït-bâi, le 41<sup>e</sup> sultan Mamloûk, est appelée encore aujourd'hui *Bâb al-Ḳarâfat* (*Plan de 1798*, II, 15). Maḳrîzî mentionne souvent cette porte, qu'il est très important de ne pas confondre avec la porte du même nom appartenant à la Citadelle (voir plus loin).

Le mur se continue du nord au sud et se rattache à un aqueduc, en grande partie encore intact, élevé par Mouḥammad ibn Ḳalâoûn vers 730 et refait par Ḳansoû al-Ghoury, le 46<sup>e</sup> sultan Mamloûk, vers 911. Dans ce mur sont percées des arches, ce qui semble bien établir que cette partie a été utilisée par Ghoury pour continuer son aqueduc qui devait amener l'eau, comme nous le verrons, dans les jardins de la Citadelle. Une de ces arches, immédiatement avant ce qui nous paraît être le point de raccord du mur et de l'aqueduc proprement dit, porte sur ses deux faces une inscription de Ḳaït-bâi. Celle de la face est étant assez bien conservée, je la transcris ici : bien que postérieure de beaucoup au temps de Ṣalâḥ ad-Dîn, elle nous apporte un document utile :

1. II, 380, l. 3. وكذلك لم يتهيا له ان يصل سور قلعة الجبل سور مصر.

2. I, 347, l. 36. ومد السور من قلعة الجبل الى باب القنطرة خارج مصر.

3. I, 343, l. 7. Voir la note 2 de la page suivante.

A droite et à gauche, écussons ainsi disposés :

أبو النصر قايتباي      *Aboû 'n-Naşr Kâit-bâi*  
 عز مولانا السلطان الملك الاشرف      *Gloire à notre maître le sultan Al-Malik al-Achraf.*  
 عز نصره      *[Que Dieu] glorifie sa victoire.*

Sur une bande, tracée en lettres très hautes :

امر بانشا هذا الباب المبارك (?) مولانا ومالك رقابنا (?) السلطان الملك الاشرف ابو النصر  
 قايتباي عز نصره بتاريخ شهر ربيع الاخر (?) سنة..... ومائتين وثمانمائة

*A ordonné la construction de cette porte bénie (?) notre maître et seigneur de nos  
 cous (?), le sultan Al-Malik al-Achraf Alcû 'n-Naşr Kâit-bâi [que Dieu] glorifie sa  
 victoire, en date du mois de rabi' second (?) de l'année 88x.*

Ceci est donc une porte. Elle nous paraît correspondre à celle que Maḳrîzî appelle Bâb aş-Şafâ, dont il dit : « C'était proprement la porte de la ville de Mişr quand elle était dans sa prospérité; de là sortaient les armées, là passaient les caravanes. Son emplacement est aujourd'hui voisin du Kôm al-Djâriḥ. Elle fut détruite au temps d'Al-Malik adh-Dhâhir Beïbars (4<sup>e</sup> sultan Mamloûk) <sup>1</sup>. »

Effectivement non loin de là se trouve un kôm formant une masse très distincte du reste des décombres entassés aujourd'hui entre les habitations et l'aqueduc. Ce kôm répond fort bien à ce que dit Maḳrîzî dans un autre passage : « Aujourd'hui la limite orientale (de Mişr) va de la Citadelle, alors que tu prends par Bâb al-Ḳarâfat, et que tu passes en dedans du mur qui sépare Al-Ḳarâfat de Mişr jusqu'au Kôm d'al-Djâriḥ, en laissant à ta droite tous les kôms du Caire pour aboutir à l'*Observatoire* <sup>2</sup>. » Ce dernier point est la partie du Mouḳaṭṭam appelée aujourd'hui *Gebal al-Goioûchi* (Plan de 1798).

D'ailleurs Bâb aş-Şafâ terminait Darb aş-Şafâ, laquelle prolongeait la grande route الشارع الاعظم qui partait de Bâb Zoueïlat, comme il résulte de divers passages trop longs à rapporter. Signalons seulement cet itinéraire qu'il est en-

1. باب انصفا هذا الباب كان هر في الحقيقة باب مدينة مصر وهي في كالحا ومنه تخرج العداكر وتعبرا القوافل وموضعه الان بالقرب من كوم الجراح وهدم في ايام الملك الظاهر بيبرس. (I, 347, l. 25).

2. فحدها الشرق اليوم من قلعة الجبل وانت آخذ الى باب القرافة فتمر من داخل السور الفاصل بين القرافة ومصر الى كوم الجراح وتمر من كوم الجراح وتعمل كيما مصر كلها عن يمينك حتى تنهى الى الرصد. (I, 343, l. 7).

Sur الرصد, l'Observatoire, cf. *Notices et Extraits des manuscrits*, IX, et VAN BERCHEM, *Institut égyptien*, année 1888.

core facile de suivre sur un plan du Caire. « Le khalife traversait le Caire jusqu'à la mosquée de Toulouïn et jusqu'aux *mechheds* (*Sitty Nefiseh* actuellement) et jusqu'à Darb aş-Şafâ; c'est ce qu'on appelait la route principale<sup>1</sup>. » Tout le quartier s'appelait خط الصفا *Khatt aş-Şafâ*, et Maḳrizî dit qu'on passait autrefois entre deux rangs de moulins dont le bruit était tel que l'on ne pouvait entendre la voix de son compagnon de route<sup>2</sup>. De tout temps, en effet, les collines de décombres ont été utilisées pour l'installation de moulins. On en remarque aujourd'hui une grande quantité élevée par les soldats de Bonaparte. Quoi qu'il en soit, il me paraît évident que cette porte, détruite par Beibars, fut rétablie par Ḳâit-bâi, vraisemblablement au même point.

Nous avons ainsi l'emplacement de deux portes, celle d'Al-Ḳarâfat et celle d'Aş-Şafâ.

Maḳrizî mentionne une troisième, sur laquelle il donne des détails bien difficiles à concilier. Je cite le passage en entier :

« *Porte de Mişr.* — Cette porte est celle que bâtit Ḳarâḳoûch. C'est par là que se rend aujourd'hui celui qui entre à la ville de Mişr par le chemin appelé *Al-Marâghat* qui est proche du kôm appelé *Kôm al-Machânîk* et aujourd'hui connu sous le nom d'*Al-Koubârat*. L'emplacement de cette porte était autrefois couvert par les eaux du Nil. Quand les eaux se retirèrent du rivage de Mişr, l'endroit appelé *Al-Marâghat* (le pâtis) et l'endroit appelé *Ghaiṭ al-Djarf* (le jardin de la chaussée) jusqu'à *Maouradat al-Houlafâ* (le débarcadère des fourrages) formèrent un espace vide que n'atteignait pas l'eau du Nil et non construit. Le sultan Şalâḥ ad-Dîn Yousoûf ibn Ayyoûb voulut tracer un mur qui comprît le Caire, Mişr et la Citadelle, et il augmenta les murs du Caire par les mains de Ḳarâḳoûch depuis Bâb al-Ḳanṭarat jusqu'à Bâb ach-Char'iyat et jusqu'à Bâb al-Baḥr, voulant étendre le mur depuis Bâb al-Baḥr jusqu'au Kôm rouge qui est aujourd'hui le bord de Khalîdj de Mişr, en face la région de *Beîn az-Zakḳâḳeîn* (entre les deux ruelles) — pour rejoindre également le Kôm rouge à cette Bâb Mişr. Mais cela ne lui fut pas accordé. Le mur fut arrêté depuis la mosquée

1. Aboû'l-Maḥâsin, فيشق الخليفة القاهرة الى جامع اجد بن طولون الى المشاهد الى درب الصفا ويقال له الشارع الاعظم éd. JUYNBOLL, II, 472.

2. Voir I, 20 ; I, 25 ; I, 346, l. 39 et 347 ; II, 200, l. 34.

d'Al-Maḡs. Il augmenta aussi les murs du Caire depuis Bâb an-Naṣr jusqu'à la Citadelle, mais sans l'achever complètement, et il étendit le mur depuis la Citadelle jusqu'à la porte du Pont hors de Miṣr, et cette porte fut sans communication avec le mur<sup>1</sup>. »

Il faudrait, pour bien expliquer tout ce que nous dit Maḡrīzī sur l'emplacement de la porte, faire une longue étude de tous les passages relatifs aux divers points décrits. Ce serait trop nous éloigner de notre sujet. Pour ne pas me perdre dans une si longue digression, je prie le lecteur de me croire sur parole; j'ai fait ce travail et j'en donne en quelques mots, sans discussion, le résultat<sup>2</sup>.

Le Nil passait autrefois au pied de la mosquée d'Amrou et suivait de là une ligne à peu près parallèle à son cours actuel, serrant de très près le Khalīdj. Toute la partie actuelle du Khalīdj comprise entre les Ponts des Lions قناطر السباع (Plan de 1798, III, 160) et Foum al-Khalīdj, la bouche du Canal, date d'Al-Malik aṣ-Ṣāliḥ, 7<sup>e</sup> sultan Ayyoûbite<sup>3</sup>.

Al-Marâghat s'étendait du voisinage de la mosquée d'Amrou au nouveau rivage du Nil. Ce nom se retrouve dans la *Description de l'Égypte* (t. XVIII, 2<sup>e</sup> partie, p. 503).

Ghaīt al-Djārf ou Boustān al-Djārf se trouvait vers le nord-ouest, au voisinage de Maouradat al-Houlafā, lequel était à l'embouchure du Khālīdj.

Le Kôm al-Machânīk ou al-Koubârat, qui était au débouché du chemin d'Al-Marâghat et qui s'était formé après le retrait des eaux du Nil, devait se trouver derrière le Kaṣr ach-Cham' actuel (*Description de l'Égypte, ibid.*).

باب مصر هذا الباب هو الذى بناه قراقوش ومنه يسلك الان من دخل الى مدينة مصر من الطريقة التى تعرف بالمراغة 1. وهو مجوار للكوم الذى يقال له كوم المشايق ويعرف اليوم بالكبارة وكان موضع هذا الباب غامرا بماء النيل فلما انحصر الماء عن ساحل مصر صار الموضع المعروف بالمراغة والموضع المعروف بغيط الجرف الى مورد الخلفاء فضاء لا يصل اليه ماء النيل البتة فاحب السلطان صلاح الدين يوسف بن ايوب ان يدير سورا تجمع فيه القاهرة ومصر وقلعة الجبل فزاد في سور القاهرة على يد قراقوش من باب القنطرة الى باب الشعربة والى باب البحر يريد ان يمد السور من باب البحر الى الكوم الاجر الذى هو اليوم حافة خليج مصر تجاه خط بين الزقافين ليصل ايضا من الكوم الاجر الى باب مصر هذا فلم يتناه له هذا وانقطع السور من عند جامع المقص وزاد في سور القاهرة ايضا من باب النصر الى قلعة الجبل فلم يكمل له ومد السور من قلعة الجبل الى باب القنطرة خارج مصر فصار هذا الباب غير متصل بالسور I, 367, l. 28-36.

2. On peut trouver quelques détails sur ce sujet dans les notes de Silv. DE SACY, *Chrestomathie arabe* (extrait de Maḡrīzī). Dans l'édition de Boûlâk, les principaux passages se trouvent de la page 275 (*Description de Fostât Miṣr*) à la page 347 (*Description des portes de la ville de Miṣr*) (1<sup>er</sup> volume).

3. Maḡrīzī, II, 113, l. 37.

La porte de Mişr devait donc être voisine du *Ḳaṣr aḥb-Cham*.

Ce *Ḳaṣr aḥb-Cham* actuel est-il bien le même que celui dont parle Maḳrîzî ? POCOCKE y croit voir des traces de construction romaine<sup>1</sup>. Il est certain que l'on y remarque deux tours construites en moellons alternés de briques; mais entre ces deux tours j'ai constaté un appareil tout à fait distinct en grosses pierres qui rappelle l'appareil des murs de Ḳarâḳoûch. De plus, au-dessus d'un fronton au style byzantin, j'ai remarqué, au centre de ce mur, la place d'une inscription. Il serait téméraire de se prononcer sur la nature de cette inscription, aujourd'hui disparue. Pourtant la nature de l'encadrement, l'allure générale rappellent les inscriptions arabes, en particulier celle que je mentionnerai à la porte de la Citadelle.

Dans ces conditions je me demande si, utilisant ces deux tours, Ḳarâḳoûch n'y a pas établi une porte, et si cette inscription n'était pas celle de la porte de Mişr. Je signale cette conjecture sans insister. En tous cas, la porte en question devait être dans ce voisinage.

Le *Kôm al-Aḥmar* (Kôm rouge) devait être relié, dit Maḳrîzî, à cette porte. Il était, dit-il, sur le bord du Khalidj. Ailleurs il dit que l'emplacement de ce kôm est *Minḥât al-Mahrâni* منشاة المهراني, lequel était à l'ouest du Khalidj, à son commencement<sup>2</sup>. D'où il suit que ce *Kôm al-Aḥmar* correspondait à peu près à la colline où était en 1798 le fort de l'Institut (*Plan de 1798*, III, 283).

Mais est-ce bien celui sur lequel était le bourdj de Ṣalâḥ ad-Dîn? Malgré Maḳrîzî, je le nie formellement. En effet : 1° le plan de 572, tel que nous l'a donné 'Imâd ad-Dîn, place ce bourdj à l'extrémité du mur ouest; 2° la place d'un pareil bourdj se comprend mal sur le Nil entre les deux villes et s'explique fort bien à un angle de l'enceinte; 3° le *Kôm al-Aḥmar*, là où le place Maḳrîzî, est à moins de 4,000 mètres de la mosquée d'Al-Maḳs, et, d'après le plan de 572, il en doit être à environ 5,668 mètres; 4° Ibn 'Abd aḍ-Ḍḥâhir, cité par Aboû 'l-Maḥâsin, parle d'une forteresse près de la porte du Pont, qui semble bien mieux correspondre au bourdj en question.

1. *Description of the East*, I.

2. II, 283, l. 29. الكوم الأحمر حيث منشاة المهراني اليوم

3. II, 114, l. 3. وبأول هذا الحجج الآن من غربيه منشاة المهراني

Pour bien comprendre ce dernier argument, déterminons avec précision l'emplacement de cette porte du Pont.

Voici les divers passages de Maḳrīzī :

« Le pont des Banī-Wâil, là où sont aujourd'hui des papeteries, près de la porte du Pont, au sortir de la ville de Miṣr<sup>1</sup>. »

« L'église de Saint-Michel, près du canal des Banī-Wâil; cet endroit est aujourd'hui (occupé) par des papeteries, où on fabrique le papier, dans le voisinage de la porte du Pont, au sortir de la ville de Miṣr<sup>2</sup>. »

« Le rivage de Djizeh, en face de la porte du Pont, au sortir de la ville de Miṣr<sup>3</sup>. »

« L'eau du Nil arrivait à l'étang d'Al-Ḥabach par le canal des Banī-Wâil, lequel touchait à la porte de Miṣr, côté sud, qu'on appelle encore de nos jours porte du Pont, parce que là était ce pont<sup>4</sup>. »

« Sur le canal des Banī-Wâil était un pont qui donna son nom à la porte du Pont de Miṣr<sup>5</sup>. »

« L'étang de Chaṭā : l'emplacement aujourd'hui n'est que décombres (kōms) à gauche de celui qui sort par la porte du Pont de la ville de Miṣr, pour gagner la digue d'Al-Afram et le *ribât* (hôtellerie) d'Al-Athâr; l'eau y passait par le canal des Banī-Wâil, dont la situation est à droite de qui sort par la dite porte du Pont, — sur lequel est le pont que bâtit Al-'Azīz billāh ibn al-Mo'izz (2<sup>e</sup> khalife Fāṭimide) et qui a donné son nom à cette porte<sup>6</sup>. »

Le plan, fort défectueux d'ailleurs, de Pococke mentionne dans cette région les traces d'un canal près de *Saroneby* (lire *Athâr oun-neby*) qui correspond

1. I, 5, l. 5. قنطرة بني وائل حيث الوراقات الآن قريباً من باب القنطرة خارج مدينة مصر.

2. الكنيسة المروفة بمكايل التي عند خليج بني وائل وهذا الموضع اليوم وراقات يعمل فيها الورق بالقرب من باب القنطرة خارج مصر. I, 297, l. 23.

3. البرجة تجره باب القنطرة خارج مدينة مصر. I, 345, l. 7.

4. وكان ماء النيل يدخل الى بركة الحبش من خليج بني وائل وكان خليج بني وائل عما يلي باب مصر من الجهة القبليّة الذي يعرف الى يومنا هذا باب القنطرة من اجل ان هذه القنطرة كانت هناك. II, 155, l. 21.

5. خليج بني وائل عليه قنطرة بها عرف باب القنطرة بمصر. II, 159, l. 1.

6. بركة شطا هذه البركة موضعها الآن كيان على يسرة من يخرج من باب القنطرة بمدينة مصر طالباً جسر الافرم ورباط الآثار كان لما يعبر اليها من خليج بني وائل وموضع على يمينه من يخرج من باب القنطرة المذكور وكان عليه قنطرة بنها العزيز بالله بن المعز وبها سمي باب القنطرة هذا. II, 161, l. 6.

à الآثار de Maḳrîzî (appelé ailleurs النبوية). Ce nom est resté aujourd'hui (voir la *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 2<sup>e</sup> partie, p. 504 et la planche).

« La porte du Pont au sud de Miṣr ainsi appelée du pont des Banî-Wâil qui se trouvait là, fut également construite par Ḳarâḳoûch<sup>1</sup>. »

De ces divers détails nous pouvons conclure que cette porte formait l'angle des murs ouest et sud du plan de 572; dès lors, que le bourdj du Kôm rouge devait être dans le voisinage.

Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir dit que Ḳarâḳoûch construisit la porte de la Mosquée [d'Al-Maḳs<sup>2</sup>], la Citadelle qui est sur la montagne et le bourdj qui est à Miṣr près de la porte du Pont, appelé Citadelle de *Bâzkoûh*<sup>3</sup>. Ce bourdj devait être placé sur la ligne de rochers dont on exploite encore aujourd'hui les carrières; à l'extrémité de laquelle est un kôm très élevé qui domine toute la plaine. Ce kôm devait être le Kôm rouge, car il est à la distance voulue de la mosquée d'Al-Maḳs. Maḳrîzî aura confondu deux kôms portant un même nom.

En tous cas, il y avait un bourdj près de la porte du Pont, et l'emplacement de ce bourdj correspond si bien à celui du bourdj du Kôm rouge, que je crois pouvoir affirmer leur identité.

1. باب القنطرة في قبلي مدينة مصر حرف بقنطرة بنى وائل التي كانت هناك وهو أيضاً من بناء فراقوش 1. 347, l. 37.

2. قال (ابن عبد الظاهر) وبنى (فراقوش) باب الجامع والقلة التي بالجبل والبرج انذى بمصر قريب من باب القنطرة. المسمى بقلة بازكوح. (Aboû'l-Mahâsin, éd. JUVNBOLL, II, 414).

## CHAPITRE IV

## RÉSUMÉ DES DEUX CHAPITRES PRÉCÉDENTS

En présence des lacunes et des contradictions, j'ai dû me livrer à une discussion qui a pu paraître un peu confuse, et je crois devoir résumer pour plus de clarté les résultats auxquels je suis arrivé.

La première enceinte, due à Djauhar (359), était en terre. Elle avait disparu à l'époque de Nassiri Khosrau. Maḳrîzî, qui dit qu'elle était en *terre crue*, dit qu'il en a vu un important fragment en briques cuites : première contradiction. Elle comptait au sud les deux portes de *Zoueilat*, à l'ouest les deux portes d'*Al-Faradj* et de *Sa'dat*, auxquelles s'ajoutèrent plus tard celles d'*Al-Ḳanṭarat*, puis celle d'*Al-Khoûkhat*, au nord les deux portes d'*Al-Foutoûḥ* et d'*An-Naṣr*, à l'est les deux portes d'*Al-Barḳîyat* et d'*Al-Ḳarrâṭîn* cette dernière s'appela plus tard *Al-Maḥroûḳ*.

La seconde, de *Badr al-Djamâlî* (480) était en briques, et seulement les portes en pierre. Maḳrîzî qui le dit prétend avoir vu un fragment du mur en pierre : seconde contradiction. Les portes furent les mêmes, mais celles de *Zoueilat*, d'*Al-Foutoûḥ* et d'*An-Naṣr* furent déplacées.

La troisième, de Ṣalâḥ ad-Dîn (566), était en pierres, et n'était que la réfection de la seconde.

La quatrième, également de Ṣalâḥ ad-Dîn (572), était sur un plan tout différent comprenant quatre parties distinctes : 1° mur de l'ouest le long du Nil, allant du *bourdj d'Al-Maḳs* au *Kôm rouge*, qui ne fut jamais entrepris; la longueur en devait être de 7 kilomètres environ; 2° mur du nord et de l'est comprenant une partie de l'ancienne enceinte, avec des tours et saillants et les portes suivantes : *Al-Baḥr*, *Ach-Châ'rîyât*, *Al-Foutoûḥ* et *An-Naṣr* conservées, *Al-Barḳîyat* déplacée, *Al-Ḳarrâṭîn* (*Al-Maḥroûḳ*) déplacée, *Al-Djadîd* ou *Al-Ḥadîd* et *Al-Waṣîr* : il fut

complètement élevé, sauf un fragment à l'extrémité voisine de la Citadelle. Son développement atteignait 5 kilomètres et demi. Il en reste encore des vestiges très importants, dont la description détaillée sera donnée par M. HERZ à la fin de ce mémoire; 3° le mur du sud joignant la Citadelle au Kôm rouge, et terminant ainsi le cercle de défense qui enfermait le Caire et Fostât. Il comprenait les portes d'*Al-Ḳarâfat*, d'*Aş-Şafâ*, de *Mişr*, d'*Al-Ḳanţarat* (de *Mişr*). Nous ne pouvons savoir s'il fut terminé; du moins les deux dernières portes furent elles construites, et des vestiges de mur qui subsistent semblent devoir en faire partie. Maḳrîzî affirme que ce mur fut fait, et, en d'autres passages, que la mort de Ḳarâkoûch l'empêcha de joindre la Citadelle à Fostât : troisième contradiction. Sa longueur devait être de 2 kilomètres; 4° la Citadelle, dont l'étude forme notre sujet principal.

Maḳrîzî a confondu les deux plans de 566 et de 572. — Ce qui l'amène à donner pour la construction de la Citadelle tantôt l'une, tantôt l'autre date : quatrième contradiction.

L'ensemble du tracé ressort avec assez de netteté, sauf sur un point. Maḳrîzî dit que le *Kôm rouge* était à 5,668 mètres du bourdj d'Al-Maḳs et ailleurs il place formellement le même kôm à moins de 4,000 mètres : cinquième contradiction. Il me paraît évident que ce kôm devait être au sud de *Mişr*, près de la porte du Pont.

Telles sont les bases de la reconstitution du grand plan de 572 que je mets sous les yeux du lecteur.

## CHAPITRE V

## EMPLACEMENT DE LA CITADELLE

La longue chaîne de montagnes qui longe le Nil à l'est sur plus de 500 lieues (chaîne Arabique) se termine vers 30° de latitude, et laisse ainsi le fleuve s'étendre à volonté dans les vastes plaines du Delta. Au pied septentrional se trouvait une des plus antiques cités de l'Égypte, An du nord, la ville du Soleil, devenue *Héliopolis* chez les Grecs, *'Ain-Chems* chez les Arabes. Non loin de là la forteresse de Babylone; en face, sur l'autre rive, Memphis.

Cette partie de la montagne s'appelle d'une manière générale le Moukaṭṭam « Quelques-uns dérivent ce nom de Moukaṭṭam, fils de Misraïm; d'autres de celui d'un ancien philosophe, nommé Moukeïṭim مقيطيم, qui exerçait la chimie sur cette montagne dans l'antiquité la plus reculée; d'autres enfin le dérivent du mot arabe قطع qui signifie *couper, séparer*, et qui est synonyme de قطع. Les Arabes habitants de l'Égypte attribuent une sainteté particulière au mont Moukaṭṭam. Suivant une de leurs traditions, Dieu, la nuit même qu'il parla à Moïse, ayant déclaré à toutes les montagnes qu'il se placerait sur l'une d'elles pour parler à un prophète, elles firent les plus grands efforts afin de se relever et de se hausser, sauf celle sur laquelle est située Jérusalem, qui s'abaissa et se fit petite. Dieu, pour la récompenser, ordonna aux autres de lui donner une part des végétaux qu'elles portaient : le Moukaṭṭam se dépouilla de toutes ses plantes et de tous ses arbres, et demeura nu comme il est aujourd'hui. C'est là, dit-on, l'origine de son nom. On prétend que 'Amrou acheta bien cher de Makoukas le pied du mont Moukaṭṭam, à cause de la réputation de sainteté dont ce terrain jouissait; 'Omar lui défendit de vendre aucune portion de ce terrain et lui ordonna de le consacrer en entier à la sépulture des musulmans. Le pri-

vilège de sainteté attribué au Moukaṭṭam s'étend depuis Koṣeïr jusqu'à la partie de la chaîne orientale nommée Djabal el-Aḥmar<sup>1</sup>. »

Cette montagne recevait divers noms des Arabes. Le contrefort le plus septentrional s'appelait la *Montagne rouge*, *Al-Djabal al-Aḥmar* : elle a en effet cette coloration. La hauteur qui s'avance un peu vers l'ouest, شرف, portait plus spécialement le nom de la *Montagne* الجبل. C'est là que fut la Citadelle d'où son nom fréquent de *Citadelle de la Montagne* قلعة الجبل. La hauteur, شرف, qui domine cette dernière, s'appelait l'*Observatoire* الرصد, depuis que le vizir Al-Afdal y fit construire un observatoire<sup>2</sup>. Dans le voisinage son père avait fait construire une mosquée appelée de son titre *Gami' Amir al-Djouyoûchi* et par abréviation *Gami' al-Djouyoûchî* ou *al-Gouyouchî*. C'est aujourd'hui le nom de cette montagne.

D'autres contreforts plus éloignés étaient *Djabal Yachkar* جبل يشكر où furent élevés la Mosquée de Toûloûn et le *château du Béliet* قصر الكباش<sup>3</sup>. Le Nil autrefois passait fort près, et toute une masse rocheuse qui longe le fleuve jusqu'au voisinage d'Hélouan, courant parallèlement à la grande chaîne dont elle fait géologiquement partie, est séparée d'elle par une vaste plaine, qui fut vraisemblablement le lit du fleuve aux temps préhistoriques.

Au témoignage de Maḳrîzî, Fostât s'étendait jusqu'à l'*Observatoire*, les quartiers successifs d'Al-'Askar et d'Al-Ḳaṭa'i jusqu'au pied de la *Montagne*. La quatrième ville, le Caire, se développa beaucoup plus vers le nord et ne toucha pas la *Montagne*. Toute la partie comprise dans le vide laissé et la *Montagne* elle-même se couvrirent de tombeaux, dont quelques-uns furent conservés dans l'enceinte de la Citadelle. L'un de ceux-là subsiste encore, comme nous le verrons.

Laissons la parole à Maḳrîzî qui nous donne des détails circonstanciés sur l'histoire de la *Montagne* avant la construction de la Citadelle.

« Sache que le premier renseignement que nous ayons sur l'emplacement de la Citadelle de la Montagne est que là fut la *ḳoubbat* (coupole) *de l'air* [pavillon du Bel-Air]. Aboû 'Amrou Al-Kindî dit dans le livre des *Émirs d'Égypte* كتاب امرا مصر : Ḥâtîm ibn Harthmat construisit cette *ḳoubbat* ; c'est lui

1. P. R., 1<sup>re</sup> partie, p. 418.

2. Cf. C. DE PERCEVAL, *Notes et Extraits des manuscrits*, III.

3. Voir sur l'origine de ce nom Muṭṭadhi, *Merveilles de l'Égypte*.

le premier qui en fit la construction; il gouverna l'Égypte jusqu'à son changement en djoumadâ II de l'an 195<sup>1</sup>, puis mourut 'Isâ ibn Mançoûr, émir d'Égypte, dans le pavillon du Bel-Air après avoir été destitué, le 11 de la fin du mois de râbi' II de l'an 233. Quand le chef des croyants Al-Mâmoûn vint en Égypte en 217 il s'arrêta dans le pavillon. En sa présence était Sa'id ibn 'Afir. Al-Mâmoûn dit : « Dieu a maudit Pharaon quand il a dit : *N'est-ce pas à moi qu'appartient l'Égypte*<sup>2</sup>. Ah! s'il avait vu l'Irâk et sa fertilité ! Sa'id lui dit : O chef des croyants, ne parle pas ainsi; car Dieu (qu'il soit honoré et glorifié!) a dit : *Et nous avons détruit ce qu'avaient fait Pharaon et son peuple, et ce qu'ils avaient édifié*<sup>3</sup>. Que penses-tu, ô chef des croyants, d'une chose que Dieu a détruite, et dont il reste encore ceci. Puis Sa'id ajouta : Nous savons que nul pays ne surpasse l'Égypte : tous les peuples de la terre ont besoin d'elle, etc.....

« C'est là qu'Al-Mâmoûn fit emprisonner Al-Hârith ibn Mouskîn. Al-Kindî a dit dans le livre des *Mawlâs* (affranchis) كتاب الموالى : Al-Mâmoûn vint en Égypte :..... et il le fit emprisonner sur le sommet de la *Montagne* راس الجبل dans le pavillon d'Ibn Harthmat..... Quand Aḥmad ibn Ṭoûloûn construisit le palais et le manège sous le pavillon en question, il y demeurait souvent; car il dominait son palais. Son fils l'émir Aboû'l-Djeïch Khomârouweïh en prit grand soin : il y plaça des tentures magnifiques et d'immenses tapis, suivant les convenances de chaque saison. Quand la dynastie des Ṭoûloûnides tomba, que le palais et le manège furent détruits, le pavillon du Bel-Air fut également détruit, comme il est dit au chapitre d'*Al-Kaṭâi'* dans ce livre<sup>4</sup>; puis on éleva sur cet emplacement des tombeaux, et on y construisit nombre de mosquées<sup>5</sup>. »

1. Il gouvernait depuis le mois de chawwâl 194. Cf. Aboû 'l-Maḥâsin, éd. JUVNBOLL, I, 550.

2. *Coran*, XLVII, 50.

3. *Coran*, VII, 133.

4. *Khiṭaṭ*, I, 313. Cf. QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II.

5. اعلم ان اول ما عرف في خير موضع قلعة الجبل انه كان فيه قبة تعرف بقبة الهوا قال ابو عمرو الكندي في كتاب امرا مصر وابني حاتم بن هرثمة التي انقبة تعرف بقبة الهوا وهو الاول من ابتناها وولى مصر الى ان صرف عنها في جادى لآخر سنة خمس وتسعين ومائة ثم مات عيسى بن منصور امير مصر في قبة الهوا بعد عزه لاحدى عشرة خلت من شهر ربيع الاخر سنة ثلاث وثلاثين ومائتين ولما قدم امير المؤمنين المامون الى مصر في سنة سبع عشرة ومائتين جلس في قبة الهوا هذه وكان بحضرته سعيد بن عفير فقال المامون لعن الله فرعون حيث يقول البس لي ملك مصر فلو راي العراق وخصبها فقال سعيد بن عفير يا امير المؤمنين لا تقل هذا فان الله عز وجل قال ودمرنا ما كان يصنع فرعون وقومه وما كانوا يعرشون لما ظلم يا امير المؤمنين بنى دمره الله هذا بقيته ثم قال سعيد لقد بلغنا ان ارضا لم تكن اعظم من مصر وجبج اهل الارض

Cette dernière phrase nous indique qu'il ne faut pas confondre ce pavillon, avec un autre du même nom que Maḳrīzī énumère parmi les divers bâtiments de plaisance des khalīfes Fāṭimides (I, 481, l. 5 et 25 et *passim*).

Dans un autre passage notre auteur dit que ce pavillon était sur la *terrasse de la hauteur* الجرف où est la Citadelle<sup>1</sup>. Elle devait correspondre assez exactement à la terrasse où sont aujourd'hui installées les batteries, et d'où se déploie un panorama splendide décrit par tous les voyageurs<sup>2</sup>.

Après ces renseignements, trop sommaires, à notre gré, sur le *pavillon de Bel-Air*, Maḳrīzī nous énumère les mosquées et tombeaux qui en couvrirent l'emplacement. Malheureusement cette énumération est des plus confuses; reprenons-la en essayant d'y apporter quelque clarté.

D'après le chérif Mouḥammad ibn Asa'd al-Djoûânî, les mosquées et les tombeaux situés sur la montagne qui touche à la Montagne rouge<sup>3</sup>, laquelle

يحتاجون اليها ..... وفي قبة الهوا حبس المأمون الحارث بن مسكين قال الكندي في كتاب الموالى قدم المأمون مصر ..... وحبيه في راس الجبل في قبة هرثمة ..... ولما بنى اجد بن طولون القصر والميدان تحت قبة الهوا هذا كان كثيرا ما يقيم فيها فانها كانت تشرف على قصره واعتنى بها الاير ابو الجيش نجارويه بن اجد بن طولون وجعل لها السور الجبلية والغرش العظيمة في كل فصل ما يناسبه فلما زالت دولة بنى طولون وخرب القصر والميدان كانت قبة الهوا مما خرب كما تقدم ذكره عند ذكر القطائع من هذا الكتاب ثم عمل موضع قبة الهوا مقبرة وبني فيها عدة مساجد. *Khifāf*, II, 202.

1. *Khifāf*, I, 313, l. 20.

2. Tous ceux qui, de ce point, contemplent la plaine, ne peuvent s'empêcher de se livrer aux plus diverses réflexions. Nous avons vu ce qu'en pensait Al-Mamoun. Il est curieux de rapprocher l'impression tout autre qu'en ressentit MARIETTE, et qui fut comme le germe de sa grande découverte du Sérapéum : « Du haut de la Citadelle la vue du Caire est un des plus beaux panoramas que l'on puisse voir. Je n'y trouvai le lendemain de ma visite au patriarche, vers le soir. Le calme était extraordinaire. Devant moi s'étendait la ville ; un brouillard épais et lourd semblait être tombé sur elle, noyant toutes les maisons jusque par dessus les toits. De cette mer profonde émergeaient trois cents minarets, comme les mâts de quelque flotte immense submergée. Bien loin, vers le sud on apercevait les bois de dattiers qui plongent leurs racines dans les murs écroulés de Memphis. A l'ouest, perdues dans la poussière d'or et de feu du soleil couchant, se dressaient les Pyramides. Le spectacle était grandiose. Il me saisissait, il m'absorbait avec une violence presque douloureuse. On excusera ces détails peut-être trop personnels : si j'y insiste, c'est que le moment fut décisif. J'avais sous les yeux Gizéh, Abousyr, Saqqarah, Dashedour, Myt-Rahyneh. Ce rêve de toute ma vie prenait un corps. Il y avait là, presque à la portée de ma main, tout un monde de tombeaux, de stèles, d'inscriptions, de statues. Que dire de plus ? Le lendemain, j'avais loué deux ou trois mules pour les bagages, un ou deux ânes pour moi-même ; j'avais acheté une tente, quelques caisses de provisions, tous les *impedimenta* d'un voyage au désert, et le 20 octobre, dans l'après-midi, j'étais campé au pied de la Grande Pyramide. » (*Le Sérapéum de Memphis*, p. 4.) Est-il un commentaire plus éloquent de la grave réponse de Sa'id au khalīfe sceptique ?

3. الجبل autre nom de الجبل الاحمر. L'édition de Boulāk porte fautivement le féminin dans cette phrase الجبل المتصلة بالجواميم, il faut lire المتصل avec le ms. 682.

domine le Caire, formaient une enceinte continue qui enveloppait toute la Citadelle *تحتوى القلعة على الجميع*. Du moins c'est ainsi que je comprends cette expression assez ambiguë. On attendrait plutôt l'inverse, et il semble que l'auteur veut dire que la Citadelle enfermait dans son enceinte ces mosquées et ces tombeaux. Mais en acceptant ce sens, nous allons nous heurter à des contradictions; d'autre part, la Citadelle occupant entièrement la *montagne الجبل*, nous ne voyons pas comment ces mosquées et tombeaux pouvaient l'envelopper. Il faut nous contenter, croyons-nous, de dégager cette affirmation qu'il nous est nécessaire de bien poser pour les nécessités de la discussion : *toutes ces mosquées et tombeaux étaient sur l'emplacement même de la Citadelle.*

C'était d'abord la mosquée de Sa'd ad-Daulat\*. Si l'on se rappelle le plan de Šalāḥ ad-Dīn en 572, on comprendra l'intérêt qu'il y aurait à savoir l'emplacement précis de cette mosquée, qui marquait le point de jonction de la Citadelle aux murs; malheureusement nous en serons réduits à de pures conjectures, faute de textes.

C'était encore la mosquée de Mo'izz ad-Daulat, wālī du Caire, après laquelle *بعدها* se trouvait celle d'Addat ad-Daulat. Cette expression « après » est un peu vague. Il semble résulter cependant de tout le texte qu'il y avait une ligne droite *صف* sur laquelle se trouvaient la plupart des mosquées. Quelques-unes se trouvaient en dehors, en particulier la mosquée du Deilemite *مسجد الديلمي*. L'auteur dans l'énumération dit ceci : « la mosquée de Sa'd ad-Daulat, celle de Mou'izz ad-Daulat, celle du Deilemite, celle d'Addat ad-Daulat qui est après celle de Mou'izz ad-Daulat », puis il nomme la mosquée d'Abd al-Djabbār, et dit (mais quinze lignes plus loin) qu'elle était au milieu de la Citadelle *في وسط القلعة* avant la mosquée d'Amin al-Moulk Šārim ad-Daulat, après laquelle venaient le tombeau de Lāoûn, frère d'Yānis, et la mosquée du kādī Annabīh. Il mentionne également le tombeau de Walakhchī qui formait l'extrémité de la ligne : *آخر الصف*.

1. Comparez 'Imad ad-Dīn dans Aboû Chāmat : *وهناك مساجد يعرف أحدها بمسجد سعد الدولة فاشتملت القلعة عليها ودخلت في الجبل*. I, 268.

2. Makrizī parle d'un Sa'd ad-Daulat, wālī du Caire sous Al-Amir, 10<sup>e</sup> khalife Fātimide (495-524), II, 114,

1. 35. Il est possible que ce soit le même personnage.

Il me semble qu'on peut conclure à la disposition suivante, en ligne droite :

- 1° Mosquée de S'ad ad-Daulat.
- 2° — de Mou'izz ad-Daulat.
- 3° — d'Addat ad-Daulat.
- 4° — d'Abd al-Djabbâr (milieu de la Citadelle).
- 5° — d'Amin al-Mouk.
- 6° Tombeau de Lâoûn.
- 7° Mosquée du kaḍi Annabih.
- 8° Tombeau de Walakhchi.

En dehors se trouvaient la mosquée du Deilemite que nous avons déjà mentionnée et vraisemblablement aussi celles que nous allons nommer, à savoir la mosquée de Koustat, celle de Chaḳiḳ al-Mouk et celle d'Arradîny que Maḳrîzî ajoute personnellement à la liste.

Il faut admettre évidemment que, la mosquée de Sa'ad ad-Daulat étant au point de jonction de la Citadelle et des murs, c'est-à-dire vers le Nord-Ouest de la Citadelle, la ligne des mosquées et tombeaux, *qui passait par le milieu de la Citadelle*, la coupait en diagonale du Nord-Ouest au Sud-Est, le tombeau de Walakhchi étant à l'extrémité Sud-Est (voir le plan).

Il faut nous contenter de cette indication, la question, d'ailleurs, ne présentant pas grand intérêt, puisque nous ne pouvons déterminer exactement l'emplacement le plus intéressant à connaître, celui de la mosquée de Sa'd ad-Daulat.

L'emplacement des autres mosquées peut, en revanche, être déterminé ou du moins discuté. En premier lieu, nous possédons une certitude absolue en ce qui concerne la mosquée de Koustat. Il existe, en effet, aujourd'hui encore une mosquée dite de Sâriat, dans laquelle j'ai vu une plaque de marbre au-dessus de la porte d'un caveau où sont divers tombeaux. Sur cette plaque est l'inscription suivante :

- |  |   |
|--|---|
| بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ فِي يَوْمِ أَذْنُ اللَّهِ أَنْ تَرْفَعَ وَيَذْكَرَ                                 | 1 |
| فِيهَا اسْمُهُ يُسَبِّحُ لَهُ فِيهَا بِأَقْدَمِ وَالْأَصَالِ رَجَالٌ لَا تُلْهِمُهُمْ تِجَارَةً وَلَا                    | 2 |
| يَعْنِي عَنْ ذِكْرِ اللَّهِ وَأَقَامَ الصَّلَاةَ وَابْتِغَاءَ الزَّكَاةِ يَخَافُونَ يَوْمًا تَتَقَلَّبُ فِيهِ الْقُلُوبُ | 3 |

- 4 وَالْأَبْصَارُ لِيَجْزِيَهُمُ اللَّهُ أَحْسَنَ مَا عَمِلُوا وَبَزِيدَهُم مِّنْ فَضْلِهِ وَ  
 5 اللَّهُ يَرْزُقُ مَنْ يَشَاءُ بِغَيْرِ حِسَابٍ انشا هذا المسجد المبارك الامير  
 6 المرتضى المنصور مجد الخلافة عمدة الامامة فخر الدين عز  
 7 المجاهدين ذى الفضيلتين خالصة امير المؤمنين ابى المنصور قسطة  
 8 كان الله له وليا وحافظا واثابه فى الآخرة جنات ورضوانا ايتعاد  
 9 مرضاة الله سبحانه وذلك فى رجب من شهر سنة خمس وثلاثين وخمس مائة

1. *Au nom de Dieu et miséricordieux ; dans les maisons que Dieu a permis d'élever pour que soit célébré*
2. *son nom là le matin et là le soir par des hommes que ne détournent ni commerces ni*
3. *affaires du souvenir de Dieu, de l'observance de la prière et de l'accomplissement des aumônes, redoutant le jour où seront bouleversés les cœurs*
4. *et les yeux, où Dieu récompensera les hommes suivant ce qu'ils auront fait de mieux, et les comblera de sa faveur ; car*
5. *Dieu dispense à qui il veut sans compter (Coran, xxiv, 36-38). [Celui qui] a élevé cette mosquée bénie [est] l'émir*
6. *qui est agréé [de Dieu], le victorieux, gloire du khalifat, pilier de l'imâmât, honneur de la religion, soutien*
7. *des combattants [pour la foi], doué de la double supériorité, l'intime du chef des croyants, Aboû Mançoûr Kousât*
8. *que Dieu soit pour lui un allié et un gardien ; que sa récompense dans l'autre vie soit le paradis ; qu'il soit agréé au jour convenu*
9. *où Dieu (qu'il soit loué) témoigne son agrément. Cela en redjeb, des mois de l'an 535 '.*

1. Je dois à la complaisance de M. VAN BERCHEM, qui a pu revoir, à loisir, cette inscription et en prendre un estampage, la lecture des septième et huitième lignes que je n'avais pu déchiffrer que très imparfaitement. L'écriture en est des plus difficiles, le style de ces titres emphatiques est assez insolite ; ce qui, tout en excusant mon impuissance, prouve la sagacité de mon savant ami, dont je suis heureux de reconnaître, dans cette circonstance et bien d'autres, la grande courtoisie scientifique.

Il n'est pas douteux que ce ne soit l'inscription primitive de la mosquée de Koustat. Par fortune, l'auteur cité par Maḳrîzî nous donne quelques détails sur ce personnage : « c'était un écuyer غلام arménien de la suite d'Al-Mouḍhaffar fils d'Amîr al-Djouyoûch. Il mourut empoisonné d'un plat de *harîsat*. Le ḥâfiḍh Aboû Ṭahîr As-Salfî a dit : J'ai entendu raconter par Aboû Manṣoûr Koustat l'Arménien<sup>1</sup>, wâlî d'Alexandrie (suit une anecdote sans intérêt pour notre sujet)... Ce Koustat était un des plus intelligents des émirs enclins à l'équité, assidus à l'étude des livres ; son goût le portait surtout vers l'histoire et le cours des temps passés<sup>2</sup>. » Ces renseignements nous donnent la *koîniat* (prénom) ابو منصور, la même que dans l'inscription, et l'époque approximative du personnage. En effet, Al-Mouḍhaffar, dont il fut écuyer, était fils de Badr al-Djamâlî, le fameux vizir du khalife Al-Moustansîr, le même qui éleva la seconde enceinte du Caire. Maḳrîzî (II, 48) nous donne quelques détails sur lui. Nous en retiendrons seulement la date de sa mort : 7 djoumâdâ II de l'an 514.

Enfin, pour rendre plus certaine, s'il était nécessaire, l'identification de la mosquée actuelle de Sâriat avec celle de Koustat, nous remarquerons que la mosquée voisine, celle de Chaḳîḳ al-Moulk, « était comprise dans le mur nord de la Citadelle, un peu vers l'ouest<sup>3</sup>. » Or il suffit de voir sur le *Plan de 1798* l'emplacement de *Gama al-Châryeh* (lire *as-Sâriat* — Citadelle, C 31) pour reconnaître qu'il répond fort bien au voisinage du mur nord-ouest, que lui assigne Maḳrîzî. Nous avons du même coup exactement l'emplacement de la mosquée de Koustat et avec une très grande approximation celui de la mosquée de Chaḳîḳ al-Moulk.

La mosquée du Deïlemite présente un problème. Nous avons déjà remarqué qu'elle était en dehors de la ligne الصف des autres mosquées. L'auteur cité par

1. Ms. 682. الاموى

2. وكان غلاماً أرمنياً من غلمان المظفر بن أمير الجيوش مات مسموماً من أكلة هريسة وقال الحافظ أبو الطاهر السلفي. سمعت أبا منصور قسطة الأرمني وإلى الإسكندرية..... وكان قسطة هذا من عقلا الأمراء المائلين إلى العدل المتسارين على مطالعة الكتب وأكثر ميلاً إلى اتوارخ وسير المتقدمين. (II, 203, l. 139)

3. وكان مسجده (قسطة) بعد مسجد شقيق الملك... ومسجد شقيق الملك أضيف إلى سور القلعة الجرى إلى المغرب قليلاً. (II, 203, l. 8).

Maḳrizî va plus loin ; il dit formellement : « il est sur la pointe (*litt.* : la corne) de la montagne qui fait face à la Citadelle, dans sa partie orientale, vers le nord '. » A l'est de la Citadelle, on trouve l'extrémité nord du Mouḳaṭṭam, qui la longe à l'est et se termine par un éperon qui paraît être قرنة الجبل dont il est parlé. Mais comment concilier cette particularité avec l'affirmation précise que nous avons relevée, que toutes ces mosquées étaient sur l'emplacement même de la Citadelle? La mosquée de Deïlemite, d'après cela, se trouvait fort en dehors de la Citadelle?

Le texte est-il absolument sûr? Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, 682, donne : قرية (le ق n'ayant pas de points, on peut lire aussi قرية) — ce qui ne donne aucun sens. La lecture قرنة paraît peu admissible, mais aurait l'avantage de supprimer la contradiction. On pourrait également supposer une inadvertance du copiste (ou même de l'auteur qui en copiait un autre), et lire par exemple : « sur la pointe de la montagne en face de la montagne qui fait face, etc. » على قرنة الجبل تجاه الجبل المقابل ..... Les meilleurs copistes sont sujets à de pareilles distractions ; et j'avoue être très porté à considérer cette hypothèse comme une réalité. Dans ce cas, la mosquée en question se trouverait à la pointe nord de la citadelle, dans le saillant très marqué que forment le bourdj Ar-Ramleh et le bourdj Al-Haddâd (voir le *Plan de 1798*), et dont la figure correspond très exactement à l'expression pittoresque de l'auteur : قرنة.

Nous en venons à celle dont parle Maḳrizî lui-même :

« L'auteur (Dieu l'ait en sa miséricorde) ajoute : Dans la Citadelle il y a aujourd'hui la mosquée d'Ar-Radîni : c'est Aboû 'l-Ḥasan 'Alî ibn Marzouḳ ibn 'Abd Allah ar-Radîni le jurisconsulte, traditionniste et commentateur [du Coran], contemporain d'Aboû 'Omar et d'Othmân ibn Marzouḳ al-Ḥanafî; il déplut à ses compagnons, mais sa parole avait crédit auprès des rois; [son corps] demeura dans la mosquée de Sa'd ad-Daulat, puis il fut transféré dans une mosquée qui fut appelée Ar-Radîni; qui est aujourd'hui à l'entrée de la Citadelle... Dans cette mosquée est un tombeau que l'on prétend être le sien. Dans le livre des *Lieux saints* [*litt.* : lieux de visite] de Ḳarâfat [il est dit] qu'il mourut et fut

1. ومسجد اندلیس كان على قرنة الجبل المقابل للقلعة من شرقها الى البحرى (II, 203, l. 9).

enterré là en 540, dans le quartier de Sâriat à l'est du tombeau d'Al-Kaïrouânî. Son tombeau est célèbre pour l'efficacité des prières qu'on y fait'. »

Cette mention du quartier de Sâriat semble avoir fait penser à Aly-Pacha Moubarek qu'il pouvait y avoir quelque rapport entre cette mosquée et celle de Sâriat actuelle. Mais cette dernière n'est nullement à l'entrée de la Citadelle, et ce que nous avons dit plus haut sur la mosquée de Koustât, nous paraît trancher la question. Il n'en est pas moins intéressant de constater que le nom de Sâriat était attaché à une partie de la Citadelle. Comme nous le verrons, une porte avait ce nom, et le quartier de Sâriat étant à l'entrée, devait être, suivant toute vraisemblance, contigu à cette porte. A ce titre, nous croyons devoir rapporter ce que nous dit Aly-Pacha Moubarek sur la légende de Sâriat (*op. cit.*, V, 14 : جامع سيدى سارية :

« Ibn Djobeïr, dans la relation de son voyage, énumère parmi les sanctuaires *مشاهد* des Compagnons [du Prophète] en Égypte celui de *Sâriat de la montagne* سارية الجبل mais nous ne voyons nulle part dans les livres d'histoire véridiques que notre seigneur Sâriat soit venu en Égypte, à plus forte raison qu'il y soit mort. Nous avons trouvé dans le livre : *Le lion de la forêt dans la connaissance des Compagnons* اسد الغابة في معرفة الصحابة qu'Omar ibn al-Khattâb, prêchant en chaire : s'écria : « O Sâriat de la montagne, celui qui prend le loup pour berger est fou. » 'Aly ibn Aboû Tâlib lui demanda la raison d'un tel discours. Il répondit : « Est-il bien de moi ? — Oui. — Il me vint à l'esprit que les infidèles ayant défait nos frères, ceux-ci tournaient le dos, et passaient près d'une montagne : s'ils s'y arrêtaient juste ils combattaient tous ceux qu'ils rencontraient et étaient vainqueurs, s'ils la dépassaient ils périssaient. J'avais complètement oublié ce que tu prétends avoir entendu. » L'auteur ajoute : « La nouvelle de la victoire arriva après un mois, et l'on raconta que Sâriat entendit ce jour-là, à la même heure, alors qu'ils dépassaient la montagne, une voix qui semblait

قال مؤلفه رحمه الله وبالقلعة الآن مسجد الرديني وهو ابو الحسن علي بن مرزوق بن عبد الله الرديني الفقيه المحدث. المفسر كان معاصراً لابي عمر وعثمان بن مرزوق الحوفي وكان يتكرر على اصحابه وكانت كلته مقبولة عند الملوك وكان يابى بمسجد سعد اندولة ثم تحول منه الى مسجد عرف بالرديني وهو الموجود الان بداخل قلعة الجبل... وفي هذا المسجد قبر يزعمون انه قبره وفي كتب المزارات بالقرافة انه توفي ودفن بها في سنة اربعين ونجسمائة بخط سارية شرق تربة الكبريات واشتهر قبره بالحاجة الدعة عنده. (II, 203, l. 17)

celle d'Omar criant : « O Sâriat de la montagne, la montagne! » — Il s'agit de Sâriat ibn Zouneïm, etc. remontant à Kinânat. On mentionne aussi un Sâriat ibn Aoûfi qui..., etc... »

Il est permis d'admettre que la légende de Sâriat s'est attachée à la Citadelle par cette communauté de noms. On disait la *montagne* الجبل, on dit plus tard la *Citadelle de la montagne* قلعة الجبل, et la légende de Sâriat s'étant localisée en Égypte par un phénomène des plus fréquents, le *Sâriat de la montagne* fut tout naturellement placé sur ce qu'on appelait : *la montagne*. Où était ce sanctuaire ou prétendu sanctuaire ? nous ne savons. Il est, en tous cas, remarquable que Makrizî qui nous parle du *khaṭṭ de Sâriat* et de *la porte de Sâriat* semble ignorer complètement la légende.

Tels sont les renseignements qu'il m'a été permis de réunir sur la région que devait occuper la Citadelle.

Pourquoi Ṣalâḥ ad-Dîn choisit-il ce point? Nous avons vu ce qu'en dit 'Imâd ad-Dîn : il voulait une citadelle au milieu, formant comme une solide articulation, comme une puissante clef de voûte. On a reproché à Ṣalâḥ ad-Dîn (MAILLET, JOMARD, etc.) d'avoir choisi un point déjà dominé par un autre. Mais il ne faut pas oublier qu'une citadelle placée sur le sommet du Moukaṭṭam n'eût pas été d'un réel secours à l'époque. Elle aurait été trop séparée du groupe des habitations et il eût été fort difficile de l'approvisionner. Il eût fallu quand même occuper et fortifier la hauteur qui est en avant du Moukaṭṭam, sinon l'ennemi eût pu, en s'en rendant maître, isoler la Citadelle d'une façon complète. Séparer par un profond fossé la hauteur en question du reste du Moukaṭṭam, c'était, à cette époque, résoudre habilement le problème. En effet, que pouvaient des ennemis logés sur le Moukaṭṭam si nu, si désert? L'ardeur du soleil, l'impossibilité d'avoir de l'eau les eût vite réduits à néant, et, d'ailleurs, ils eussent été trop loin pour utiliser contre des murs énormes les faibles engins du temps. Descendaient-ils au pied du mur? l'espace compris entre les deux hauteurs devenait pour eux, en cas d'insuccès, un redoutable défilé. La poudre à canon a rendu illusoires tous ces moyens de défense; mais il ne faut pas en rendre Ṣalâḥ ad-Dîn responsable.

La fondation des villes donne souvent naissance à des légendes plus ou moins complètes. La Citadelle a aussi la sienne que je dois signaler.

« On dit qu'il fixa son choix sur l'emplacement où est la Citadelle de la Montagne, parce qu'il observa que de la viande, exposée en plein air au Caire, s'était corrompue dans l'espace de vingt-quatre heures, tandis que celle qu'on avait suspendue au lieu où est située la Citadelle, n'avait éprouvé de corruption qu'au bout de quarante-huit heures<sup>1</sup>. »

Ce motif est assez puéril, et Maḳrîzî aurait pu remarquer qu'à ce compte, il y avait une situation encore préférable. Il dit, en effet, lui-même : « On dit que la viande se gâte au Caire en vingt-quatre heures, dans la Citadelle au bout de deux jours, et qu'elle ne se gâte pas en trois jours sur l'Observatoire<sup>2</sup>. »

Mentionnons enfin, à titre de légende, cette anecdote empruntée par Maḳrîzî à Ibn 'Abd aḏh-Ḍhâhir, et qu'on retrouve dans MAILLET :

« On m'a conté l'histoire suivante sur Ṣalâḥ ad-Dîn : étant monté à la Citadelle avec son frère Al-Malik al-'Âdil, il promena ses regards et se tournant vers son frère, lui dit : O Saïf ad-Dîn, c'est pour tes enfants que j'ai construit cette citadelle; il lui répondit : Seigneur ياخوند Dieu répande ici-bas sa grâce sur toi, tes enfants et les enfants de tes enfants! — Tu ne m'as pas compris : moi, je suis un excellent نجيب, je n'aurai pas de fils excellents; toi qui ne l'es pas, tes enfants le seront, — et il se tut. » Maḳrîzî ajoute des réflexions qu'il s'attribue audacieusement, alors qu'elles reproduisent presque textuellement celles d'Ibn al-Athîr, sur les vicissitudes des dynasties musulmanes, dont les fondateurs ne purent léguer leur puissance à leurs héritiers directs. — Nous, nous retiendrons seulement de cette anecdote le caractère mélancolique de l'impression ressentie par Ṣalâḥ ad-Dîn sur cette même hauteur où Al-Mâmoûn eut une boutade sceptique, et MARIETTE le tressaillement de l'enthousiasme. Scepticisme, enthousiasme, mélancolie, toutes ces impressions si diverses attestent combien est profonde et saisissante sur tous les hommes l'influence de ce paysage

1. Trad. de S. DE SACY (*Abdallatif*, p. 210). Notons, en passant, que l'illustre orientaliste cite par inadvertance le ms. 682 aux folios 390 et 392, il faut lire 405 et 407.

فقيل ان السبب الذي دعاه الى اختيار مكان قلعة الجبل انه علق اللحم بالقاهرة فتغير بعد يوم وليلة فعلق لحم حيوان اخر في موضع القلعة فلم يتغير الا بعد يومين وليلتين. (II, 203, l. 29)

2. Trad. de CAUSSIN DE PERCEVAL (*Not. et Ext. des Mss.*, VII, 46).

ويقال ان اللحم علقه بالقاهرة فتغير بعد يوم وليلة وعلق بقلعة الجبل فتغير بعد يومين وليلتين وعلق في موضع الرصد فلم تغير ثلاثة ايام وليلتها لطيب هوائها. (I, 128, l. 15)

unique. Nul n'y échappe. Şalâh ad-Dîn dut éprouver ce sentiment de profonde mélancolie des hommes qui ont créé et qui se demandent en face de leur œuvre si elle leur survivra, et s'il leur sera donné de la transmettre à leurs enfants. En voyant à ses pieds la terre d'Égypte, la ville immense, il y songea sans doute : il se dit que ses enfants n'étaient pas dignes de lui succéder, et se tournant vers son frère, dont il connaissait la haute valeur, soit par amertume involontaire, soit par témoignage spontané, il lui prédit la fortune qui l'attendait.

Est-ce un récit fait après coup ? Il nous plaît cependant de croire que Şalâh ad-Dîn fut ému du grandiose spectacle, et que sa pensée fut empreinte de la mélancolie des âmes sensibles. C'est bien dans la note de cette nature si sympathique en sa douceur et sa quasi-timidité que nous lui connaissions déjà par tant de témoignages.

---

## CHAPITRE VI

## LA CITADELLE

DEPUIS ŞALÂḤ AD-DÎN JUSQU'A AL-MALIK AL-KÂMIL (572-604)

Maḳrîzî a consacré quelques pages à la description de la Citadelle<sup>1</sup>. J'en traduis d'abord les passages principaux que je m'efforcerai d'éclaircir ensuite par d'autres textes et par les résultats d'un examen attentif sur les lieux décrits.

« Ibn Saïdat dit dans le livre *Al-Mouḥkim* كتاب المحكم : *Al-ḳala'at* avec motion du ق, du ج et du ع par un *fatḥa* [القَلْعَة] est le fort inaccessible sur une montagne. Le pluriel en est *ḳilâ'* قلاع et *ḳila'* قلع. Le verbe *ḳala'* à la IV<sup>e</sup> forme se dit d'une ville bâtie de façon à former une citadelle. On dit aussi pour un fort élevé, *kal'* avec *soukoûn* du ج pluriel *ḳouloû'* قلوع<sup>2</sup>. La *ḳala'at* en question est bâtie sur une grande éminence de la montagne : elle tient au mont Mouḳaṭṭam et domine sur le Caire, Miṣr, le Nil et Ḳarâfat ; elle a le Caire au nord, Miṣr, Ḳarâfat et Birkat al-Habach au sud-ouest, le grand cours du Nil à l'ouest, et le mont Mouḳaṭṭam derrière elle à l'est. Le lieu où elle est bâtie portait auparavant le nom de *ḳoubbat al-hawâ* (pavillon du Bel-Air), ensuite on fit au-dessous<sup>3</sup> de cet endroit l'hippodrome میدان d'Aḥmad ibn Ṭoûloûn. Dans la suite, ce lieu fut converti en un cimetière, où l'on construisit plusieurs mosquées ; et il demeura en cet état jusqu'au temps où Al-Malik an-Nâṣir Şalâḥ ad-Dîn Yoûsof ibn Ayyoûb, le premier des rois qui

1. Il p. 201 à 207. S. DE SACY en a traduit une bonne partie dans sa traduction d'*Abdallatif*, p. 209 sq. — J'en ai tout naturellement profité.

2. Plusieurs villes ont porté le nom d'*Al-Ḳala'at*. Il suffit de rappeler le nom espagnol bien connu d'*Alcala*.

3. S. DE SACY : « au-dessus », faute d'impression évidente.

régnèrent en Égypte, y fit construire cette citadelle par le ministère de l'eunuque Bahâ ad-Dîn Karâkoûch en l'année 572'. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, ce château a toujours été la demeure des souverains qui ont régné en Égypte. C'est le huitième endroit qui ait servi en Égypte de résidence aux souverains. Avant le déluge, le rois résidaient dans la ville d'Amsous. Après le déluge Memphis مەنب fut la ville royale, jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor نبخت نصر. Alexandre, fils de Philippe, étant monté sur le trône, et étant venu en Égypte, où il bâtit la ville d'Alexandrie, cette nouvelle ville succéda à Memphis dans le titre de ville royale, et conserva cette prérogative jusqu'au temps où Dieu ayant établi l'islamisme, 'Amrou ibn al-'Âsi entra avec les armées musulmanes en Égypte, s'empara de la Citadelle, et fonda Fostât qui, dès ce moment, devint la résidence des émirs gouverneurs de ce pays. Les choses demeurèrent sur ce pied jusqu'à l'extinction des khalifes de la maison d'Oummayyat (132). Les armées des Abbâsides étant entrées en Égypte, et ayant bâti hors de Fostât le quartier nommé Al-'Askar, les gouverneurs habitèrent tantôt Fostât, tantôt Al-'Askar. Aḥmad ibn Ṭouloûn fit faire dans la suite le château, l'hippodrome et le quartier appelé Al-Ḳaṭâi' auprès d'Al-'Askar; et Al-Ḳaṭâi' devint la résidence des émirs de la famille de Ṭouloûn; mais après l'extinction de cette dynastie (292), les émirs habitèrent de nouveau Al-'Askar, jusqu'à ce que le général des armées d'Al-Mou'izz, Djauhar, étant venu du Magrib, jeta les fondements du Caire (359). Depuis ce moment jusqu'à la destruction de la puissance des Fâtimides par le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb, le Caire fut la résidence des khalifes et imams en Égypte. C'est ce dernier qui fit bâtir la Citadelle; *il mourut, et, après lui, celui qui l'habita* fut Al-Malik al-Kâmil fils d'Al-Malik al-'Âdil Aboû Bakr ibn Ayyoûb, teson exemple fut suivi par les princes ses descendants. Les Mamloûks Bahrites qui s'emparèrent de la souveraineté et succédèrent à la famille des Ayyoûbites, ont continué jusqu'aujourd'hui à résider dans cette Citadelle. »

1. S. DE SACY : « 562 », autre faute d'impression. — Sur Karâkoûch, je ne puis que renvoyer au mémoire qui précède (même volume, pages 447-451).

2. La traduction de S. DE SACY faite probablement sur un texte défectueux est ici tout à fait inexacte. L'édition de Boûlâk et le ms. 682 (f° 406 r°) donnent : ومات فسكنها من بعده الملك الكامل

Maḳrīzī nous donne ensuite les renseignements que j'ai recueillis dans le précédent chapitre sur l'emplacement de la Citadelle. J'ai jugé plus logique et plus commode pour la discussion de les présenter avant l'étude directe de la Citadelle. Nous n'aurons plus à y revenir.

Ce premier texte ne nous apprend rien de nouveau, mais résume avec assez de précision tout ce que j'ai eu déjà l'occasion de dire. Il me faut toutefois attirer l'attention du lecteur tout spécialement sur l'avant-dernière phrase. D'après la traduction de Silvestre DE SACY, on a cru que Ṣalāḥ ad-Dīn avait habité la Citadelle. Je vais essayer de démontrer, par divers documents, qu'il n'en fut pas ainsi.

Voici, d'abord, l'inscription que j'ai relevée dans la Citadelle, au-dessus d'une porte qui est aujourd'hui masquée par des murs modernes, mais qui fut, à n'en pas douter, la porte principale : la porte de Sâriat. Je le démontrerai plus loin<sup>1</sup>.

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ إِنَّا فَتَحْنَا لَكَ فَتْحًا مُبِينًا لِيُغْفِرَ لَكَ اللَّهُ مَا	1
تَقَدَّمَ مِنْ ذَنْبِكَ وَمَا تَأَخَّرَ وَيَتِمَّ نِعْمَتُهُ عَلَيْكَ وَيَهْدِيكَ صِرَاطًا مُسْتَقِيمًا	2
وَيَنْصُرَكَ اللَّهُ نَصْرًا عَظِيمًا إِنَّا بَنَيْنَا هَذِهِ الْقَلْعَةَ الْبَاهِرَةَ الْمَجَوَّارَةَ الْمَحْرُوسَةَ	3
الْقَاهِرَةَ بِالْعَرْمَةِ (?) الَّتِي جُمِعَتْ نَفْعًا وَتَحَصَّنَتْ سِوَةً عَلَى مِنَ التَّجَى إِلَى ظِلِّ	4
مَلِكِهِ وَتَحَصَّنَتْ (?) مَوْلَانَا الْمَلِكُ النَّاصِرُ صَاحِبُ الدُّنْيَا وَالْدِّينِ أَبُو	5
الْمُظَفَّرِ يَوْسُفَ بْنِ أَبِي حَمٍ دَوْلَةِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ فِي نَظَرِ أَخِيهِ وَوَلِيِّ	6
عَهْدِهِ الْمَلِكِ الْعَادِلِ سَيْفِ الدِّينِ أَبِي بَكْرٍ مُحَمَّدِ خَلِيلِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ	7
عَلَى يَدِ أَمِيرِ مَمْلَكَتِهِ وَمَعِينِ دَوْلَتِهِ قَرَاقُوشَ بْنِ عَبْدِ اللَّهِ الْمَلِكِ	8
النَّاصِرِيِّ فِي سَنَةِ تِسْعٍ وَسَبْعِينَ وَخَمْسَ مِائَةٍ	9

1. M. MEHREN est le premier qui ait relevé cette inscription. Mais il faut bien avouer que ce savant, malgré son grand mérite et son incontestable habileté dans le difficile déchiffrement de l'épigraphie arabe, a totalement échoué dans la lecture de la seconde partie. Je rétablis l'inscription d'une façon absolument certaine dans sa partie historique, qui est la plus intéressante; et discuterai plus loin les quelques points douteux.

1. *Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Nous t'avons donné une victoire manifeste. C'est que Dieu te pardonne*
2. *tes péchés passés et récents et parachève ses bienfaits envers toi et te dirige dans une voie droite,*
3. *et que Dieu t'assiste d'un puissant secours<sup>1</sup>. [Celui qui] a ordonné la construction de cette Citadelle, la brillante, la protégée (?) la gardée [de Dieu].*
4. *la dompteuse, sur la digue<sup>2</sup> qui réunit utilité, beauté, aisance pour qui se réfugie dans l'ombre*
5. *de son règne, et force<sup>3</sup> — [c'est] notre maître Al-Malik an-Nâsir Ṣalâḥ ad-Dounîd ou ad-Dîn<sup>4</sup> Aboû*
6. *'l-Mouḍḥaffar Yoûsouf ibn Ayyoûb, vivificateur de la dynastie du chef des croyants, — sous l'inspection de son frère, et héritier*
7. *présomptif, Al-Malik al-'Âdil Saïf ad-Dîn Aboû Bakr Mouḥammad, ami du chef des croyants, —*
8. *par exécution du chef de son empire et l'auxiliaire de sa dynastie, Ḳarâḳoûch ibn Abd Allah al-Maliki.*
9. *an-Nâsiri (c'est-à-dire : serviteur d'Al-Malik an-Nâsir<sup>5</sup>) en l'année 579.*

La date de notre inscription prouve que la Citadelle, ou, du moins, le gros œuvre de la Citadelle ne fut terminé qu'en 579. Or Ṣalâḥ ad-Dîn avait quitté

1. Ce texte religieux, fort bien approprié aux circonstances, est emprunté au *Coran* (XLVIII, 1-3). Il fut révélé au Prophète après la conquête de la Mecque. Il est resté comme la devise des conquérants musulmans.

2. Le mot *العرمة*, que je crois devoir lire, signifie proprement une digue qui arrête le torrent.

3. Ce style légèrement ampoulé, ces allitérations si riches *الباهرة والقاهرة* et *نحسنا* et *نحسنا*, rappellent si étrangement les procédés d'Imâd ad-Dîn, le secrétaire et l'historiographe de Ṣalâḥ ad-Dîn, que je suis porté à l'en croire l'auteur. Ce devait être sa mission tout indiquée de rédiger les inscriptions, comme les ordres et la correspondance officielle. On peut encore penser au ḳâḍi Al-Fâḍil, aussi versé que le précédent dans les procédés de la chancellerie.

4. Cette variante des surnoms terminés en *ad-Dîn*, « religion », paraît s'appliquer aux souverains régnants. *Ṣalâḥ ad-Dounîd ou ad-Dîn* signifie littéralement « intégrité des pouvoirs temporel et spirituel. » Al-Malik al-'Âdil, qui est nommé après, porte le titre simple de *Saïf ad-Dîn*. Sur ses monnaies il est appelé *Saïf ad-Dounîd ou ad-Dîn*. Dans le même ordre d'idées, on peut remarquer que le troisième personnage nommé Ḳarâḳoûch ne porte pas son titre de *Bald ad-Dîn*. Il y a là, semble-t-il, une sorte d'étiquette. Ce qui confirmerait ma conjecture que l'inscription a été rédigée par quelqu'un fort au courant des usages de cour.

5. Ce genre de titre, appelé *nisbat* *نسبة*, se retrouve chez tous les officiers des dynasties Ayyoûbite et Mamloûke. Voir le mémoire déjà cité de M. VAN BERCHEM : *Eine arabische Inschrift*, etc.

l'Égypte en 578, et ne devait plus y retourner<sup>1</sup>. Il est donc peu probable que la Citadelle fut habitable avant cette date.

Ibn 'Abd adh-Dhâhir, cité par Maḳrîzî, rapporte cette parole de son père : « Nous montions vers les mosquées qui sont sur l'emplacement de la Citadelle, avant qu'elle fût habitée, et nous y passions les nuits du vendredi....<sup>2</sup>. » Ce texte semble indiquer qu'il y eut une période où la Citadelle ne fut pas habitée, et cette période est évidemment postérieure à 579.

Cette double considération nous permettra de faire un choix dans d'autres textes de Maḳrîzî qui, suivant sa déplorable habitude, se contredisent quelque peu. Je les donne d'abord.

1° « Le Caire fut le séjour du khalifat ..., puis Ṣalâḥ ad-Dîn l'habita, ainsi que son fils Al-Malik al-'Azîz Othmân, et son fils Al-Malik al-Manṣûr Mouḥammad puis Al-Malik al-'Âdil et son fils Al-Malik al-Kâmil Mouḥammad et il se transféra [Al-Kâmil] du Caire à la Citadelle et y habita avec sa famille et ses officiers, et après lui les rois l'habitèrent jusqu'à nos jours<sup>3</sup>. »

2° « Le sultan (Ṣalâḥ ad-Dîn) habita dans le grand palais du Vizirat jusqu'à ce que la Citadelle fut construite, et le sultan Ṣalâḥ ad-Dîn y faisait de fréquentes et longues visites, de même son fils Al-Malik al-'Azîz 'Othmân et son frère Al-Malik Al-'Âdil Aboû Bîkr ; quant à Al-Malik al-Kâmil il se transporta de la maison du Vizirat à la Citadelle et l'habita ....<sup>4</sup>. »

3° « Et Al-Malik al-Kâmil fixa définitivement sa résidence à la Citadelle<sup>5</sup>. »

4° « .... ils demeuraient dans le palais du Vizirat .... c'est là que s'établit le

1 Cf. les divers historiens à l'année 578.

2 قال ابن عبد الظاهر اخبرني والدي قال كنا نطلع اليها يعني الى المساجد التي كانت موضع قلعة الجبل قبل ان تسكن في لبالي الجمع نبيت متفرحين. (Kb., II, p. 203)

3 وصارت القاهرة دار الخلافة..... فسكنها صلاح الدين وابنه الملك العزيز عثمان وابنه الملك المنصور محمد ثم الملك العادل ابو بكر بن ايوب وابنه الملك الكامل محمد وانتقل من القاهرة الى قلعة الجبل فسكنها بحرمه وخواصه وسكنها الملوك من بعده الى يومنا. (I, 348, l. 5)

4 ونزل السلطان في دار الوزارة الكبرى حتى بنيت قلعه الجبل فكان السلطان صلاح الدين يتردد اليها ويقوم بها وكذلك ابنه الملك العزيز عثمان واخوه الملك العادل ابو بكر فلما كان الملك الكامل تحول من دار الوزارة الى القلعة وسكنها. (I, 364, l. 35)

5 فاستقر سكن الملك الكامل بقلعة الجبل. (I, 438, l. 19)

sultan Şalâh ad-Dîn et son fils Al-Malik al-'Azîz après lui, puis son fils Al-Malik al-Manşoûr, puis Al-'Âdil, puis Al-Malik son fils Al-Malik al-Kâmil, et ce palais s'appela « sultanien » et le premier des rois qui l'abandonna pour la Citadelle fut Al-Malik al-Kâmil<sup>1</sup>. »

5° « Al-Malik al-Kâmil se transporta du palais du Vizirat dans le Caire, à la Citadelle<sup>2</sup>. »

6° « Voici ce qui donna lieu à la construction de cette citadelle. Le sultan Şalâh ad-Dîn, ayant mis fin à la puissance des Fâtîmides, et s'étant rendu seul souverain en Égypte, ne quitta pas pour cela le grand palais du vizir qu'il occupait précédemment au Caire. Cependant il n'était pas sans inquiétudes, tant de la part des partisans que les khalifes Fâtîmides avaient encore en Égypte, que du côté d'Al-Malik al-'Âdil Noûr ad-Dîn Maḥmoûd ibn Zengûi, sultan de Syrie. Il se prémunit, d'abord, contre les attaques de Noûr ad-Dîn, en envoyant en l'année 569, son frère Al-Malik al-Mou'adhḥam Chams ad-Daulat Toûran Châh dans l'Yémen, afin d'y conquérir un nouveau royaume qui pût lui offrir un asile en cas de quelque attaque de la part de Noûr ad-Dîn. Chams ad-Daulat conquiert effectivement tout l'Yémen; et d'un autre côté, Dieu délivra Şalâh ad-Dîn d'inquiétudes de la part de Noûr ad-Dîn, qui mourut cette année-là même. Libre de toute crainte de ce côté, Şalâh ad-Dîn voulut s'assurer en Égypte d'une place forte où il put établir sa demeure; car il avait partagé entre ses émirs les deux châteaux qu'occupaient les Fâtîmides et les y avait établis . . . . . L'intention du sultan était que le mur renfermât dans une même enceinte le Caire, Fostât et la Citadelle, mais il mourut avant que le mur et la Citadelle ne fussent achevés. Ces ouvrages furent négligés jusqu'au règne d'Al-Malik al-'Âdil qui établit son fils Al-Malik al-Kâmil dans la Citadelle, le nomma son lieutenant en Égypte, et le désigna pour son successeur. Celui-ci fit achever la Citadelle, et fit bâtir dans l'intérieur le palais du sultan en 604. Il en fit sa demeure ordinaire jusqu'à sa mort, et, après

سكنوا بدار الوزارة... فاستقر بها السلطان صلاح الدين وابنه من بعده الملك العزيز عثمان ثم ابنه الملك المنصور ثم الملك العادل ثم ابنه الملك الكامل وصاروا يسمونها الدار السلطانية وأول من انتقل عنها من الملوك وسكن بالقلعة الملك الكامل (I, 438, l. 24).

انتقل الملك الكامل من دار الوزارة بالقاهرة الى قلعة الجبل (I, 497, l. 8).

lui, elle a été toujours la résidence des souverains jusqu'à ce jour. Şalâh ad-Dîn Yoûsouf ibn Ayyoûb y résidait de temps à autre. Son fils Al-Malik al-'Azîz y demeura quelque temps du vivant de son père ; mais ensuite il transporta sa résidence au palais du Vizirat<sup>1</sup>. »

Donnons enfin ce texte d'un historien estimable :

« Sous son règne [Al-Malik al-'Âdil] le sultanat fut transféré du palais du vizirat, (situé) à Darb al-Aşfar, dans la Citadelle en l'année 604 et le premier qui l'habita fut Al-Kâmil comme *naib* de son père<sup>2</sup>. »

De tous ces textes, je crois pouvoir conclure que la Citadelle ne fut pas habitée, et ne fut même pas habitable avant Al-Malik al-Kâmil; que Şalâh ad-Dîn et ses successeurs habitèrent exclusivement le palais du Vizirat<sup>3</sup>; que Şalâh ad-Dîn avait l'intention de s'y établir, et en visitait souvent les travaux<sup>4</sup>, mais que la Citadelle était inachevée quand il mourut, à plus forte raison quand il quitta l'Égypte; qu'Al-Malik al-Kâmil éleva le *premier* des habitations et compléta le plan de son oncle. En un mot, l'œuvre de Şalâh ad-Dîn se borne à l'enceinte principale (je dirai ce que j'entends par ce mot) et au fameux puits, dit de Joseph, dont la première mention est faite par le contemporain 'Abd al-Latîf et dont je parlerai plus loin.

وكان سبب بنائها ان السلطان صلاح الدين لما ازال الدولة الفاطمية من مصر واستبد بالامر لم يتحول من دار الوزارة<sup>1</sup> بالقاهرة ولم يزل يخاف على نفسه من شيعة الخلفاء الفاطميين بمصر ومن الملك العادل نور الدين محمود بن زنكى سلطان الشام فامتنع اولاً من نور الدين بان سير اخاه الملك المعظم شمس الدولة توران شاه بن ابوب في سنة تسع وستين وخمسائة الى بلاد اليمن لتصير له مملكة تعصمه من نور الدين فاستولى شمس الدولة على عالىك اليمن وكفى الله تعالى صلاح الدين امر نور الدين ومات في تلك السنة فحلا له الجو وامن جانبه واحب يجعل لنفسه معقلاً بمصر فانه كان قد قسم القصر بين امرائه وازلامهم فيها..... ونصد ان يجعل السور يحيط بالقاهرة والقلعة ومصر فذات السلطان قبل ان يتم الغرض من السور والقلعة فاهمل العمل الى ان كانت سلطنة الملك [العادل سيف الدين ابو بكر محمد بن ابوب اسكن ابنه الملك] الكامل في قلعة الجبل واستنابة في مملكة مصر وجعله ولي عهد قائم ببناء القلعة وانشا بها الادر السلطانية وذلك في سنة اربع وستمائة وما برح يسكنها حتى مات فاستمرت من بعده دار مملكة مصر الى يومنا هذا وكان السلطان صلاح الدين يوسف بن ابوب يقيم بها ايما وسكنها الملك العزيز عثمان في ايام ابيه ثم انتقل منها الى دار الوزارة (II, 203, l. 24.)

Les mots entre crochets manquant dans l'édition de Boûlâk se trouvent dans le ms. 682, f° 407 r° (Bibl. nat.).

وفي ايامه انتقلت السلطنة من دار الوزارة بالدرب الاصفر الى قلعة الجبل في سنة اربع وستمائة واول من سكنها<sup>2</sup>.

الكامل نائياً من ابيه Ms. d'Al-Bakrî as-Siddîq, f° 14 vo.

3. Sur ce palais, voir P. R., plans et texte, *passim*.

4. Telle est mon interprétation de l'expression de Maḳrîzî يسكنها qu'il semble opposer à سكنها.

Avant d'entrer dans l'examen direct de ce qui reste de l'œuvre de Ṣalāḥ ad-Dīn, il nous faut, pour n'y plus revenir, anticiper un peu sur les faits, et dissiper définitivement l'équivoque qui règne sur la légende de Joseph relative à divers points de la Citadelle. La question est celle-ci : Plusieurs points de la Citadelle portent le nom de Joseph. S'agit-il du patriarche Joseph ? Est-ce un souvenir du nom de Ṣalāḥ ad-Dīn : Yoûsouf ? La première interprétation, généralement admise autrefois, a été rejetée par Silvestre DE SACY, et la seconde fait foi aujourd'hui. J'estime que la première est bonne : non pas (il est inutile de le dire) que je croie à l'authenticité de cette légende, — mais j'affirme que la légende se rattache au nom du patriarche, et n'a jamais eu le moindre lien avec le nom de Ṣalāḥ ad-Dīn.

En premier lieu, cette forme serait assez insolite. On comprendrait, étant données les habitudes de la langue arabe, un adjectif comme *Ṣalāḥi* ou *Nāṣiri* venant des titres de Ṣalāḥ ad-Dīn et d'Al-Malik an-Nāṣir. Je ne crois pas qu'on trouverait un autre exemple de monument portant le simple prénom du fondateur<sup>1</sup>. En second lieu, il est assez curieux de constater avec Ibn Khallikān que Ṣalāḥ ad-Dīn « a fait de nombreuses fondations dont aucune n'est connue sous son nom<sup>2</sup>. » En troisième lieu, la légende du patriarche Joseph, très vivace en Égypte, s'attache à beaucoup de lieux voisins de la Citadelle<sup>3</sup>.

Enfin, nous avons le moyen de déterminer presque à coup sûr l'époque où le nom de Joseph s'attache à des constructions de la Citadelle. Au temps de l'expédition française, on connaissait le puits de Joseph, le divan de Joseph et la maison de Joseph. Or ni Maḳrīzī, ni Al-Bakrī, que je viens de citer, ne connaissent ces noms. Pour Maḳrīzī, c'est le puits de la Citadelle البئر التي بالقلة<sup>4</sup> ;

1. On pourrait objecter qu'au Caire même la mosquée de Ḥasan porte le prénom du sultan Al-Malik an-Nāṣir Ḥasan. Mais il convient de dire que ce sultan est toujours appelé le sultan Ḥasan par les historiens. Je ne crois pas, en revanche, qu'on trouve chez les historiens l'expression de « sultan Yoûsouf » pour Ṣalāḥ ad-Dīn.

2. *Hist. or. des Croisades*, III, p. 429. — Cf. traduction DE SLANE, IV, p. 548.

3. Cf. dans Maḳrīzī, II, 465 : بركة يوسف ; II, 468 : نبوت يوسف ; I, 489 et II, 169 : جب يوسف et I, 347 على باب الشعارين مسجد ذكر عن يوسف الصديق عليه السلام : (éd. WÜSTENFELD, p. 160) : « près de la porte d'Achcha'arīn est une mosquée en souvenir de Joseph le véridique (sur lui le salut) qui fut vendu à cet endroit ». Cf. VAN BERCHEM, *ouvrage cité*, p. 79 (tirage à part).

4. II, 204, l. 25.

pour Al-Bakrî, c'est le puits du Colimaçon *بئر الحلزون*<sup>1</sup>. Le premier qui en parle est MAILLET, vers 1692, et l'ouvrage d'Al-Bakrî s'arrêtant à 1062, c'est-à-dire 1652 de notre ère, c'est vers ce temps que la légende, probablement plus ancienne dans le peuple, a pris forme<sup>2</sup>. Quant à la maison de Joseph, elle est, comme je le démontrerai surabondamment plus tard, le *Palais Bigarré* *القصر الاباق*. Le divan de Joseph, que MAILLET et JOMARD attribuent inexactement à Şalâh ad-Dîn, n'est autre que le *divan* *ديوان* ou plutôt l'*iwân* *ايوان* dont Al-Bakrî nous parle également, sans paraître connaître ce nom de Joseph. Nous reviendrons en temps et lieu sur ces questions.

Il me paraît donc évident que c'est la légende seule du patriarche Joseph qui est en cause; et il faut s'en tenir à cette judicieuse réflexion de MAILLET qu'il aurait dû appliquer à tous les monuments : « L'extrême vénération qu'ont les Égyptiens pour la mémoire de cet illustre patriarche est encore si vive aujourd'hui parmi eux, que tout ce que l'art a pu inventer de considérable à l'avantage du pays, et dont l'établissement est inconnu au peuple est attribué d'une commune voix à ce saint homme<sup>3</sup>. » C'est donc absolument à tort que la *Description de l'Égypte* attribue des monuments à Şalâh ad-Dîn, et, quand nous aurons occasion d'étudier ces prétendues œuvres du fondateur, il nous sera facile de détruire les conclusions prématurées de l'auteur sur l'architecture arabe d'Égypte. Il n'y a, je le répète, de l'époque de Şalâh ad-Dîn que l'*enceinte principale* et le puits.

Que faut-il entendre par l'enceinte principale ?

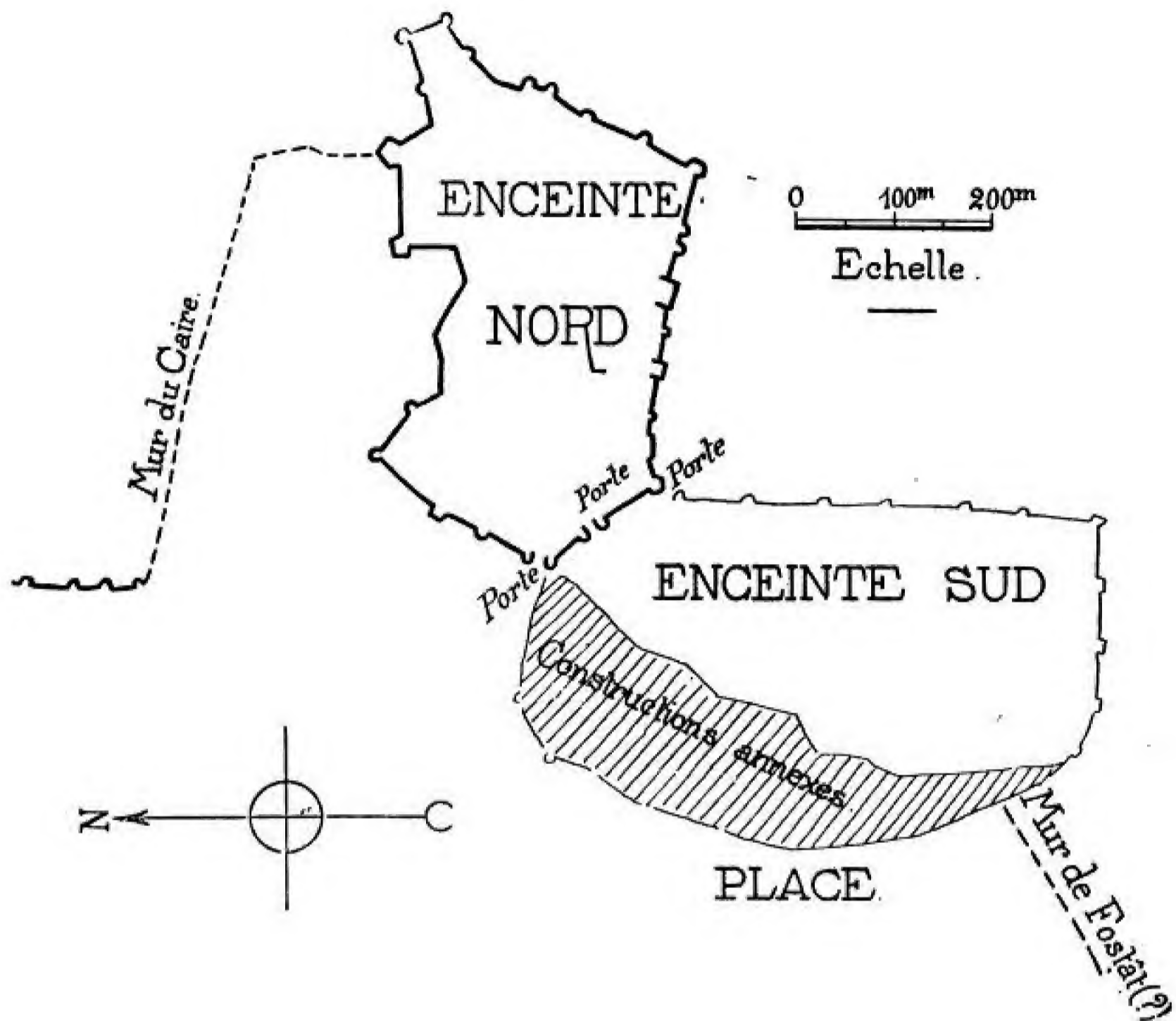
Ce qui frappe, tout d'abord, dans le plan général de la Citadelle (toutes les descriptions en font la remarque), c'est qu'elle est divisée en deux enceintes absolument distinctes. Celle du nord forme une sorte de rectangle à fortes tours, séparé de celle du sud par un mur très épais avec chemins de ronde et tours énormes. Celle du sud se détache de la première à angle droit, a des contours assez irréguliers et paraît n'avoir pas eu de murs fortifiés dans le plan

1. F<sup>o</sup> 14 r<sup>o</sup>. — C'est encore un de ses noms, comme nous le verrons.

2. Bien avant MAILLET, FRESCOBALDI, en 1384, dit : « Nella città del Cairo e di Babilonia abita il soldano. Il suo castello è appunto dove fu quello del rè Faraone rè d'Egitto, e dove fu allatato Moyses. » Du nom de Pharaon à celui de Joseph, il n'y a qu'un pas, que la légende a dû facilement franchir.

3. MAILLET, p. 211.

primitif, au moins sur une grande partie de son tracé. Voici, pour plus de clarté, le croquis de cette disposition.



C'est ce que Maḳrīzī remarque en des termes un peu vagues, mais suffisamment clairs pour qui a pu juger de ses propres yeux :

« Voici la configuration <sup>صفة</sup> de la Citadelle : elle est bâtie sur une élévation isolée, entourée de murs en pierre avec tours et saillants, qui finissent au *Palais Bigarré* <sup>القصر الابلق</sup>, puis de là se relie aux palais des sultans, par une disposition inusitée dans les tours des citadelles<sup>1</sup>. »

Cela signifie évidemment que, au lieu d'une enceinte continue de tours et

<sup>1</sup> وصفة قلعة الجبل انها بناء على نثر عال يدور بها سور من حجر أبراج وبدنات حتى تنهى الى القصر الابلق ثم من

saillants, la Citadelle présente cette disposition anormale d'une enceinte interrompue par des palais, qui en détruisent complètement l'unité. Il est même remarquable que ceci vient absolument à l'encontre d'une observation faite fréquemment : que la Citadelle était plutôt fortifiée *contre le Caire*. Cela fut vrai plus tard, et, aujourd'hui encore, les batteries sont dirigées vers la ville, mais ces batteries occupent précisément l'emplacement des palais; et l'on peut affirmer qu'autrefois la Citadelle n'était forte qu'à l'extérieur, et que, du côté de la ville, par les constructions diverses que nous aurons à énumérer, l'accès en était des plus faciles. Pour tout dire, il nous semble que la vraie citadelle était formée par l'enceinte nord. Celle-là est l'ouvrage militaire conçu comme partie intégrante du grand plan de fortifications de 572. Mû par une autre préoccupation, Şalâh ad-Dîn songea à s'installer sous la protection de la Citadelle, et, à construire son palais dans le voisinage. En cas d'alerte, on avait un refuge sûr. C'est Al-Kâmil qui réalisa ce projet, *tout différent du premier*.

Ce qui confirme cette manière de voir, c'est que le développement total de la Citadelle actuelle dépasse notablement le chiffre donné par 'Imâd ad-Dîn soit 2,103 mètres (voir plus haut, p. 537). La *Description de l'Égypte* lui donne, en effet, une circonférence de 3,000 mètres. Or, si l'on se rappelle que les chiffres donnés par 'Imâd ad-Dîn comprennent le développement des tours (qui dans l'enceinte nord sont nombreuses et souvent très vastes), on sera amené à considérer l'enceinte nord qui mesure environ 1,800 mètres comme représentant seule l'enceinte primitive.

Ainsi cette disposition anormale s'explique parfaitement par la comparaison des différents textes. Il y a une citadelle, d'une part, et, d'autre part, des palais, toute une petite ville royale (un *Versailles*, ou un *Potsdam*) élevée à l'abri de la forteresse. L'anomalie disparaît, si l'on rétablit le plan primitif.

S'il était nécessaire d'apporter une preuve de plus, nous la trouverions encore dans ce fait que Maḳrîzî, qui mentionne cinq à six portes dans la Citadelle, dit positivement : « On entre à la Citadelle par deux portes, *Bâb*

(II, 204, l. 33). هناك متصل بالدور السلطانية على غير اوضاع ابراج القلاع. Au lieu du dernier mot, donné par le ms. 682, on lit, dans l'édition de Boûlâk le mot الغلال qui n'a absolument aucun sens. Voir aussi, plus loin, le texte de Chihâb ad-Dîn (chap. xi).

*al-Moudarradj* et *Bâb al-Ḳarâfat*<sup>1</sup>. » Or ces deux portes, comme je vais le démontrer, font partie de l'enceinte nord. Cette nouvelle contradiction de Maḳrîzî a son explication toute naturelle : la confusion des deux enceintes. Il a dû emprunter ce texte à quelque auteur qui ne songeait qu'à la construction militaire, et qui, par suite, n'avait pas à parler d'autres portes qui faisaient partie de la ville royale, non de la Citadelle.

J'ai même pensé à voir un reflet de cette division bien nette dans la double expression qui désigne la Citadelle, appelée tantôt *Ḳala'at al-Djabal* قلعة الجبل et tantôt *al-Ḳala'at* القلعة. La première serait le nom de la forteresse, ainsi avons-nous vu *Ḳala'at al-Maḳs* قلعة المقس, *Ḳala'at Bazkoûh* قلعة بازكوح, etc. La seconde serait le nom de la ville; j'ai déjà remarqué que c'est le nom d'une ville espagnole : Alcala. Je donne cette conjecture pour ce qu'elle vaut. Ayant relevé et comparé les divers passages de Maḳrîzî où sont ces deux noms, je n'ai pu y trouver la trace de cette démarcation. Mais la confusion, nous l'avons vu, est déjà complète, au temps de Maḳrîzî, — et ma conjecture reste vraisemblable, sinon démontrée directement. Quoi qu'il en soit, tout en me gardant d'en affirmer absolument le bien fondé, j'adopterai cette division pour éviter toute confusion, et désormais je dirai la *Citadelle de la Montagne*, quand je parlerai de l'enceinte primitive, *al-Ḳala'at* quand je parlerai de la ville royale, et la *Citadelle*, suivant l'expression moderne, pour désigner l'ensemble.

Puisque je parle des dénominations de la Citadelle, je dois signaler, en passant, ce que dit le chérif Mouḥammad ibn As'ad déjà cité plus haut : la Citadelle bâtie par Ṣalâḥ ad-Dîn « est celle qu'il surnomma : *Al-Ḳâhîrat*<sup>2</sup>. » C'est l'unique mention, à ma connaissance, de ce fait. Il faut rapprocher ce texte de l'inscription déjà signalée, et qui donne, en effet, cette épithète en dernier à la Citadelle, avec d'autres qui semblent là pour la rime et l'ampleur de la phrase<sup>3</sup>. En l'ab-

1. II, 204, l.

2. Maḳrîzî, II, 202, l. 35. وهي التي نعتها بالقاهرة.

3. La pierre porte : هذه القلعة الباهرة المجاورة لمحرسة القاهرة. Faut-il lire ainsi, en traduisant : *cette citadelle brillante, voisine du Caire la bien gardée*, en supposant une faute du lapicide pour *المجاورة للمحرسة القاهرة* et une interversion de l'écrivain qui aurait dû dire *القاهرة المحرسة*? Outre que le texte me paraît être bien plat, eu égard surtout à l'allure pompeuse et emphatique de toute l'inscription, cette double hypothèse a l'inconvénient de ne pas respecter la forme même de l'inscription, et d'être bien contraire au génie de la langue. L'écrivain n'avait

sence d'autres textes de cette nature, on ne peut insister, la question, d'ailleurs, étant d'intérêt tout à fait secondaire.

Nous pouvons maintenant passer à l'examen direct de la Citadelle de la Montagne :

« On entre à la Citadelle par deux portes, l'une qui est sa porte principale tournée vers le Caire, et appelée *Bâb al-Moudarradj* : en dedans siégeait le wâlî de la Citadelle, en dehors on jouait la *khaliliat* avant le coucher du soleil ; la seconde était *Bâb al-Karâfat*. Entre ces deux portes est une vaste place, sur les côtés de laquelle sont des maisons et des boutiques ; sur le côté sud, un marché pour les vivres <sup>1</sup>. »

Quelques lignes plus loin, Maḡrizî complète ainsi ses renseignements sur la première porte :

« *Bâb ad-Darfil*. — Cette porte est à côté du fossé de la Citadelle ; elle est appelée aussi *Bâb al-Moudarradj*, et elle était appelée autrefois *Bâb Sâriat* ; on y

nul besoin d'accoler au mot القاهرة l'épithète المحروسة, et si elle le gênait pour la rime, n'avait qu'à la supprimer, M. M. VAN BERCHEM y voit la tournure grammaticale appelée *idâfat al-sefa lil-mensûf*. C'est une explication des plus ingénieuses, et qui a l'avantage de respecter la forme même de l'inscription. Je m'y rallierais volontiers, si je n'avais une sorte de répugnance à accepter cette épithète bien banale, « la Citadelle voisine du Caire », et si, d'autre part, l'auteur que je viens de citer ne disait que la Citadelle s'appelait القاهرة. Je crois que les épithètes qui se suivent se rapportent à la Citadelle, et qu'il faut lire : المجاورة المحروسة القاهرة, en supposant un l oublié par le lapicide, lequel, d'ailleurs, a oublié le ة de القاهرة, qu'il est impossible de ne pas rétablir. Il reste alors à donner à المجاورة un sens plausible. Le verbe جار à la III<sup>e</sup> forme a le sens de « prendre sous son patronage et sa protection », المجاورة au passif aura donc la valeur du mot المحروسة ; comme pour ce dernier mot, « Dieu » est sous-entendu. Je corrige ainsi l'inscription, mais je reste, ce me semble, dans l'esprit du rhéteur qui l'a composée. Le lapicide a eu des négligences incontestables : القاهرة pour القاهرة, plus loin تحصينا pour تحصينا que demande la rime. La négligence que je suppose s'expliquerait d'autant mieux que le lapicide, habitué à voir le mot المجاورة dans le sens ordinaire de « voisin de » toujours suivi du ل, a cru bien faire de supprimer l'. Je manque malheureusement d'exemples du mot المجاورة dans le sens particulier que je lui donne. D'ailleurs, il ne convient pas d'attacher grande importance à ces détails. Les phrases de la rhétorique arabe ne méritent peut-être pas qu'on se donne tant de peine à les expliquer.

ويدخل الى القلعة من باين احدهما بابها الاعظم المواجه للقاهرة ويقال له الباب المدرج ويدخله يجلس والى القلعة ١. ومن خارجه تدق الخليلية قبل المغرب والباب الثانى باب القرافة وبين البابين ساحة فسحة في جانبها بيوت وبجانبا القبلى سوق للمأكلى (II, 204, l. 34). — L'expression الخليلية est assez embarrassante. J'aurai plus loin l'occasion de la discuter.

arrive de dessous *Dâr ad-dîlafat* (le palais de réception) et on aboutit de là à *Karâfat* entre le mur de la Citadelle et la Montagne<sup>1</sup>. »

Pour le moment, nous retiendrons simplement ceci : la porte principale s'appelait *Bâb Sâriat*. Nous avons vu plus haut la raison de cette dénomination. On l'appela encore *Bâb ad-Darfil*. Nous en donnerons la raison plus tard. Enfin du temps de Maḳrîzî on l'appelait *Bâb al-Moudarradj*. D'où lui venait ce nom? Maḳrîzî ne le dit pas, mais nous pouvons suppléer à son silence. Le mot *المدرج* signifie : « taillé en degrés »<sup>2</sup>. Les historiens d'Égypte parlent à diverses reprises de l'escalier d'Al-Moudarradj, *سلم المدرج*, par lequel sortaient divers cortèges. Enfin, tout près de la porte où j'ai relevé l'inscription de Ṣalâḥ ad-Dîn, j'ai constaté l'existence d'un escalier (marqué d'ailleurs sur le *Plan de 1798*), lequel escalier aboutit à la porte. Cette porte, sur laquelle est l'inscription de Ṣalâḥ ad-Dîn, et à laquelle aboutit un escalier, est évidemment celle de *Sâriat* ou d'*Al-Moudarradj*. D'ailleurs l'ombre même d'un doute disparaît, quand on lit sur le mur, tout près de la porte, une inscription avec ces mots :

امر بتجديد هذا سلم المدرج بباب القلعة الشريفة...

*A. ordonné la réfection de cet escalier d'Al-Moudarradj [qui est] à la porte de la Citadelle, l'élevée...*<sup>3</sup>. — L'emplacement de cette porte étant parfaitement déterminé<sup>4</sup>, je vais essayer d'éclaircir le texte, toujours ambigu, de Maḳrîzî.

Je ferai remarquer, tout d'abord, que si l'on s'en rapportait au texte de l'édition de Boûlâk, on se trouverait en présence d'une absurdité évidente (que j'ai intentionnellement supprimée dans ma traduction). Ce texte dit, en effet, en parlant de la porte en question : « elle est entre le mur de la Citadelle et la Montagne » : وهو فيما سور القلعة والجبل. Or, il est manifestement impossible que la porte principale d'une Citadelle soit entre le mur de cette Citadelle et un point quelconque. C'est pourquoi je préfère la leçon du manuscrit n° 682 de la Biblio-

باب الدرفيل هذا الباب بجانب خندق القلعة ويعرف ايضا باب المدرج وكان يعرف قديما باب سارية ويتوصل اليه  
من تحت دار الضيافة وينتهي منه الى القرافة [وهو] فيما بين سور القلعة والجبل (II. 205, l. 15)

Les mots entre crochets manquent dans le ms. 682.

2. Comparez dans Yakoût l'article *المدرج* [éd. WÜSTENFELD, IV, p. 449].

3. Je donnerai, en son temps, le texte complet de cette inscription.

4. Pour plus de détails sur cette porte, voir les *Études architecturales* de M. HERTZ.

thèque nationale de Paris, qui, supprimant les mots وهو, permet de reporter au dernier membre de la phrase, et non à la porte elle-même, les mots : *entre le mur de la Citadelle et la Montagne* <sup>1</sup>.

Malgré cette correction, le passage de Maḳrīzī me paraît encore obscur. Je demande au lecteur la permission d'entrer ici dans une discussion un peu longue, mais absolument nécessaire.

Trois points sont à retenir, d'après les textes cités :

1° La porte de Sâriat (ou d'Al-Moudarradj) était voisine de la porte de Ḳarâfat (puisqu'elle n'en était séparée que par une *place*);

2° De cette porte on aboutissait à Ḳarâfat;

3° Le point où l'on aboutissait était situé entre le *mur de la Citadelle* سور القلعة *et la Montagne* الجبل

Examinons ces divers points :

Si l'on veut se rendre aujourd'hui à la Citadelle, il faut pénétrer, en partant du Caire, par une porte située au point de jonction des deux enceintes. A l'ouest de l'enceinte sud sont, comme on peut le voir dans le croquis donné plus haut, des constructions annexes qui forment une troisième enceinte où l'on pénètre actuellement, soit au sud-ouest par une porte appelée porte des Azabs, soit au nord-ouest par une porte que construisit Méhémet-Ali (Bâb al-Guedid du plan GRAND-BEY). Au temps de l'expédition française, cette porte était sur un autre point.

En réalité, il n'y a aujourd'hui qu'une porte, celle qui est à la jonction des deux enceintes. Elle est à peu de distance de la porte ancienne de Sâriat, ou plus exactement des premiers degrés de l'escalier qui menait à cette porte. C'est bien là l'entrée de la Citadelle qui est tournée vers le Caire *الموجه للقاهرة*.

Mais si l'on veut sortir de la Citadelle par le désert, c'est-à-dire pour emprunter l'expression de Maḳrīzī, par la région comprise entre le mur de la Citadelle et la Montagne (le Mouḳaṭṭam), on prend une porte située au second point de jonction des deux enceintes, qui a été déplacée depuis l'expédition française, mais qui forme évidemment le pendant, le symétrique de l'entrée principale. La région où elle débouche fait partie de la vaste nécropole du Caire,

1. Toutefois, je reviendrai sur cette question, et peut-être réussirai-je à expliquer ce paradoxe.

appelée Al-Ḳarâfat dans son ensemble, divisée par la Citadelle en petit Ḳarâfat au nord<sup>1</sup>, grand Ḳarâfat<sup>2</sup> au sud. Cette porte s'appelle aujourd'hui *Bâb al-Djabal*, *Porte de la Montagne*, et, d'après ce que nous avons vu, elle correspond certainement à *Bâb al-Ḳarâfat* de la Citadelle de la Montagne.

Si cela est, au lieu de : « on aboutit à Ḳarâfat », il nous faut lire dans le passage cité : « on aboutit à la porte de Ḳarâfat »<sup>3</sup>. Cette correction fort simple supprime toutes les obscurités et se concilie avec les autres passages de Maḳrîzî relatifs à la porte de Ḳarâfat.

Tout d'abord, nous devons rappeler qu'il existait une autre porte de Ḳarâfat (qui a gardé ce nom) dans le mur du Caire. Nous en avons parlé au chapitre III (page 545). Comme elle est assez proche de la Citadelle, on doit se prémunir contre une confusion possible. Cette confusion paraît même si difficile à éviter, qu'à défaut de termes précis, j'ai renoncé à me prononcer dans les divers passages où elle est mentionnée, et que nous nous en tiendrons à ce que nous savons, *entre la porte de Sâriat et celle de Ḳarâfat existait une grande place*. Il est impossible, dès lors, de voir dans la porte de Ḳarâfat actuelle, beaucoup trop éloignée, celle de la Citadelle de la Montagne.

D'autre part, une porte de sortie sur la campagne a dû exister de tout temps, et, après ce que j'ai dit, il nous sera facile d'identifier la porte de Ḳarâfat, avec celle dont parle Al-Ḳalkachandî en ces termes : « Elle est du côté de Ḳarâfat et du Mouḳaṭṭam ; elle est très peu fréquentée, et la route en est des plus difficiles<sup>4</sup>. » Cette description ne peut s'appliquer à la porte de Ḳarâfat actuelle, qui, menant aux tombeaux, est d'un accès fort facile, et fut toujours très fréquentée. Elle répond, au contraire, de la façon la plus précise, à la porte de la Montagne, *Bâb-al-Djabal* actuelle, et la variété du nom n'a rien de surprenant. Faisant face à Ḳarâfat et à la Montagne (le Mouḳaṭṭam), elle pouvait être désignée in-

1. C'est aujourd'hui la région appelée : Tombeaux des khalîfes.

2. Aujourd'hui : Imâm Chafêi ; voir pour plus de détails MEHREN, *Kairo og Karafa*.

3. J'irais même jusqu'à supposer une étourderie plus complète du copiste et à lire : *باب القرافة* : *وشى منه الى* [والى] *الرافة فيما بين سور القاعة والجبل*. Les mots entre crochets auraient été omis par suite de la répétition de *الى*.

4. Éd. WÜSTENFELD, p. 87. Il est à noter qu'Al-Ḳalkachandî mentionne trois portes, tandis que Maḳrîzî n'en nomme que deux. Celle que Maḳrîzî passe sous silence, dans la description même de la Citadelle, est souvent nommée par lui ailleurs. C'est *Bâb as-Sirr* qui faisait partie, comme nous l'établirons plus tard, des bâtiments construits postérieurement. Il y a là un indice de plus pour la confirmation de nos vues.

différemment par l'un ou l'autre de ces noms. Je n'ai pas trouvé d'autres textes précis relatifs à cette porte. La Citadelle, en effet, ne fut jamais assiégée du dehors, et, ne communiquant qu'avec le désert, la porte, comme nous le dit Al-Kalkachandî, ne dut être que fort peu fréquentée. Dès lors, elle ne joua aucun rôle dans l'histoire. Il n'en est pas de même des autres, dont le nom se retrouve très souvent dans les récits des historiens.

Quoi qu'il en soit, je crois avoir identifié les deux portes nommées par Maḳrîzî, et leur disposition sur le plan paraît des plus rationnelles. L'une était en communication avec la ville, l'autre avec la campagne. On n'a pas de peine à se représenter l'espace compris entre les deux portes, comme une place. Aujourd'hui encore, la majeure partie de cet espace est occupée par deux grandes cours. Comme au temps de Maḳrîzî, ces cours sont entourées de maisons, magasins, etc. Autrefois c'était un véritable camp militaire, sur lequel nous aurons l'occasion de donner quelques détails.

Les deux portes se trouvaient donc à peu près aux deux extrémités du mur sud de la Citadelle de la Montagne. A la porte de Sâriat commençait le fossé, dont je vais dire quelques mots.

Les paroles de Maḳrîzî que j'ai citées : بجانب خندق القلعة « à côté du fossé de la Citadelle », s'appliquent à la porte de Sâriat. La remarque paraît puérile : une porte d'entrée est forcément à côté du fossé. Mais elle a sa valeur, si l'on se rend bien compte de la disposition que j'ai signalée. L'enceinte de la Citadelle cessant d'être continue vers le sud, le fossé s'interrompait également, et cela *dans le voisinage* de la porte de Sâriat. C'est dire que le fossé ne commençait qu'aux environs de la porte de Sâriat et n'enveloppait qu'une partie de la Citadelle, la partie nord.

On trouve aujourd'hui des traces de ce fossé, le long de l'enceinte nord. Là, le roc est coupé de main d'homme jusqu'à une grande profondeur, de façon à doubler la hauteur des murs. Du côté nord-ouest, ce n'est pas, à proprement parler, un fossé : on pouvait arriver de plain-pied à la base même du rocher sur lequel s'élève le mur, et, de fait, à cette base sont aujourd'hui de nombreuses constructions, tout un quartier, qui semble s'être formé dans l'intervalle compris entre le mur de la Citadelle et le *tracé* du mur du Caire (inachevé de ce côté, comme nous l'avons vu).

Sur un point cependant, dans cette région, il y avait un véritable fossé, croyons-nous, parce que, en face du mur se trouve une hauteur, désignée par le mot de *صَوَّة*, dont les auteurs arabes parlent souvent, et qui devait en être séparée par le fossé en question. C'est par cette hauteur, ménagée aujourd'hui en rampe accessible aux voitures depuis Méhémet-Ali que l'on entre à la Citadelle; elle commence près de la porte de Bâb al-Wazîr, et est coupée par une route rocailleuse, portant le nom caractéristique de *المحجر el-mahdjar* « la pierreuse », par laquelle on entrait autrefois à la Citadelle. Entre cette hauteur et la porte de Sâriat devait être pratiquée une coupure, et ainsi s'explique la remarque de Makrizî.

De même, il dut être pratiqué une profonde coupure au nord, pour séparer la Citadelle de la Montagne du reste du Moukattam. Pococke estime avec raison, à mon avis, que l'intervalle compris entre la Citadelle et la Montagne est l'œuvre des hommes<sup>1</sup>. C'est aussi ce que semble dire 'Imâd ad-Dîn, dans son style affecté: « Il tailla le fossé et sa profondeur et creusa sa vallée et l'étranglement de sa route<sup>2</sup>. » S'il était permis de voir autre chose que des formes poétiques dans ses expressions, on n'hésiterait pas à reconnaître dans « la vallée » *وادي*, l'intervalle compris entre les deux montagnes. C'est, en effet, à proprement parler, une vallée creusée de main d'homme, et je n'hésite pas à croire que la Montagne où est la Citadelle faisait partie intégrante du Moukattam et que Şalâh ad-Dîn l'en détacha par une tranchée profonde. Nous avons remarqué que déjà l'étendue de cette tranchée rendait inutile, sinon dangereuse pour un ennemi extérieur, l'apparente supériorité du Moukattam.

Le mur semble avoir conservé son ancien tracé. J'en emprunte à M. VAN BERCHEM la description sommaire, laissant le soin des détails à M. HERZ. « Les courtines sont naturellement beaucoup plus hautes qu'à l'enceinte même (du Caire); les tours d'angle sont énormes et à fort commandement. L'appareil général est le même qu'à l'enceinte, mais les blocs sont plus gros et les

1. Cette hauteur correspond fort bien à la définition du mot *صَوَّة* « élévation de terrain au pied d'une montagne » (KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*).

2. « The castle of Cairo, situated on a rocky hill, which seems to be separated by art from the hill or mountain Jebel Duise, which is the name of the east end of Jebel Mocattam » (*Desc. of the East*, p. 32).

3. (I, 268). *وأطع الخندق وتعبيه وحفر واديه وتضييق طريقه*.

bossages plus saillants. La base des murs (tours et courtines) présente des talus fortement inclinés. Cette disposition, destinée à fortifier l'assiette, et à empêcher les travaux de sape, se trouve dans un grand nombre de châteaux syriens des Croisades, entre autres à Soubeïbe de Bâniâs. On voit encore, du côté du Moqattam, un large fossé taillé en plein roc<sup>1</sup>. »

Si nous nous en tenons à ce qui doit être attribué à Ṣalâḥ ad-Dîn, nous devons reconnaître que c'est une œuvre déjà considérable et que sept années (572-579) n'étaient pas de trop. Le chérif Mouḥammad ibn As'ad al-Djoûânî, cité par Maḳrîzî, n'a donc pas tort de dire que « cette Citadelle fut construite en peu de temps<sup>2</sup>. »

Les matériaux de construction furent empruntés aux petites pyramides de Memphis, comme l'attestent 'Abd al-Laṭîf<sup>3</sup> et, après lui, les divers auteurs arabes. Cette particularité explique déjà la rapidité du travail. Ibn 'Abd aḍḍ-Ḍhâhîr, cité par Aboû 'l-Maḥâsin, nous dit aussi qu'on employa « des milliers de prisonniers francs pour le mur du Caire et le puits de la Citadelle<sup>4</sup>. » Ceci nous amène à parler de la dernière œuvre de Ṣalâḥ ad-Dîn : le fameux puits dit de Joseph.

Des multiples descriptions qu'en ont données les voyageurs, nous retiendrons seulement la première, celle d'Ibn 'Abd aḍḍ-Ḍhâhîr (cité par Maḳrîzî) et celle de la *Description de l'Égypte*, dont nous reproduirons les gravures.

« Ce puits est d'une construction merveilleuse. Des bœufs placés en haut font monter l'eau en tournant, et l'élèvent d'un réservoir qui est à moitié de la profondeur du puits; à la hauteur de ce réservoir sont d'autres bœufs qui, en tournant, élèvent l'eau du fonds du puits jusqu'au réservoir; il y a un chemin pratiqué par où les bœufs descendent jusqu'à la source très aisément : tout cela est creusé dans le roc; il n'y a pas la moindre bâtisse. On dit que le lieu où est ce puits se trouve dans la même direction que Birket al-fîl (étang de l'éléphant) : l'eau de cette source est douce. J'ai entendu raconter à quelques vieillards du

1. P. 64, tirage à part.

2. (II, 202, l. 35). — *وَبُنِيَتْ هَذِهِ الْقَلْعَةُ فِي مَدَّةٍ بَسِيرَةٍ*. — Autre preuve implicite qu'en 604 la *vraie Citadelle* était construite, et qu'Al-Malik al-Kâmil l'a non pas achevée, mais étendue par d'autres constructions indépendantes.

3. P. 171.

4. (Éd. JUVENBOLL, II, 414). *وَإِذَا نَحْنُ عَلَى عَمَلِهِ وَحَفَرِ الْبُئْرِ إِنِّي بِقَلْعَةِ الْجَبَلِ إِسَارَى الْفَرَنْجِ وَكَأَنَّا أَنْوَقًا*.

pays, que, quand on creusa ce puits, on trouva de l'eau très douce. Karâkoûch et ses employés, ayant désiré avoir l'eau plus abondante, firent augmenter l'ouverture dans le roc, et il en sortit une eau salée qui altéra la douceur de la première source. Le kâdî Nâsir ad-Din Schaîfî ibn 'Alî, dans son traité des *Édifices merveilleux*, dit que l'on descend dans ce puits par un escalier d'environ trois cents marches<sup>1</sup>. »

Voici le texte de la *Description de l'Égypte* :

« Le puits, dit de Joseph, a été célébré par tous les voyageurs, mais souvent décrit et figuré avec peu d'exactitude. J'ai cru devoir profiter du séjour que j'ai fait à la Citadelle, pendant près de deux mois, afin d'en lever le plan géométrique, pour examiner le puits en détail et en prendre les plans et les mesures. J'y suis descendu trois fois et en ai mesuré tous les contours. Deux bœufs placés en haut du puits, en faisant tourner une roue à pots ordinaire, soulèvent une chaîne de pots qui se remplissent d'eau, dans un premier réservoir, placé vers la moitié de la hauteur totale ; ici une autre roue à pots est mise en mouvement par un cheval, et apporte l'eau du fonds du puits. Les deux parties du puits ne sont pas dans la même ligne verticale ; la première a 5 mètres en carré, et la seconde a 2 mètres 3 décimètres. La distance des pots est environ de 18 décimètres ; leur nombre dans le premier puits est de 138 : le diamètre de la roue est de 1 mètre 98 centimètres ; le temps total pour faire arriver un pot du premier réservoir au niveau de la Citadelle est de 4' 20". Il en résulte : 1° que le volume de chaque pot est de 0 mètre cube 0004 ; 2° que les 138 pots fournissent en 4' 20" 0 mètre cube 0552 ; 3° que le produit par minute (sauf les pertes d'eau) est de 0 mètre cube 0127. Selon les gardiens du puits de Joseph, la première partie du puits ou la supérieure est profonde de 75 pyks stambouly, qui font à peu près 50 mètres 3 décimètres, et la seconde de 60 pyks, faisant

قال ابن عبد الظاهر وهذه البئر من عجائب الإبنية تدور البقر من أعلاها فتنقل الماء من نقلة في وسطها وتدور ابغار في وسطها تنقل الماء من أسفلها ولها طريق إلى الماء ينزل البقر إلى معبها في مجاز وجبع ذلك حجير منحوت ليس فيه بناء وقيل إن أرضها مسددة أرض بركة الغبل وماؤها عذب سمعت من يحكى من المشايخ أنها لما تقرب جاء ماؤها حلوا فاراد فرقوش أو نوابه الزيادة في ماؤها فوسع نقر الجبل فخرجت منه عين مالحه غبرت حلاوتها وذكر القاضي ناصر الدين شافع بن على في كتاب عجائب البنيان أنه ينزل إلى هذه البئر بدرج نحو ثلثمائة درجة. (Makrizi, II, 203, l. 25).  
J'ai emprunté la traduction de ce passage à S. DE SACY (*Abd el-Latif*, p. 212).

40 mètres 3 décimètres. La première chaîne employée a, selon les gardiens, 150 grandes brasses de corde, et la seconde 100 brasses. Si on laisse tomber une pierre du haut du puits, le temps compté depuis l'instant de la chute jusqu'à ce que le son frappe l'oreille, est d'environ 5 secondes. La rampe le long de laquelle on descend au fond du premier puits est taillée dans le roc, en hélice spirale rectiligne à pente douce; la hauteur de ce chemin est de 2 mètres 2 décimètres, et la largeur de 2 mètres. Elle est faiblement éclairée par des jours percés sur les quatre faces; ce qu'elle a de remarquable, c'est l'épaisseur extrêmement mince de la cloison qui la sépare de la paroi du puits: il a fallu une attention extraordinaire pour réserver une si petite masse de pierres. [Environ 16 centimètres. Aux fenêtres, cette épaisseur est encore moindre: 4 pouces, et l'on craint pour ainsi dire d'en approcher.]

« La température du fond du puits est de 17 à 18° (Réaumur), le thermomètre placé dans l'eau. C'est précisément la chaleur moyenne du Kaire...

« L'erreur de MAILLET et de POCKOCKE, qui attribuent le puits de Joseph à un vizir de ce nom, sous Mohammed, fils de Qalaoun, a déjà été relevée; l'honneur de la construction appartient à Salâh eddîn Yousouf, et date de ce prince, comme celle du Château. Abd Allatyf, qui met au nombre des merveilles de l'Égypte les deux puits de la Citadelle, le témoigne expressément, quoiqu'il commette lui-même une autre erreur, et Maqryzy avec lui, en disant que l'on descend dans ces deux puits *par un escalier de près de trois cents degrés*, à moins que les marches n'aient été transformées, avec le temps, en rampe douce; mais cela est douteux, parce que les animaux destinés à tourner la roue du second réservoir, n'auraient pu y descendre ni en remonter commodément... La qualité de l'eau du puits de Joseph est un peu saumâtre, et cependant son niveau est au-dessous de celui des hautes eaux du Nil, et même des basses eaux selon M. GRATIEN le Père: ce qui prouve que telle est la source d'où l'eau arrive au puits, mais que dans le trajet elle traverse des bancs chargés de sel'. »

A cette minutieuse description je n'ajouterai que deux observations. La première, c'est que j'ai constaté l'existence de marches taillées dans le roc. Les bœufs ne sont plus employés aujourd'hui, la Citadelle étant approvisionnée

1. *Description de l'Égypte*, XVIII, 2<sup>e</sup> partie, p. 356-359.

d'eau par une usine placée au nord-est. C'est pourquoi on a dû négliger d'entretenir la rampe en terre faite par dessus les marches. 'Abd al-Latif, le kâdî Chafi', et 'Imad ad-Dîn', contemporains de la construction, ne se sont pas trompés.

La seconde observation ne repose pas sur des faits constatés, mais sur des considérations d'un caractère plus hypothétique, que je demande la permission de présenter au lecteur.

Notons d'abord que le puits est en dehors de l'enceinte primitive, en dehors de ce que j'appelle la Citadelle de la Montagne. A cela on peut répondre que ce puits a pu être construit après l'enceinte, et quand on se proposait de mettre à exécution la seconde partie du plan de Şalâh ad-Dîn, c'est-à-dire la construction d'une résidence royale, ce qui se concilierait avec le passage cité plus haut que des milliers de prisonniers francs furent employés à construire le mur du Caire et le puits de la Citadelle. Ces milliers de prisonniers francs ne pouvaient provenir que de la grande expédition de 583, où Şalâh ad-Dîn s'empara de tant de places sur les Croisés. Il n'est pas dit que ces prisonniers furent employés à la Citadelle; celle-ci étant finie en 579, on s'explique le fait. Il semble donc vraisemblable que le puits fut fait quand la Citadelle de la Montagne était déjà terminée.

Il n'en est pas moins certain que la prudence conseillait plutôt d'établir ce puits dans l'enceinte fortifiée<sup>1</sup>. De là naît un premier soupçon que ce puits existait déjà. Comment, en effet, pouvaient s'alimenter d'eau, autrefois, le Pavillon du Bel-Air et les Mosquées? Probablement par quelque puits du voisinage. Ce soupçon prend déjà quelque force si l'on rapproche deux circonstances. Le puits était trop étroit, et Karâkoûch le fit élargir, nous dit-on. Ne

1. Cité par Aboû Châma, I, 268.

2. Malgré JOMARD, l'auteur de la *Description* citée plus haut, il est inadmissible qu'il y ait eu plusieurs puits, dès les premiers temps. Les auteurs arabes ne parlent que d'un puits, de manière à bien faire entendre qu'il n'y en avait qu'un : البئر التي بالقلة « le puits qui est à la Citadelle. » Il est vrai qu'Abd al-Latif parle de deux puits, mais je crois, avec S. DE SACY contre JOMARD, que ces deux puits représentent les deux parties du même. Ne dit-il pas, en effet, qu'on descend dans ces deux puits par un escalier de trois cents degrés. S'il y en avait eu deux bien distincts avec deux escaliers de trois cents degrés, d'où vient qu'Ibn 'Abd ad-Dhâhir et 'Imad ad-Dîn surtout (un contemporain) n'en mentionnent qu'un. — D'ailleurs, le puits que JOMARD considère comme le second fut, comme nous le verrons, l'œuvre des Turcs.

faut-il pas entendre par là qu'il existait déjà un puits, que Karâkouch fit élargir, le jour où les nouvelles constructions élevées là demandèrent une plus grande quantité d'eau. Enfin ces marches taillées dans le roc, que JOMARD n'a point vues, et qu'Ibn 'Abd adh-Dhâhir mentionne *par oui-dire*, n'ont-elles pas été transformées en rampe douce par Karâkouch, et n'existaient-elles pas avant lui? On sait le peu de scrupule que les constructeurs, en Orient, apportent en ces sortes de choses. Ils s'attribuent audacieusement les œuvres de leurs devanciers, en sorte que bien souvent il faut entendre « reconstruire » ou « restaurer » là où nous lisons « construire ». Je ne me prononcerai pas, me contentant d'énoncer les termes du problème. La question, d'ailleurs, ne nous touche qu'indirectement.

Disons, pour terminer, que le peuple appelle encore ce puits du nom pittoresque de « Colimaçon » حلزون. Nous avons vu qu'Al-Bakrî lui donne ce nom. Sur le *Plan de 1798*, on voit dans le voisinage le *Bourg el-Halazoun* برج الحلزون (Citadelle, n° 48). Enfin, à titre de curiosité, j'ajouterai qu'au temps des Turcs, le puits passait pour communiquer avec le Nil par un couloir souterrain. Lors d'une insurrection, les conjurés, s'étant introduits mystérieusement dans la Citadelle, racontaient qu'ils étaient passés par ce couloir et avaient pénétré ainsi jusqu'au puits<sup>1</sup>.

Avant d'aller plus loin, résumons les résultats qui nous paraissent acquis.

Dans le grand plan des fortifications de 572, la *Citadelle de la Montagne* fait corps avec le mur de la place, disposition fréquente dans les châteaux des Croisés<sup>2</sup>. Elle en est comme la clef de voûte. C'est une vaste enceinte de plus de 1,700 mètres (y compris le développement des tours et saillants) à forme

1. ذكر لي بركات البيطار من فمه انهم دخلوا السرداب صفارى شمس قبل الغروب بنحو عشرين سنة درجة فذا طلعتنا منه الى وقت الضحا واصل هذا السرداب انما هو بجرة للما التي تاتي من بحر النيل الى بئر المازون الذي في القلعة فلما انطرد ما النيل من ذلك الجانب بطل عمل ذلك السرداب وبقي على حاله لكنه مبنى بنا منقنا تقوم على انقيامة قال فلما وصلنا الى البئر قعدنا واخذنا لانفسنا راحة واكلنا ما يستر اكله ثم سرعنا في الطلوع دفرنا في داخل القلعة فلما راونا البئر فوجدنا في البئر بئر ماء عذبا. Ms. 413 de la Bibliothèque royale de Munich, fol. 88 verso. Aujourd'hui, le puits est définitivement abandonné. J'ai constaté avec étonnement qu'il servait de cimetière. On y trouve, en effet, au point de jonction des deux parties du puits, le tombeau d'un santón moderne, sur lequel je n'ai pu avoir de renseignements, mais dont la légende doit être fort intéressante.

2. Voir par exemple, le plan de Karak, dans le livre de M. REY : *Architecture militaire des Croisés*.

rectangulaire ou plutôt trapézoïdale. Le côté nord forme un saillant très marqué, et est séparé du Moukaṭṭam par une tranchée profonde. Le côté ouest est tourné vers le Caire. En face de l'angle sud-ouest est la hauteur appelée Eṣ-Ṣoûwat *الصرة*. Dans le côté sud qui est sur le milieu de la Montagne, s'ouvre la porte de *Sâriat*, ou *des degrés*. On y monte par un escalier taillé dans le roc. A l'angle sud-est s'ouvre sur la campagne la porte de *Ḳarâfat*.

Ṣalâḥ ad-Dîn, par crainte des révoltes fâtimides, conçut le projet d'installer sa résidence à l'abri de cette Citadelle de la Montagne, mais ne l'accomplit pas.

Un puits fut creusé, ou peut-être simplement déblayé et agrandi, pour approvisionner la Citadelle de la Montagne.

Le gros œuvre de l'enceinte fut terminé en 579, comme l'atteste une inscription, sous les auspices d'Al-Malik al-Âdil, délégué du sultan son frère, et la direction de Ḳarâkoûch.

Le puits est probablement postérieur à l'année 583, époque où Ṣalâḥ ad-Dîn envoya de nombreux prisonniers francs qui furent employés à sa construction.

Le nom de Joseph donné à ce puits par la tradition populaire, cinq siècles après Ṣalâḥ ad-Dîn, vient de la vieille légende du patriarche Joseph, toujours jeune en Égypte, et non du prénom de Ṣalâḥ ad-Dîn.

De ces constructions il reste : 1° le profil général des murs, tours, etc., et quelques parties des anciens matériaux; 2° le fossé du nord; 3° la porte de *Sâriat*, presque intacte, avec son escalier et de nombreuses inscriptions, que nous étudierons chronologiquement; 4° le puits de la Citadelle, comme l'appellent les premiers auteurs arabes : puits de Joseph ou du Colimaçon, comme il est appelé de nos jours.

## CHAPITRE VII

## L'ŒUVRE D'AL-MALIK AL-KÂMIL (604-635)

Après la mort de Ṣalâḥ ad-Dîn, la Citadelle resta inachevée, disent les historiens arabes, et ce fut Al-Kâmil seulement qui reprit et termina l'œuvre<sup>1</sup>. Rappelons cependant le texte qui dit que la Citadelle fut terminée en peu de temps<sup>2</sup>, et l'inscription de 579 qui semble donner la date de l'achèvement. Tout se concilie aisément, si l'on interprète ainsi : le premier qui s'installa à la Citadelle ou plus exactement, qui fit construire des palais dans le voisinage de la Citadelle, fut Al-Kâmil. Il est vrai que, d'après Ibn 'Abd adh-Dhâhir, c'est ce prince qui construisit les *bourdjs*, entre autres le *bourdj Rouge* البرج الأحمر<sup>3</sup>. Faut-il admettre que du temps de Ṣalâḥ ad-Dîn les tours n'avaient pas été construites ou bien que les tours dont il est parlé faisaient partie de la nouvelle construction, que nous appelons *Al-Kalâ'at* pour la distinguer de la Citadelle primitive ou *Citadelle de la Montagne* ? Ce qui semble implicitement confirmer cette supposition, c'est que le même auteur dit, immédiatement après, qu'en 682 Kalâoûn fit construire un grand *bourdj* près de la porte secrète *Bâb as-Sirr*. Or

1. Après la mort de Ṣalâḥ ad-Dîn (589) l'Égypte échut en partage à son fils Al-Malik al-'Aziz, qui mourut en 595, laissant un fils en bas âge, dont la tutelle fut confiée à Karâkoûch. Mais Al-Malik al-Aṣḍal, frère d'Al-Aziz, s'empara de cette tutelle. Il en fut dépouillé presque aussitôt par Al-Malik al-'Ādil, qui constitua l'Égypte en apanage de son fils Al-Malik al-Kâmil. Celui-ci régna, en réalité, sous le nom de son père de 596 à 615, et sous son propre nom de 615 à 635.

2. Voir plus haut, p. 578.

3. قال ابن عبد الظاهر والملك الكامل هو الذي اهتم بعمارتها (القلعة) وعارة ابراجها البرج الاحمر وغيره فكملت في سنة 579 (Maḳrîzî, II, 274, l. 20). C'est dans cette tour que fut enfermée Chadjarat ad-Dourr après le meurtre de son mari Al-Malik al-Mou'izz (655) (QUATREMÈRE, *Hist. des Mamlouks*, I, 1<sup>re</sup> partie, p. 72).

nous verrons que cette porte secrète faisait partie des palais. Aussi, malgré l'absence d'indications précises, suis-je porté à croire que ces bourdjs faisaient partie de la résidence nouvelle des sultans.

Cette résidence me paraît s'être composée tout d'abord d'un palais, situé sur la grande terrasse à droite de la porte de Sâriât (quand on va du Caire à la Citadelle). Sur ce palais, les auteurs arabes sont muets ; mais un auteur copte nous donne quelques indices précieux à relever. QUATREMÈRE dans ses *Mémoires sur l'Égypte* (II, p. 50) relève deux fois le mot copte *nubân*, et ajoute : « Je ne doute pas que le mot *nubân* auquel se trouve joint l'article copte, ne réponde au mot arabe *Iwan* qui signifie proprement *un palais, un portique*, mais qui, chez Macrizy et les autres historiens de l'Égypte, désigne particulièrement une salle où les khalifes et les sultans venaient à certains jours rendre la justice à leurs sujets. Il a existé au Caire plusieurs édifices nommés al-Iwan. Le premier que l'on appelait *al-Iwan al-Kebir*, le *grand portique*, et qui est sans doute le même dont notre auteur fait mention, avait été bâti par le khalife Aziz, l'an de l'hégire 369. Le second, dont il ne peut être question ici, fut construit dans la suite, par les ordres du sultan Al-Malik al-Manşour Kâlâoun. » Je pense, au contraire, qu'il s'agit du second, qui fut *reconstruit* par Kâlâoun. En effet, d'après le récit de l'auteur copte<sup>1</sup>, il est évident que le *trône de nubân* est situé dans la Citadelle. Or celui du khalife 'Aziz (2<sup>e</sup> khalife fâtimide, 365-387) faisait partie des palais des khalifes.<sup>2</sup> De plus Maḳrîzî dit bien à l'article *Iwân* que Kâlâoun le construisit *انشا*, mais quelques lignes plus haut il dit (ce qui a échappé à QUATREMÈRE) qu'il *refit* l'Iwân : *استجد السلطان الملك المنصور*. Il n'y a donc pas de doute possible. Il existait du temps d'Al-Kâmil un *Iwân*, et cet Iwân était vraisemblablement situé à la même place que celui de Kâlâoun, qui fut reconstruit et agrandi, comme nous le verrons, par

1. Il a été publié et traduit par notre collègue M. AMÉLINEAU (*Journal asiatique*, VIII<sup>e</sup> série, 9, p. 113 sq.). — Les événements dont il est parlé se passent sous le sultanat d'Aboû Bakr, Al-Kâmil étant son représentant en Égypte. Il est curieux de rapprocher du récit copte qui nous représente un chrétien devenu musulman, puis redevenu chrétien, conduit à la Citadelle et mis à mort, un événement tout à fait semblable en ses péripéties quelques siècles plus tard, rapporté par MAILLET, p. 93<sup>e</sup> et sq.

2. Le même écrivain, dans le *Kitâb as-Soulouk*, dit que Beïbars, en 653, s'assit dans l'*Iwân* (QUATREMÈRE, *Hist. des Mamlouks*, I, 1<sup>re</sup> partie, p. 117), ms. 673, p. 270 recto.

son fils Mouhammad, plus tard fut appelé le Diwân ou Divân, et resta connu sous le nom de Divân de Joseph. Il a disparu aujourd'hui, mais, grâce au plan de la Commission d'Égypte, nous en connaissons exactement l'emplacement.

Pour les autres constructions d'Al-Kâmil, nous en sommes réduits aux conjectures. En premier lieu, il convient, croyons-nous, de lui attribuer la construction de la *porte secrète* que Maḳrîzî appelle dans ses *Khiṭaṭ* باب سر القلعة *la porte secrète de la Citadelle* ou باب السر الكبير *la grande porte secrète*<sup>1</sup>. D'après le premier passage, cette porte donnait sur le *Marché aux chevaux* مظل على سوق الخيل. Maḳrîzî ne nous dit rien de plus sur sa situation, mais l'importance de cette porte secrète nous est signalée par Kaḳachandî, qui compte trois portes principales, comme nous l'avons vu plus haut, à savoir :

En premier lieu, la porte s'ouvrant du côté de Karâfat et de Mouḳaṭṭam, et qui est nommée par Maḳrîzî *Bâb al-Karâfat*.

En second lieu, la porte secrète باب السر, qu'on retrouve sous ce nom dans Maḳrîzî.

En troisième lieu, celle où l'on pénètre par des escaliers, et qui est évidemment le Bâb al-Moudarradj de Maḳrîzî.

Voici ce que dit Kaḳachandî de la seconde : « La seconde est Bâb es-Sirr, par laquelle passent, par privilège, les émirs de haut rang et les fonctionnaires supérieurs, comme le vizir et le secrétaire d'État كاتب السر. On y arrive du pied de la colline sur laquelle est bâtie la Citadelle, en face du Caire, quand, longeant le mur du nord, on va jusqu'à l'entrée en face du grand Iwân. Cette porte est toujours fermée. S'il se présente quelqu'un autorisé à y passer, on l'ouvre, mais on la referme immédiatement<sup>2</sup>. » De cette description et d'un autre passage, dont nous devons renvoyer le commentaire à un autre chapitre, il résulte que la porte s'ouvrait presque en face de l'Iwân, et correspondait, selon toute pro-

1. *Khiṭaṭ*, II, 212, l. 29 et 204, l. 23. La première mention que nous en connaissons se trouve dans Aboû 'l-Maḥâsin (ms. de la Bibliothèque nationale, n° 670, ancien fonds, fol. 136 recto). Après la mort d'Al-Malik al-Mou'izz Aïbek (655), Chadjarat ad-Dourr appelle Ibn Mazrouḳ « et il monta à la Citadelle par la porte secrète » وطلع القلعة من باب السر. Quelques années plus tard, elle est mentionnée par Maḳrîzî (QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 2<sup>e</sup> partie, p. 65).

2. Ms. de Gotha, 619, f° 42 verso, trad. WÜSTENFELD, p. 87.

babilité, à la porte actuelle : *Bab el-Oustany* (*Plan GRAND-BEY*) ou *Bab Chirk* (*Plan de 1798*). Je discuterai complètement cette question plus tard, quand j'aurai pu donner la description des monuments construits postérieurement dans le voisinage de cette porte.

En résumé, nous pouvons affirmer que la porte secrète, spécialement affectée au service de la cour, était une troisième porte construite en dehors de la première enceinte, et faisait nécessairement partie des constructions d'Al-Kâmil. Ainsi s'explique que Maḳrîzî donne à la Citadelle deux portes, et Al-Ḳalkāchandî trois. Le premier avait probablement sous les yeux un texte ne parlant que de la Citadelle de la Montagne, l'autre songeait à la Citadelle entière, la double ville militaire et royale. Je demande pardon au lecteur de revenir si souvent sur cette distinction. Elle est capitale pour nous préserver de la confusion dans laquelle nous feraient si aisément tomber les renseignements contradictoires de nos guides.

La porte secrète n'était pas accessible à tous, et la porte de Sâriat ne permettait de pénétrer que dans l'enceinte militaire. Mais une autre porte, appelée *Bāb al-Koullat* mettait en communication les deux cités. Cette porte existait au moins du temps de Beïbars, troisième sultan Mamloûk, comme nous le verrons plus loin. Je pense qu'elle était une conséquence du plan d'Al-Kâmil, mais je n'ai aucun texte à faire valoir à l'appui de cette conjecture toute personnelle.

En second lieu, il convient d'attribuer à Al-Kâmil la construction des *écuries royales* *الاسطبل السلطاني*, annexe des palais. Les historiens qui nous en parlent ne savent rien de l'époque de la construction; mais nous les trouvons mentionnées, déjà, à l'époque de Beïbars<sup>1</sup>. Je crois pouvoir établir qu'elles remontaient au temps d'Al-Kâmil.

Tout d'abord, pour les princes Ayyoûbites, chevauchant sans cesse dans de nombreuses expéditions contre les Croisés, il devait être d'un intérêt primordial d'avoir sous la main leurs écuries. En 604, la Citadelle était assez isolée du Caire, et, dans la préoccupation où semble avoir été Al-Kâmil de concentrer dans la Citadelle toute sa cour militaire et civile, il ne pouvait lui être indifférent d'avoir ses écuries à sa portée. Comme indice à l'appui, je citerai l'assertion

1. QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 2<sup>e</sup> partie, p. 64-65.

dessus des détails fort intéressants. QUATREMÈRE, dans une note volumineuse, y ajoute d'autres détails empruntés à divers écrivains<sup>1</sup>. Je résume ici cette note, tout en reproduisant intégralement le texte de Maḳrîzî, dans les parties qui nous intéressent directement.

Les auteurs arabes font remonter jusqu'à Salomon l'usage d'employer des oiseaux pour porter les dépêches. Depuis, les rois ont toujours attaché une grande importance à cette institution. Les pigeons ont toujours été employés de préférence, et le mot طائر *ṭāir* ou طير *ṭīr*, littéralement : *oiseau*, doit être traduit par « pigeon », quand il s'agit de dépêches. Le lieu d'où l'on faisait partir les pigeons se nommait مطار *mouṭār*<sup>2</sup>, au pluriel مطارات *mouṭārāt*, et l'on désignait par le mot مطير *mouṭaiir*, celui qui avait la charge de les lâcher. Noûr ad-Dîn, le célèbre atabek de Mossoul, le maître de Ṣalâḥ ad-Dîn, se servait de pigeons *hawâdî* الحمام الهوادی.

Le ḳāḍî Mouḥîi ad-Dîn ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir<sup>3</sup> composa, sur cette matière, un ouvrage intitulé تميم الحمام « les amulettes des pigeons ». D'après cet auteur, le sultan en marche, soit pour un voyage, soit pour une partie de chasse, avait toujours à sa portée quelques-uns de ces pigeons. Le chef des bureaux était chargé de ce soin.

Maḳrîzî dit : « Dans la Citadelle du Caire, étaient des colombiers, pour les pigeons destinés à porter les dépêches. Si l'on en croit Ibn 'Abd aḍh-Ḍhâhir, jusqu'à la fin du mois de djoumadâ second de l'an 687, le nombre de ces oiseaux s'élevaient à dix-neuf cents. Ils étaient sous la surveillance de plusieurs commandants, dont chacun avait sous sa juridiction une portion fixe. Tous ces oiseaux restaient constamment dans les colombiers de la Citadelle, à l'exception d'un certain nombre qui étaient renfermés dans le colombier de Barkîat<sup>4</sup> placé en dehors du Caire, et que l'on nommait le *colombier du Fayoum*. Il avait été établi par l'émir Fakhr ad-Dîn 'Othmân ibn Ḳizil, ostadâr d'Al-Malik al-Kâmil Mouḥammad fils d'Al-Malik al-'Âdil Aboû Bakr, fils d'Ayyoûb.

1. *Hist. des sultans Mamlouks*, 2<sup>e</sup> vol., 2<sup>e</sup> part., p. 115.

2. Dans le *Plan de 1798* une des tours porte le nom de برج المطار *Bourg el-Matar*. Peut-être est-ce une altération de برج المطار.

3. Voir, sur cet auteur, ce que j'en ai dit, dans ce même volume, p. 493 sq.

4. Sur le quartier de Barkîat, voir plus haut, p. 529 sq.

suivante de Maḳrizi : « Al-Malik al-Kâmil quitta le palais du Vizirat pour la Citadelle et l'habita, et il transporta le marché des chevaux, chameaux et ânes à *Ar-Roumeïlat* sous la Citadelle'. » Maḳrizi nous dit cela dans l'énumération qu'il fait des diverses résidences royales d'Égypte. Ce détail n'est donc pas indifférent : il nous montre quelle importance avait, aux yeux des sultans, la question de leur cavalerie : ce qu'on appellerait aujourd'hui *la remonte*; et si Al-Kâmil tenait à installer sa remonte à sa portée, à plus forte raison ses écuries.

Je donnerai, plus loin, les indications recueillies sur l'emplacement même des écuries royales. Il me suffira pour le moment de dire qu'elles étaient situées au pied de la grande terrasse du château entre *Ar-Roumeïlat* qui a conservé son nom, et qui, au temps de l'expédition française, était toujours le marché aux chevaux, et le manège. *El-Meidân* الميدان qui s'appelle encore aujourd'hui *Ḳarâmeïdân* قراميدان (en turc : manège noir). Au temps de Ḳalḳachandî, les écuries communiquaient avec la Citadelle, par une porte réservée<sup>1</sup>. Déjà du temps de Beïbars cette communication semble avoir existé<sup>2</sup>. Il est également vraisemblable d'admettre qu'elle existait du temps d'Al-Kâmil.

Le manège royal الميدان السلطاني fut aussi une création d'Al-Kâmil, selon toute probabilité. Le manège, les écuries, le marché aux chevaux formaient un ensemble et remplissaient toute la plaine située au pied de la Citadelle.

J'attribue aussi à Al-Kâmil la construction de l'édifice appelé salle du Ṣâhib قاعة الصاحب. Le titre de Ṣâhib fut donné aux vizirs, depuis Ṣafî ad-Dîn ibn Choukr, qui fut précisément vizir d'Al-Kâmil<sup>3</sup>.

Au temps de Beïbars, il y avait une mosquée : le khalife Al-Ḥâkim y fit la *khoṭbat*<sup>4</sup>. Elle datait vraisemblablement du temps d'Al-Kâmil, et devait être sur l'emplacement même de la mosquée *reconstruite* par Mouḥammad ibn Ḳalâoûn.

C'est à Al-Kâmil que doit être attribuée, suivant toute certitude, l'institution des *pigeonniers*, logés dans les tours de la Citadelle. Maḳrizi nous donne là-

1. فلما كان الملك الكامل..... تحول من دار الوزارة الى القلعة وسكنها ونقل سوق الخيل والجمال والخيول الى الرمية.

تحت القلعة. I, 364, l. 37.

2. Ms. de Gotha, 44 verso, trad. WÜSTENFELD, p. 90.

3. QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 1<sup>re</sup> partie, p. 64.

4. *Khîṭaṭ*, II, 223, art. قاعة الصاحب.

5. QUATREMÈRE, *op. cit.*, I, 1<sup>re</sup> partie, p. 148.

Le nom de *colombier du Fayoum* devait son origine à ce que toute la province de ce nom faisait partie de l'*ikṭa'* [apanage] d'Ibn Kizil.

« Les dépêches lui arrivaient du Fayoum à ce colombier, et c'est de là qu'elles étaient expédiées vers le Fayoum. Cette dénomination continua de lui être appliquée. Chaque relai, dans les différents cantons de l'Égypte et de la Syrie, depuis Ousouân jusqu'à l'Euphrate, renfermait des pigeons; et il est impossible de calculer le nombre qui s'en trouvait dans les villes frontières, sur les routes de l'Égypte et de la Syrie. Tous ces oiseaux étaient expédiés graduellement et transportaient les dépêches de la Citadelle dans toutes les directions. Il y avait, dans chacun de ces établissements, des mules de charge, qui étaient fournies par les écuries du sultan. Les gardiens des colombiers recevaient des traitements et des gratifications, prises des greniers du sultan. La dépense, pour ces objets, s'élevait à des sommes incalculables. La nourriture assignée pour cent pigeons était, chaque jour, d'un quart de *waibat* de fèves... L'auteur [Maḳrîzî] dit : Aujourd'hui la poste aux pigeons est tombée en désuétude dans tout l'empire, sauf pour le transport des dépêches de Kaṭiā à Bilbeis et de Bilbeis à la Citadelle<sup>1</sup>. »

Bien que Maḳrîzî ne déclare pas expressément qu'Al-Kāmil installa les colombiers, le fait qu'il en existait, du temps de son *ostadār* Ibn Kizil, l'importance qu'il attachait certainement à ce service, comme tous les rois, tout me confirme dans ma conviction que ce service fut établi dans les tours de la Cita-

كان بالقلمة ابراج برسم الحمام التي تحمل البطائق وبلغت عدتها على ما ذكره ابن عبد الظاهر في كتاب تمام الحمام الى 10. اخر جادى الاخرة سنة سبع وثمانين وستمائة الف طائر وتسعمائة طائر وكان بها عدة من المقدمين لكل مقدم منهم جز معلوم وكانت الطيور المذكورة لا تروح في الابراج بالقلمة ما عدا طائفة منهم فانها في برج بالبرقية خارج القاهرة يعرف ببرج الغيوم رتبة الامير فخر الدين عثمان بن قزل استادار الملك الكامل محمد بن الملك العادل ابي بكر بن ايوب وقيل له برج الغيوم فان جميع الغيوم كانت في اقطاع ابن قزل وكانت البطائق ترد اليه من الغيوم وبعثها من القاهرة الى الغيوم من هذا البرج فاستمر هذا البرج يعرف بذلك وكان بكل مركز حمام في سائر نواحي المملكة مصرا وشاما ما بين اسوان الى الفرات فلا تحصى عدة ما كان منها في النفور والطرق الشامية والمصرية وجميعها تدرج وتنقل من القلمة الى سائر الجهات وكان لها بغل الحمل من الاصطبلات السلطانية وجامكيات البراجين والعلوفات تصرف من الاهرا السلطانية فتبلغ النفقة عليها من الاموال ما يحصى كثرة وكانت ضريبة العلف لكل مائة طائر ربع وية فول في كل يوم..... قال مؤلفه قد بطل الحمام من سائر المملكة الا ما ينقل من قطيا الى بليس ومن بليس الى قلعة الجبل. (Khitat, II, p. 231-232).

delle par Al-Malik al-Kâmil. Qui sait même, si ce n'est pas cela qu'a voulu entendre Ibn 'Abd aḏh-Dhâhir, dans le passage cité plus haut (p. 592, note) que les *bourdjs* furent l'œuvre d'Al-Kâmil? Dans le texte précédent j'ai traduit, conformément à QUATREMÈRE, le terme برج par « colombier ». Peut-être faudrait-il ainsi traduire dans le passage que je rappelle.

Pour terminer le chapitre des constructions attribuables à Al-Kâmil, mentionnons l'existence d'une bibliothèque خزانة الكتب qui fut détruite par un incendie en 691. Cette bibliothèque dut être constituée en grande partie des dépouilles du kâḏi Al-Fâḏil, d'après le passage suivant du *Kitâb as-Souloûk* de Maḡrîzî. « [En l'année 626], le 5 djoumadâ premier, qui était un dimanche, on mit le sequestre sur le palais du kâḏi Al-Achraf Aḥmad fils du kâḏi Al-Fâḏil et toute la bibliothèque en fut transportée à la Citadelle, le 26. Il y avait soixante-huit mille volumes. Le 3 djoumadâ second, on transporta les armoires (*litt.*: les bois) des bibliothèques réparties en quarante-neuf charges.

« Le samedi 22 radjab de cette année, on transporta les livres de la Citadelle à son palais (celui d'Al-Fâḏil) et aux bibliothèques (?). Le nombre en était, dit-on, de onze mille huit cent huit. Parmi les livres saisis étaient le *Livre des atabeks et des époques* par Aboû 'Alâ al-Ma'arî en soixante volumes<sup>1</sup>. »

Il y a bien quelque obscurité dans ce texte. Est-il admissible qu'Al-Kâmil ait renoncé entièrement à cette riche proie, et l'ait restituée intégralement? Il nous paraît plus probable qu'il y fit un choix. Al-Kâmil, au dire des historiens, était fort amoureux de sciences<sup>2</sup>. C'était vraiment une trop bonne aubaine. La bibliothèque du kâḏi Al-Fâḏil était, en effet, constituée par les dépouilles

1. في خامس جادى الاول وهو يوم الاحد وقعت الحوطة على دار القاضي الاشراف احمد بن انقاضي الفاضل وجلت خزانة الكتب جميعاً الى قلعة الجبل في سادس عشره و جلّت الكتب ثمانية وستون الف مجلدة وجل من داره في ثالث جادى الاخرة خشب خزائن الكتب مفصلة تسعة اربعون جلا والجلا التي جلّت الكتب تسعة جالا ثلاث ربعات وفي يوم السبت ثاني عشر من رجب منها جلّت الكتب من القلعة الى داره الفاضل والخزائن وقيل ان عدتها احد عشر الف كتاب وثمان مائة وثمانية كتب ومن جلّة الكتب الماخودة كتاب الاتابك والعصور لابي العلاء المعري في ستون مجلدا (Bibl. nat., ms. 672, f° 76 verso). Hâdjî Khalfâ ne mentionne pas cet ouvrage d'Aboû 'Alâ al-Ma'arî sur lequel je n'ai, d'ailleurs, aucun autre renseignement.

2. Ibn al-Wasil ne tarit pas là-dessus (Bibl. nat., ms. 725, f° 311 à 313). Cf. Aboû 'l-Fidâ (*Hist. or. des Croisés*, I, p. 114).

de la bibliothèque des Faïmides, vendue aux enchères à des prix ridicules, sur l'ordre de Şalâh ad-Dîn<sup>1</sup> : elle était justement célèbre.

Un hasard a protégé non pas un ouvrage, mais un objet non moins intéressant, ayant appartenu à cette bibliothèque. Je veux parler d'une sphère céleste en cuivre, dont j'ai eu l'occasion de faire mention ailleurs<sup>2</sup>, et sur laquelle on me permettra de donner quelques détails nouveaux. Cette sphère, qui se trouvait au Musée Borgia de Velletri<sup>3</sup>, porte les inscriptions suivantes :

برسم خزانة مولانا السلطان الملك الكامل العالم العادل ناصر الدنيا والدين محمد بن ابى بكر بن ١٥  
ابوب عن نصره

« Fait pour le cabinet de notre maître le sultan, le roi parfait (El-Malik al-Kâmil), le savant, le juste, Nâsir ad-Douniâ oua éd-Dîn Mouḥammad ibn Aboû Bakr ibn Ayyoûb. Que Dieu exalte sa victoire ! » Le mot خزانة que j'ai traduit par « cabinet » désigne vraisemblablement la bibliothèque. Si, comme je crois l'avoir établi, il existait à la Citadelle une bibliothèque fondée par Al-Kâmil, la place de cette sphère y était toute marquée.

برسم قيصر بن ابى القاسم بن مسافر الاشرفى الحنفى ٦٢٢ هجرية الخ ٢٥

« Fait par Kaïṣar ibn Aboû'l-Kâsim ibn Mousâfir, al-Achrafi, le ḥanafite, en 622 de l'hégire, etc. »

Ce Kaïṣar est nommé par divers historiens, par Aboû 'l-Fidâ qui dit qu'Al-Malik al-Mouḍhaffar Taqy ad-Dîn, prince de Ḥamâh, avait pris à son service « le cheikh 'Alam ad-Dîn Kaïṣar surnommé T'aâsif<sup>4</sup> بتعاسيف » qui construisit pour lui un globe en bois verni, sur lequel il marqua toutes les étoiles dont on avait déterminé les positions. C'était un géomètre, habile dans les sciences mathématiques<sup>5</sup>. Or Maḳrizî, dans le

1. Maḳrizî, *Khiṭaṭ*, I, 409; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, 388. Il est remarquable à ce sujet que, cinq siècles après, MAILLET retrouva en Égypte le souvenir de cette vente (*Description de l'Égypte*, p. 190<sup>o</sup>). Il blâme avec raison Şalâh ad-Dîn. Le neveu du général kurde était plus affiné, nous l'avons dit.

2. Même volume, p. 320.

3. ASSEMANI, *Globus coelestis aethico-arabicus*, etc. Patavii.

4. Je crois, après nouvel examen, cette lecture préférable à celle d'ASSEMANI : الأرقى. Ce titre indiquerait que notre personnage aurait été d'abord attaché à la personne d'Al-Malik al-Achraf. Dans ce cas, il s'agirait vraisemblablement du prince de ce nom, frère d'Al-Malik al-Kâmil, mort, comme lui, en 635.

5. *Hist. or. des Croisades*, I, p. 123.

*Kitâb as-Souloûk*, mentionne, à l'année 649, la mort de علم الدين قيصر ابن ابى القاسم « 'Alam ad-Dîn Kaïşar ibn Aboû 'l-Kâsim ibn 'Abd al-Gânî ibn Mousâfir, surnommé Ta'âsîf, le jurisconsulte, le hanafite, et c'était un des maîtres dans les sciences mathématiques '. » Même renseignement se trouve dans Ibn Ḥabîb, qui ne mentionne cependant pas le surnom de Ta'âsîf, mais l'appelle l'Égyptien المصري. Il le fait mourir à Damas, à l'âge de soixante-quinze ans. Il naquit donc vers 574<sup>1</sup>. En effet, Ibn Khallikân, qui paraît avoir vécu dans son intimité, dit qu'il naquit en 574 dans le village d'Asfoûn dans la Haute-Égypte et mourut à Damas, le dimanche 13 radjab 649<sup>2</sup>. On peut admettre qu'il resta au service d'Al-Kâmil jusqu'en 635, époque de la mort de ce prince. Le titre de géomètre ou architecte مهندس que lui donne Aboû 'l-Fidâ peut aussi faire penser qu'il dut jouer un rôle dans les constructions de la Citadelle. Comment cette sphère est-elle passée en Italie? Si l'on pense aux relations d'amitié qui unirent Al-Kâmil et l'empereur Frédéric II, à qui il céda Jérusalem, au goût bien connu de ce dernier pour les sciences arabes, il est séduisant de supposer que le sultan égyptien en fit cadeau à son allié. La sphère aurait été ainsi transportée en Sicile, à la cour de l'empereur.

On me pardonnera cette petite digression sur un objet qui, après tout, se rattache à ce travail. N'est-il pas l'épave la plus intéressante qui nous soit parvenue des richesses accumulées dans la Citadelle?

Résumons les résultats obtenus. Maḳrîzî ne nous donne sur Al-Kâmil et son œuvre que deux ou trois phrases fort sèches; mais de quelques renseignements fortuits puisés çà et là, nous avons pu conclure, d'une façon certaine, à la création :

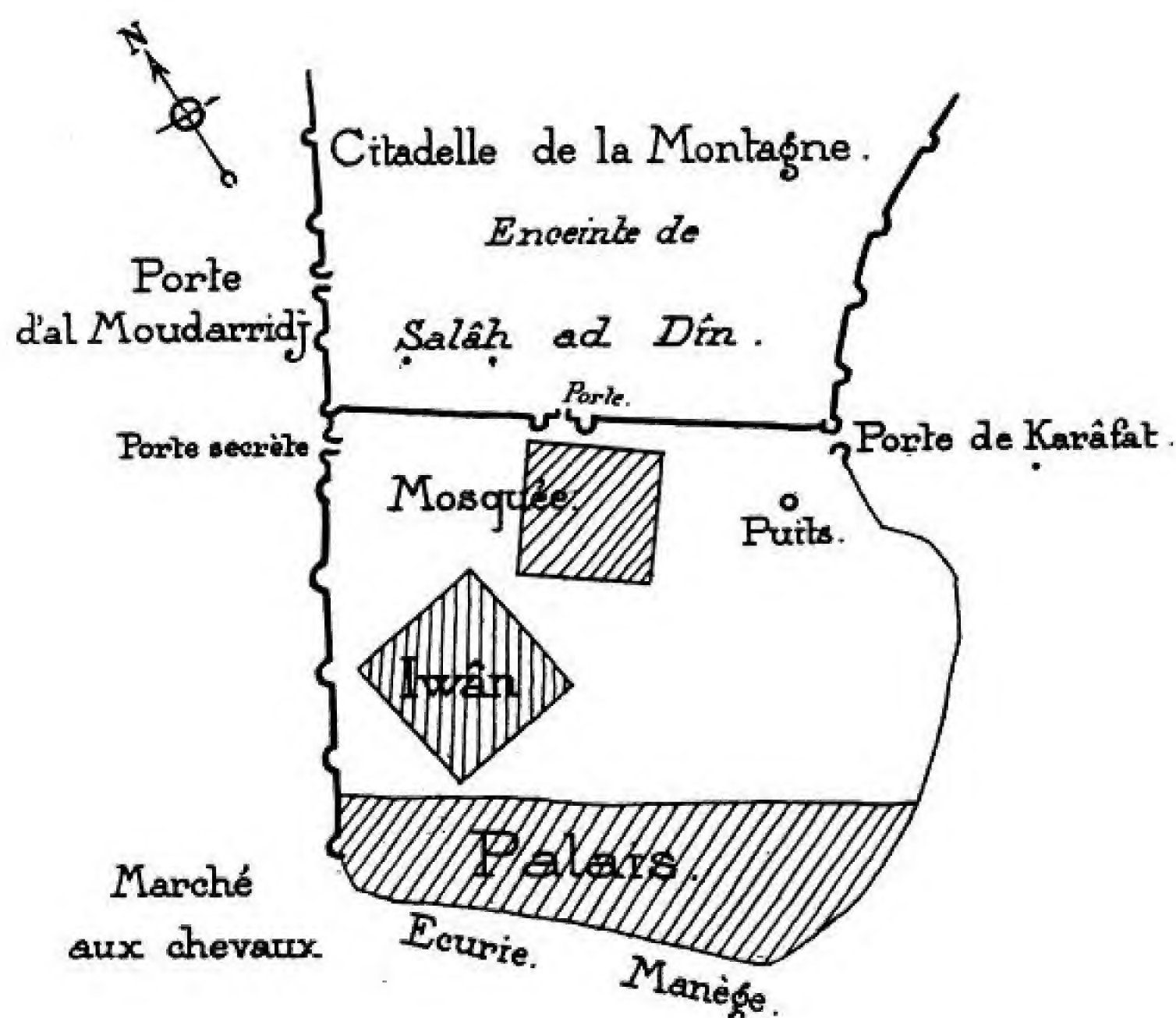
- 1° D'un Iwân الإوان, *iwân*;
- 2° D'une porte spéciale باب السرّ pour les palais royaux;
- 3° D'une porte de communication entre la Citadelle de la Montagne, ville militaire, et Al-Kala'at, ville royale. C'est Bâb al-Koullat باب القلّة;

1. *Op. cit.*, f° 119 verso.

2. Bibl. nat., ms. 688, f° 4 recto.

3. Trad. de STANE, III, p. 473.

- 4° D'écuries royales الاصطبلات السلطانية;  
 5° De tours أبراج;  
 6° De colombiers أبراج الحمام;  
 7° D'une bibliothèque خزانة الكتب;  
 et enfin, d'une manière plus hypothétique,  
 8° D'une résidence affectée au vizir قاعة الصاحب;  
 9° D'une Mosquée الجامع.



De tout cela il ne restait que bien peu de chose du temps de Maḳrîzî; il ne reste aujourd'hui que l'emplacement des portes, qui n'a dû jamais varier. Quand je traiterai à fond la description de la Citadelle au temps de Maḳrîzî, je reviendrai avec plus de détails sur les divers monuments subsistants, dont je n'ai voulu fixer d'abord que l'époque d'origine, pour ne pas retomber plus tard dans des répétitions fastidieuses.

## CHAPITRE VIII

LA CITADELLE DEPUIS AL-MALIK AL-KÂMIL JUSQU'A  
 MOUHAMMAD IBN KALÂOÛN (635-693).

Sous les successeurs immédiats d'Al-Malik al-Kâmil nous ne savons rien ou presque rien du sort de la Citadelle. J'ai dit, dans l'introduction, qu'elle fut délaissée par Al-Malik aş-Şâlih, pour la Citadelle de Raudat. Je n'insisterai pas davantage là-dessus, et me contenterai des détails de plus en plus circonstanciés que nous fournissent les historiens des sultans Mamloûks<sup>1</sup>. Mentionnons cependant la salle Şâlihiyat القاعة الصالحة construite par Al-Malik aş-Şâlih, qui fut habitée par les sultans jusqu'en 684, époque où elle fut brûlée<sup>2</sup>.

Après la chute des Ayyoûbites, Al-Malik al-Mou'izz (Nadjm ad-Dîn Aïbek) s'installa à la Citadelle, qui, depuis, resta toujours le siège du sultan. Sous son règne, il n'est pas fait mention de constructions nouvelles. Il paraît avoir délaissé l'Iwân d'Al-Kâmil, puisqu'il tenait ses audiences de justice à la Madrasat aş-Şâlihiyat<sup>3</sup>, accompagné des délégués de la maison de justice, دار العدل<sup>4</sup>, laquelle, comme nous le verrons, n'était autre que l'Iwân.

Peut-être faut-il lui attribuer, la « salle des Piliers »<sup>5</sup> قاعة العواميد<sup>6</sup>, ou العمد<sup>7</sup>, ou

1. A partir de cette époque, jusqu'en 708, l'ouvrage de QUATREMÈRE (*Histoire des sultans Mamlouks*, traduite de Maḳrîzî) nous fournira un guide précieux. Je le désigne par S. M.

2. S. M., II, 2<sup>e</sup> part., p. 81.

3. Sur la madrasat Şâlihiyat, voir Maḳrîzî, II, p. 374.

4. Sauf sous le règne de Beïbars, qui la transporta ailleurs, comme nous allons le voir.

5. Maḳrîzî, *Kitâb as-Sonloûk*; Aboû 'l-Maḥâsin, *An-Noudjoum az-ẓâhirat*, passim.

6. *Histoire de Beïbars* (Bibl. nat., ms. 803, f<sup>o</sup> 19 recto).

الاعمدة'. Du moins l'affectation spéciale de cette salle paraît-elle due à Chadjarat ad-Dourr, sa femme, qui fut la véritable souveraine pendant quelque temps. Voici, à ce sujet, ce que dit Ibn Iyâs : « C'est de Chadjarat ad-Dourr que vient le règlement مرتبة de la princesse, qui est observé dans la salle des Piliers<sup>1</sup>. » Cette salle des Piliers, comme nous aurons l'occasion de le voir plus tard, communiquait avec le harem. Le règlement dont parle Ibn Iyâs devait être relatif à la garde du harem; nous verrons, en effet, qu'une des dames du palais siégeait dans cette salle. Enfin elle ne devait pas être très éloignée de l'entrée de la Citadelle, et était comme l'antichambre des appartements privés du sultan, si l'on s'en rapporte à ce passage de Maḳrîzî : « Al-Mou'izz fit dire à Aktaï de venir le trouver à la Citadelle de la Montagne. Lorsqu'il eut franchi la porte de la Citadelle, et comme il se dirigeait vers la salle des Piliers, on ferma la porte [de la Citadelle] et on empêcha ses mamloûks d'entrer avec lui. A peine était-il arrivé dans le vestibule الدهليز qu'il fut assailli<sup>2</sup>. » Je reviendrai sur la question de l'emplacement exact de cette salle.

« De Chadjarat ad-Dourr vient également la naubat de la princesse نوبة خاتون qui après le soir المشا fait le tour de la Citadelle au son du tambour et de la *khali-liat*<sup>3</sup>. » Cette naubat est mentionnée par d'autres écrivains. QUATREMÈRE, d'après eux, dit : « La naubat ou le chœur de musique de la princesse était une cérémonie qui avait lieu chaque nuit, au Château de la Montagne, et où se rassemblait un grand nombre de musiciens. Elle était présidée par un des mamloûks du gouverneur du Château. Il était revêtu d'un costume complet et avait à la main un bâton doré. Devant lui était un petit flambeau que tenait un des portiers qui le faisait mouvoir avec légèreté et agilité, de manière à suivre la mesure des instruments<sup>4</sup>. »

Le passage d'Ibn Iyâs que j'ai cité est particulièrement intéressant, car il me permettra, je crois, d'élucider un petit problème soulevé par M. Max VAN BER-

1. Ibn Iyâs (Bibl. nat., ms. 795 A et B), *passim*.

2. (Bibl. nat., ms. 595 A, 93 r<sup>o</sup>) : وإلى شجرة الدر تنسب مرتبة خاتون التي في قاعة الاعمدة.

3. S. M., I, 1<sup>re</sup> partie, p. 47.

4. Ibn Iyâs, ms. 595 A, f<sup>o</sup> 93 recto : وكذلك تنسب إليها نوبة خاتون التي تدور في القلعة بعد العشا بالطبل والخليلية.

5. S. M., I, 1<sup>re</sup> partie, p. 139, note. Le mot de *naubat* appliqué à la musique militaire, à la « retraite » du soir, existe encore aujourd'hui en Algérie.

CHEM<sup>1</sup>. Maḳrīzī dit que sous Mouḥammad Ibn Ḳalāoūn, on fit piacer sur la porte de Zoueilat une *khaliliat* qu'on frappait tous les soirs après la prière de l'après-midi. M. VAN BERCHEM, d'après le contexte, traduit ce mot par *cloche*. Avant lui, ROUZÉE dans la *Description de l'Égypte* avait traduit par « une espèce de grande caisse de tambour »<sup>2</sup>. Personnellement j'avais en vain demandé, au Caire, la signification de ce mot, et en désespoir de cause, je crus à une faute de copiste : je lisais طبلية « des joueurs de tambour » ; mais après examen des divers manuscrits, je dus abandonner cette conjecture. J'ai relevé, en outre, divers passages où ce mot se retrouve. En effet, Maḳrīzī dit dans le passage que j'ai cité page 579, qu'on frappait une *khaliliat*, près de la porte de la Citadelle après le coucher du soleil. Djauharī dit que, en 802, on accrocha les têtes de deux émirs révoltés à la porte de la citadelle près de la *khaliliat*<sup>3</sup>. Enfin Ibn Iyās nous apprend, de façon certaine, que cette *khaliliat* était un instrument de même espèce que les tambours qu'on jouait chaque soir à la Citadelle, lors de la naubat. Le passage de Djauharī semble indiquer que la *khaliliat* était le nom d'un bâtiment où était la *khaliliat*. Par analogie, rappelons que le mot *ṭablkḥānat* طبلخانه signifie à la fois la batterie des timbales et la maison où étaient les timbaliers. J'en parlerai plus tard.

Il paraît donc évident que ce nom désigne une espèce particulière de tambour. D'où vient-il ? M. CLERMONT-GANNEAU, qui a bien voulu m'écrire à ce sujet, fait un rapprochement ingénieux. Moudjir ad-Dīn, dans son *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, dit qu'Abraham, surnommé *al-khalil*, créa les banquets سباط, que l'on annonce, le soir, au son du tambour. Le savant orientaliste se demande s'il ne faut pas chercher là l'étymologie du mot embarrassant, mais reconnaît lui-même que, dans ce cas, le mot devrait être connu des auteurs qui ont parlé des instruments de musique. M. VAN BERCHEM m'écrit que M. GOLDZIHÉ a eu la même pensée que M. CLERMONT-GANNEAU. Mais, d'après le passage d'Ibn Iyās, je me demande si l'on ne doit pas rapprocher de cette expression le titre officiel donné à *Chadjarat ad-Dourr de mère de Khalil* والدة خليل<sup>4</sup>. Peut-être est-ce en l'honneur de son fils que cette naubat fut instituée.

1. *Archéologie arabe*, tirage à part, p. 45 et 46; — et deuxième article (tirage à part), p. 31.

2. *Description de l'Égypte*, 2<sup>e</sup> édition, XVIII, 2<sup>e</sup> partie, p. 528.

3. Djauhari, I, f° 395 : رسم بان يعلقا (الراسان) على باب القلعة عند الخليفة.

4. Cf. STANLEY LANE POOLE. *Catalogue of Oriental coins*, IV, Introduction, p. xvii et p. 136 du texte.

La question d'étymologie reste donc obscure encore. Mais je crois qu'il ne peut plus y avoir de difficulté sur le sens. La *khaliliat* est une sorte de tambour. Le terme paraît être égyptien et devoir son origine aux coutumes militaires des sultans Mamloûks.

C'est cette même Chadjarat ad-Dourr, qui, furieuse d'être délaissée par son mari qui lui devait tout, le fit assassiner au bain dans la Citadelle. Elle fut, à son tour, livrée à un terrible supplice, et son corps jeté à demi nu dans le fossé de la Citadelle y resta exposé quelques jours à la voracité des chiens<sup>1</sup>.

Nous passons sur le règne insignifiant du deuxième sultan Mamloûk Al-Malik al-Mançoûr et celui du troisième Al-Malik al-Mouḏhaffar, fort court et tout occupé de la lutte contre les Tartares en Syrie. Nous arrivons au règne du quatrième sultan Al-Malik adh-Dhâhir (Rokn ad-Dîn Beïbars), le plus célèbre de tous, celui dont la mémoire est restée impérissable chez le peuple d'Égypte et alimente encore la verve des conteurs populaires<sup>2</sup>. C'était un grand constructeur, et c'est à lui que sont dus les premiers remaniements de la Citadelle.

Abou'l-Maḥâsin nous donne le résumé de ce qu'il y fit, en ces termes :

« Il construisit dans la Citadelle de la Montagne la Maison d'or avec ses deux tours, le tout couronné par une coupole supportée par douze piliers de marbre de couleur. Il y fit peindre les portraits de toute sa suite et de ses émirs. Il fit construire aussi dans la Citadelle deux *ṭabaḳats* qui donnaient sur la place de la Mosquée. Il éleva la tour de la zâouiat qui est voisine de la porte de la Citadelle et y perça des lucarnes et construisit au-dessus une coupole dont il fit enluminer les plafonds. Auprès il fit encore construire des *ṭabaḳats* pour les mamloûks. Il éleva en face de ses deux tours, à la porte de la Citadelle, une grande maison pour son fils Al-Malik as-Sa'îd. Il y avait en cet emplacement un creux ; il y fit faire seize fondations<sup>3</sup>. »

1. S. M., I, 1<sup>re</sup> partie, p. 70-72. Lire sur cette princesse une intéressante monographie de M. DE MÉRIONEC (*Bulletin de l'Institut égyptien*, année 1888, p. 91 sqq.).

2. Cf. LANE, *The modern Egyptians*, 5<sup>e</sup> éd., 1860, p. 400 sq.

3. Casernes pour les mamloûks. Voir S. M., II, 2<sup>e</sup> partie, p. 14, note.

4. عمر بقلة الجبل دار الذهب وبرجيه الخارج فيه قبة محمولة على اثني عشر عمود من الرخام الملون وصور فيها سائر حاشيته وامراته على هيئتهم وعمر بالقلة ايضا طبقتين مظنتين على رحبة الجامع وانشا برج الزاوية المجاورة لباب القلعة واخرج

Étudions d'abord ces diverses constructions. La Maison d'or *دار الذهب* nous paraît devoir être identifiée avec *la salle Dhâhriat* *القاعة الظاهرية* et *la Maison neuve* *الدار الجديدة*.

De la première, voici ce que nous dit Chafeî ibn 'Alî qui résume l'histoire écrite par Ibn 'Abd adh-Dhâhir (lequel fut secrétaire de Beïbars) : « En cette année (664) on acheva de construire *la salle Dhâhriat*, voisine de la porte secrète de la Citadelle de la Montagne — la bien gardée. — Le préposé à la construction était 'Izz ad-Dîn Aïbek al-Fakhrî. C'était une salle immense; on y déploya toutes les ressources de la construction et de l'enluminure, et on en atteignit les limites extrêmes. Quand elle fut achevée, le sultan y siégea et y fit dresser une table. Il en nomma *mouchidd* (préposé) 'Izz ad-Dîn al-Fakhrî. Le *şâhib* Mouhî ad-Dîn (ibn 'Abd adh-Dhâhir), auteur de cette histoire, composa des vers à ce sujet<sup>1</sup>.

De la seconde, Makrîzî dit : « *La Maison neuve*. Cette maison [est] près de la porte secrète de la Citadelle de la Montagne, donnant sur le Marché aux chevaux. Elle fut construite par le sultan Al-Malik adh-Dhâhir Beïbars al-Bondoukdârî en l'année 664 et dans le mois de djoumâda I<sup>er</sup> de cette année, lors de son achèvement, il offrit un banquet aux émirs<sup>2</sup>. »

J'en conclus que *la salle Dhâhriat* et *la Maison neuve* sont un seul et même monument. D'autre part, les détails du luxe déployé dans la *salle Dhâhriat* et dans la *Maison d'or* ne laissent pas de doutes sur l'identité des deux dernières; ce sont donc trois noms différents d'un même palais.

منه رواشن وبني عليه قبة وزخرف سقفيها وانشا جوار طباقا لماليكه ايضا وانشا تجاه برجيه باب القلعة دار كبيرة لولده الملك السعيد وكان في موصفها حفير فعقد عليه ست عنبرا عقدا (Bibl. nat., ms. 670, f° 181 recto)

1. Sur ce mot, voir S. M., I, 1<sup>re</sup> partie, p. 110, not<sup>2</sup>.

وفيه تجرت عمارة القاعة الظاهرية المجاورة لباب سر قلعة الجبل المحروسة المتولى عمارتها الامير عن الدين ايبك الفخري وهي قاعة عظيمة قد تفتن في عمارتها وزخرفها وتنوهي فيها الى الغاية والنهاية ولما تجرت جلس بها السلطان ومد سباطا وخلع على عن الدين الفخري مشدها... وانشاده صاحب محي الدين جامع سيرته. (Bibl. nat., ms. 803, f° 81 verso)

Je fais grâce au lecteur des vers assez amphigouriques de cet auteur, d'autant que j'avoue n'avoir pas réussi à en rétablir le texte, très altéré dans le manuscrit, si je ne me trompe.

الدار الجديدة هذه الدار عند باب سر قلعة الجبل المظل على سوق الخيل عمرها الملك انظار بيرس البندقدارى في سنة اربع وستين وستائة وعمل بها في جمادى الاولى منها دعوة للامراء عند فراغها. (Khatat, I, 2<sup>e</sup> partie, p. 26). Cf. S. M., II, p. 212. l. 29.

Reprenons le texte d'Aboû 'l-Maḥâsin. L'expression *برجيه* est quelque peu obscure. Le pronom suffixe *يه* ne peut se rapporter à *دار* qui est du féminin, d'autre part le même mot *برجيه* est répété plus loin. « Ses deux tours » signifient apparemment « les deux tours de Beïbars ». La seconde fois, l'auteur semble dire que *ses deux tours* étaient en face de la porte de la Citadelle. L'expression *باب القلعة* signifie toujours la porte principale, c'est-à-dire la porte de Sâriat. Aboû 'l-Maḥâsin signale sur ce point une profonde dépression de terrain *حفير*. Où pouvait être cette dépression ? Remarquons tout d'abord que la porte de Sâriat est très élevée au-dessus du sol, puisque l'on n'y aboutit que par un long escalier (cf. le *Plan de 1798*). Supposons que cette dépression que domine la porte fût divisée en deux par le mur de la Citadelle, une moitié de cette dépression se trouverait comprise dans l'enceinte même de la Citadelle, et une maison construite là serait bien à *côté de la porte* *بجانب القلعة*. *Ses deux tours* sont en face, dit notre auteur. Mais, suivant les autres, l'ensemble des bâtiments dont font partie *ses deux tours* est proche de la porte secrète. Je placerais donc *ses deux tours* dans le voisinage de l'Iwân d'Al-Malik al-Kâmil, entre cet Iwân et la porte secrète. Sur le plan que j'établis, on voit que cette disposition répond à peu près à ce terme, assez élastique, de *تجاه* « en face. » La maison de Beïbars et celle de son fils se font bien vis-à-vis. On pourrait encore admettre que la seconde n'était pas dans l'enceinte même de la Citadelle, ce qui se concilierait encore mieux avec le double détail d'une dépression profonde, et d'une situation vis-à-vis de la Maison d'Or. Mais il semble plutôt ressortir du contexte que tout était compris dans l'enceinte de la Citadelle.

Chafei ibn 'Alî parle d'une tour Al-'Âfiat *برج العافية*. D'autre part, on trouve quelquefois mentionnée la *Tour des lions* *برج السباع*. Les lions étant les armoiries de Beïbars, il est probable que cette dernière était l'une des trois tours construites par ce sultan. Nous ne savons laquelle.

Je verrais volontiers dans la tour que Beïbars construisit à la zâouiat « qui est voisine de la porte de la Citadelle » la *koullat* qui fut construite par ce sultan, d'après Maḥrîzî<sup>1</sup>, et qui donna son nom à la porte qui mettait les deux

<sup>1</sup> « باب القلعة عرف بذلك من اجل انه كان هناك قلعة بناها الملك الظاهر بيبرس. » La porte de la Koullat ainsi appelée parce qu'il y avait là une *koullat* construite par Al-Malik aḍh-Dhâhir Beïbars » (*Khiṭaṭ*, II, 212, l. 36).

enceintes en communication (v. plus haut, p. 594). Dans ce cas, la zâouiat en question occuperait à peu près l'angle de l'enceinte, entre la porte de Sâriat et la porte de la Koullat<sup>1</sup>.

La place de la Mosquée, si l'on admet que la Mosquée était au même endroit que celle de Mouhammad ibn Kalâoûn (voir plus loin, ch. ix) répond au vide laissé entre la porte de Koullat et la Mosquée en question. Je renvoie au plan, où je marque les *tabakats* dues à Beïbars.

Maḳrîzî dans les *Khîṭaṭ* attribue formellement à Beïbars la construction d'une annexe importante : la *Maison de justice* دار العدل : mais Aboû 'l-Maḥâsin, ni l'auteur de la Vie de Beïbars n'en disent mot. D'autre part, Maḳrîzî lui-même, dans le *Kitâb as-Souloûk*, dit qu'il la reconstruisit. « En cette année (661) on reconstruisit la *Maison de justice* دار العدل située au pied de la Citadelle de la Montagne. Le sultan y tenait une séance, les lundis et jeudis de chaque semaine<sup>2</sup>. »

L'existence de cette maison de justice, distincte de l'Iwân, semble confirmée par l'expression de la *Maison basse de justice* دار العدل السفلى que nous trouvons une fois mentionnée par Chafeî ibn 'Alî, qui ajoute : « C'est le tombeau des Banî al-Mahtâr, émirs égyptiens<sup>3</sup>. » Quelques pages plus loin l'auteur nous parle du « grand Iwân voisin de la Mosquée de la Citadelle<sup>4</sup>. » De ces détails résulte, ce me semble, l'existence simultanée de l'Iwân et de la Maison de justice : l'Iwân étant déjà une maison de justice, l'autre était désignée par l'épithète de *basse*. Les deux avaient-elles existé du temps d'Al-Kâmil? Nous l'avons prouvé pour l'Iwân. Pour l'autre, nous n'avons pas d'autres renseignements que la reconstruction et vraisemblablement l'agrandissement entrepris par Beïbars.

Voici ce que nous en dit Maḳrîzî : « *L'ancienne Maison de justice*. L'emplacement actuel de cette maison est sous la Citadelle : c'est appelé la Timbalerie. Celui qui construisit la maison de justice est Al-Malik aḍh-Dhâhir Rokn ad-Dîn

1. *قلعة* signifie tour isolée. C'est encore le terme dont on désigne à Constantinople les tours d'observation de Galata et Péra. Dans le *Plan de 1798*, on remarque une grande tour isolée appelée *Bourg Khazneh Qoullah* (Citadelle, n° 62). Est-ce un souvenir de la *koullat* de Beïbars?

2. *S. M.*, I, 1<sup>re</sup> partie, p. 223, n°

3. (Bibl. nat., ms. 803, f° 40 recto). دار العدل السفلى وهي تربة بنى المهتار من امراء المصريين.

4. (Bibl. nat., ms. 803, f° 60 recto). الابوان الكبير المجاور لجامع القلعة.

Beïbars al-Boundoukdârî en l'an 661 et il prit l'habitude d'y siéger tous les lundis et jeudis pour y recevoir l'armée. Les audiences commencèrent au début de l'année 662..... [Suit une série d'anecdotes relatives à diverses décisions remarquables prises en ces audiences ; comme elles n'intéressent pas directement mon sujet, je les supprimerai. Disons seulement qu'il s'y agitait toutes sortes de questions : revendications contre les domaines de l'État, charité publique lors de disette, réforme de monnaies, etc. C'est la confusion absolue des pouvoirs administratif et judiciaire, le système de gouvernement patriarcal, toujours en vigueur dans l'Orient]... « Cette maison de justice continua (à fonctionner) jusqu'à ce qu'Al-Malik al-Mançoûr Kâlâoûn reconstruisit l'Iwân. Cette maison de justice fut alors délaissée jusqu'à l'année 722, époque où le sultan Al-Malik an-Nâsir Mouḥammad ibn Kâlâoûn la détruisit et sur son emplacement édifia la Timbalerie<sup>1</sup>. » Quand j'aurai à parler de la Timbalerie, j'en discuterai l'emplacement tout au long.

Sous le règne de Beïbars, la Citadelle fut le théâtre d'un événement historique considérable. En renvoyant pour les détails à l'ouvrage de Maḳrîzî traduit par QUATREMÈRE<sup>2</sup>, je le résumerai ici en quelques lignes.

L'émir Aboû 'l-Kâsim Aḥmad, fils du khalife abbasside Aḍḍ-Dhâhir (622-623), s'était enfui de Bagdad, après la prise de cette ville par les Tatares (658) et le massacre de sa famille. Caché pendant quelques années chez les Arabes de l'Irâq, il prit en 659 la résolution de se réfugier en Égypte. Beïbars le reçut en grande pompe. Le 13 radjab de cette année, il fut solennellement reconnu comme khalife, sous le nom d'Al-Moustansîr billah, et le vendredi, 17 du même mois, il prononça la *khoṣbat* dans la Mosquée de la Citadelle. Puis, à son tour, il conféra solennellement à Beïbars le sultanat.

Beïbars lui donna une armée pour reconquérir Bagdad. Mais l'expédition fut

1. دار العدل القديمة هذه الدار موصفها الآن تحت القلعة يعرف بالطبخانة والذي بنى دار العدل الملك الظاهر ركن الدين بيبرس البندقدارى في سنة احدى وستين وستمائة وصار يجلس بها لمرض العساكر في كل اثنين وثلاثين وابتدا بالحضور في اول سنة اثنين وستين وستمائة..... وما برحت دار العدل هذه باقية الى ان استجد السلطان الملك المنصور فلاون الابون فهجرت دار العدل هذه الى ان كانت (Maḳrîzî, II, 205, l. 19, et 206, l. 25).

2. S. M., I<sup>er</sup> vol., 1<sup>re</sup> partie, 146 sq. Cf. WEH., *Geschichte der Chalifen in Ägypten*.

désastreuse, et coûta la vie au nouveau khalife. Un de ses parents lui succéda avec le titre d'Al-Hâkim biamr Illah. Il arriva au Caire, le 27 rabî' I<sup>er</sup> 660. « Le sultan sortit en pompe à sa rencontre, lui assigna pour demeure la grande tour située dans l'intérieur du Château de la Montagne, et lui fit fournir tout ce qui pouvait lui être nécessaire<sup>1</sup>. »

Depuis ce temps, les khalifes ne cessèrent de séjourner en Égypte. Sauf quelques rares intervalles, ils se contentèrent du pouvoir spirituel et des honneurs qui leur étaient accordés, et vécurent en bonne intelligence avec les sultans. D'abord logés à la Citadelle, ils furent, plus tard, installés dans le château de Kabch. C'est là que le dernier khalife conféra au sultan ottoman Salim et à sa famille tous ses droits spirituels, en 921.

La grande tour, où fut logé Al-Hâkim, me paraît être la tour voisine de la porte de Karâfat, mentionnée par Maḳrîzî<sup>2</sup>, comme affectée aux rebelles en l'année 724. C'est, en effet, une tour énorme.

Je ne quitterai pas le règne de Beïbars sans dire quelques mots d'une question qui s'y rattache indirectement. Je veux parler du changement de nom de la porte de Sâriat ou d'Al-Moudarradj qui s'appela, nous dit Maḳrîzî, porte d'Ad-Darfil, du nom d'un officier de Beïbars. S'il fallait s'en rapporter au texte des *Khiṭaṭ*, la question serait fort simple, mais quelques lignes du même auteur dans son ouvrage historique (*Kitâb as-Souloûk*) viennent la compliquer de contradictions flagrantes.

Voici d'abord le texte des *Khiṭaṭ* : « Cette porte est appelée aussi porte d'Al-Moudarradj, et on l'appelait autrefois porte de Sâriat. Ad-Darfil est l'émir Housâm ad-Dîn Lâdjîn al-Aïdmerî, connu sous le nom d'Ad-Darfil (le dauphin). Il était dawâdâr d'Al-Malik adh-Dhâhir Beïbars. Il mourut en 672<sup>3</sup>. » Maḳrîzî ajoute que cette porte est entre le mur de la Citadelle et la montagne : وهو فيما بين سور القلعة والجبل. J'ai essayé, plus haut, (p. 579 sqq.) d'expliquer ce texte. Il convient d'y revenir, et de l'interpréter avec plus de précision.

1. S. M., I<sup>er</sup> vol., 1<sup>re</sup> partie, p. 172.

2. (Ms., f<sup>o</sup> 390 recto.) البرج المرسوم للمصادر بين باب القرافة من القلعة

باب الدرفيل... يعرف أيضا باب المدرج وكان يعرف قديما باب سارية... والدرفيل هو الأمير حسام الدين لاجين

الإيدمرى المعروف بالدرفيل دوا دار الملك الظاهر بيبرس مات في سنة اثنين وسبعين وستائة ( *Khiṭaṭ*, II, 205, l. 15.)

Sur Ad-Darfil, voyez S. M., I<sup>er</sup> vol., 2<sup>e</sup> partie, p. 119.

En adoptant le texte des *Khiṭaṭ*, on arrive à cette conclusion que la porte d'Ad-Darfil était en dehors de la Citadelle. Cette conclusion se dégage encore mieux d'une ligne du *Kitāb as-Souloûk* où Maḳrîzî nous apprend « qu'on construisit une muraille entre la porte d'Ad-Darfil et le mur de la Citadelle » et il ajoute : « on éleva également une muraille du voisinage de la porte d'Al-Darfil à la montagne' ». J'ai relevé l'absurdité d'une telle disposition dans le cas où la porte d'Ad-Darfil serait la porte principale de la Citadelle, et ce que nous savons de la porte de Sâriat nous amène à dire : Malgré l'affirmation des *Khiṭaṭ*, la porte d'Al-Darfil est absolument distincte de la porte de Sâriat.

Et, en effet, le même folio du *Kitāb as-Souloûk* nous dit : « On boucha la porte d'Ad-Darfil, près de la Citadelle, et la porte attenante à la Citadelle, connue autrefois sous le nom de porte de Sâriat, et aujourd'hui sous celui de porte d'Al-Moudarradj<sup>1</sup>. » Il est difficile d'être plus net.

Mais comment Maḳrîzî a-t-il pu être amené à une si flagrante contradiction ? Je vais en donner l'explication qui me paraît la plus vraisemblable.

Sur le *Plan de 1798*, on remarque un très long escalier qui monte jusqu'au point où est la porte principale de la Citadelle, celle où Ṣalāḥ ad-Dîn fit graver son nom. (La partie la plus basse de l'escalier a disparu aujourd'hui, Mehemet-Aly ayant complètement transformé cette région.) Or, supposons à l'entrée de cet escalier une porte, cette porte sera hors de la Citadelle, et toutefois voisine de la Citadelle. Aujourd'hui encore cette disposition se reproduit. La porte par laquelle on entre est bien reliée aux deux enceintes (celles de Ṣalāḥ ad-Dîn et d'Al-Kâmil) par une muraille, mais, en somme, elle ne fait pas corps avec la Citadelle. Cette porte elle-même en remplace une autre qui est condamnée aujourd'hui, et qui me paraît correspondre à peu près à celle d'Ad-Darfil. Cette porte ouvrant sur un escalier (appelé, nous le savons, *escalier d'Al-Moudarradj* سلم المدرج) pouvait s'appeler aussi porte d'Al-Moudarradj. La porte de Sâriat, ouvrant également sur le même escalier, pouvait également porter ce nom. De là, la confusion.

1. (Ms. 672, f° 181 recto) بنى حائط بين باب الدرفيل وسور القلعة وأبنا أيضاً حائط من جوار باب الدرفيل إلى الجبل

2. (*Ibid.*, *ibid.*). وسد باب الدرفيل بجوار القلعة والباب المجاور للقلعة المعروف قديماً باب سارية يعرف اليوم باب المدرج. Djauhari nous dit aussi qu'on condamna « la porte attenante à la Citadelle, autrefois appelée porte de Sâriat

Pour résumer mon opinion, on confondait sous le même nom d'Al-Moudarradj les deux portes situées aux extrémités de l'escalier dit d'Al-Moudarradj, et qui doivent s'appeler respectivement, la plus haute : *Bâb Sâriat* باب سارية, la plus basse *Bâb ad-Darfil* باب الدرفيل. Ce dernier nom prit naissance sous Beïbars; Ad-Darfil dut certainement être pour quelque chose dans la construction ou la reconstruction de cette porte. Mais je n'ai aucun indice à ce sujet.

Sous le règne fort court des fils de Beïbars, nous n'avons à mentionner que l'existence d'une tour dite du *Rafraf* برج الرفرف, dominant sur l'Écurie<sup>1</sup>. Nous allons avoir bientôt l'occasion de revenir sur le mot *Rafraf*.

Le règne de Kalâoûn nous arrêtera davantage. Nous avons vu que Makrizî lui attribue la reconstruction de l'Iwân. Je n'étonnerais plus le lecteur en signalant des contradictions et des obscurités chez cet auteur. Je vais tâcher, encore une fois, d'éclaircir son texte. Voici ce qu'il dit, dans les *Khiṭaṭ*. Après qu'il nous a parlé de la Maison de justice دار العدل fondée par Beïbars, hors de la Citadelle, nous avons vu qu'il ajoute : « quand Kalâoûn rétablit استجد l'Iwân, la Maison de justice fut abandonnée, etc. » Il semble en résulter que l'Iwân fut abandonné sous Beïbars pour la Maison de justice, et celle-ci, à son tour, pour l'Iwân reconstruit par Kalâoûn. C'est ce qui semble encore confirmé par les lignes suivantes : « L'Iwân connu sous le nom de Maison de justice. Cet Iwân fut construit par Kalâoûn, puis renouvelé par son fils Al-Achraf Khalîl<sup>2</sup>. » Or, il résulte de la lecture du *Kitâb as-Souloûk* du même auteur, que sous Beïbars, comme sous ses successeurs, ni l'Iwân, ni la Maison de justice ne furent abandonnés. En 667, cinq ans après la construction de la Maison de justice, nous voyons siéger Al-Malik as-Sa'id Barakat, fils de Beïbars, dans l'Iwân : il y reçoit les placets; on lui remet les lettres patentes qui le proclament héritier du sultanat<sup>3</sup>. Ce même Barakat, fils de Beïbars, devenu sultan, reçoit les émirs dans l'Iwân<sup>4</sup> et

et connue aujourd'hui sous le nom de porte d'Al-Moudarradj » انبواب المجاور للقلعة المعروف قديماً بباب سارية ويعرف الآن بباب المدرج (I, f<sup>o</sup> 113.)

1. *S. M.*, I<sup>er</sup> vol., 2<sup>e</sup> partie, p. 170.

2. (*Khiṭaṭ*, II, 212, l. 30.) الابوان المعروف بدار العدل هذا الابوان انشاه السلطان قلاوون ثم جدد ابنه الملك الاشرف خليل

3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 61.

4. *Ibid.*, *ibid.*, p. 156.

c'est là que la foule des mamloûks présente ses réclamations<sup>1</sup>. Dès les commencements de son règne (678), Ḳalâoûn y célèbre une cérémonie funèbre en l'honneur du sultan précité<sup>2</sup>. Même cérémonie, en l'honneur de son propre fils, quelques années plus tard<sup>3</sup>. D'autre part, Ḳalâoûn, dès les premiers jours de son règne, s'impose la loi de venir siéger dans la *Maison de justice* les lundis et jeudis<sup>4</sup> : il s'agit évidemment de la Maison de justice de Beïbars. Quelque temps après (682), un impôt est payé dans « la maison de justice située au pied de la Citadelle<sup>5</sup>. » Ajoutons que, dans le *Kitâb as-Souloûk*, il n'est rien dit d'une construction del'Iwân.

Je crois pouvoir en conclure que les expressions employées dans les *Khiṭaṭ* sont exagérées; que Ḳalâoûn, comme son fils Khalil après lui, ne fit que de légères réparations au monument même, mais que Ḳalâoûn dut y installer les audiences de justice, tenues depuis Beïbars, hors de la Citadelle.

En 685, Ḳalâoûn édifia une *ḵoubbat* (coupole). Ibn 'Abd aḏh-Ḍhâhir nous donne des renseignements circonstanciés sur cette *ḵoubbat* : « Pendant le temps de cette absence [année 685 de *radjab* à *ḥawwâl*] il avait prescrit de construire une *ḵoubbat* sur la *place Rouge* dans la Citadelle, sous la direction de l'émir 'Alam ad-Dîn al-Manṣoûrî. Ce devint une des merveilles de l'architecture, comme aucun roi dans aucun royaume n'en fit élever de semblable. Que celui qui contredirait cette assertion me cite tel souverain, tel endroit, et nous nous inclinons.

« Cette coupole se distingue par ses piliers grands et petits, peints et dorés, au nombre de quatre-vingt-quatorze, en dehors des péristyles. Il s'y ajoute, en fait d'or, deux mille trois cents coussins d'or égyptien. Les marbres, on n'en saurait calculer la valeur et le nombre. Sur les deux murs des péristyles sont représentées les forteresses de notre maître le sultan, citadelle par citadelle, château par château, avec leurs mers, leurs fleuves, leurs plaines et leurs montagnes. Sur une plaque de marbre il est écrit que le commencement en fut à la pre-

1. *S. M.*, I<sup>er</sup> vol., 2<sup>e</sup> partie, p. 162.

2. *S. M.*, II<sup>e</sup> vol., 1<sup>re</sup> partie, p. 9.

3. *Ibid.*, *ibid.*, p. 99.

4. *S. M.*, I<sup>er</sup> vol., 1<sup>re</sup> partie, p. 5.

5. *Ibid.*, *ibid.*, p. 59.

mière lune de cha'abân de cette année, et la fin en chawwâl de la même année.

« Poésie du mamloûk ' (l'auteur) à ce sujet :

Tu as élevé pour l'empire tout un palais qui surpasse en hauteur les *Barabras* <sup>2</sup>.  
 Oui, le château de Belkeïs est en ruine, le château d'Amân en débris;  
 Le palais de Ghoumdân en cendres; la tribu de Bawân en confusion!  
 Combien plus belle cette coupole qui s'élève jusqu'à atteindre les nuages !

« Notre maître le sultan, à son arrivée, siégea en cette *koubbat* : il en reconnut la beauté et en admira la perfection, et il en agréa la convenance. Étaient présents le prince de Ḥamah' et son oncle, tous les émirs, etc. ' . »

Maḳrîzî nous fournit, de plus, un détail important. Cette *koubbat* fut, d'après lui, construite sur les ruines de la *koubbat* de Beïbars, dont nous avons parlé : « elle fut détruite (la *koubbat*) par Ḳalâou'n le dimanche 10 radjab 685 et il édifia à la place une *koubbat* dont la construction fut achevée en chawwâl de cette année' . » L'identification étant indéniable, nous pouvons en conclure que la *place*

1. Sur cette expression, voir ce que j'en ai dit précédemment, même volume, p. 561.

2. Sur ce nom donné par les Arabes aux temples de l'ancienne Égypte voir *Abd al-Latif* (S. DE SACY), p. 182 et 230.

3. Il s'agit d'Al-Malik al-Mouḍhaffar III, sultan Ayyoubite, qui venait de succéder en 683 à son père, et d'Al-Malik al-Aḡḡal 'Alī, son oncle. Ce dernier est le père du célèbre historien Aboû 'l-Fiḡḡ.

4. كان في غيبته هذه المدة رسم ببناء قبة في الرحبة الجرا بالقلعة المحروسة بمباشرة الأمير علم الدين المنصورى فجاءت من عجائب الابنية التي ما عمر مثلها ملك في مملكة من الممالك ومن عارض في هذا القول فليقل فلان في المكان الفلاني فنسلم له ذلك والذي بهذه القبة خاصه من العمد الكبار والصغار الملونة والمذهبة اربعة وتسعون عموداً خارجاً من الرواقات والذي الصّف بها من الذهب انغان وثلاث مائة دست ذهباً مصرياً واما من الرخام فما لا تحصى فيته ولا تحصى وفي جدران رواقاتها صفة قلاع مولانا السلطان قلعة قلعة وحصنا حصنا بجوارها وانهارها وسهولها واجبالها وكتب على لوح رخام منها ان الشروع فيها كان في مستهل شعبان من هذه السنة وما نظمه المملوك فيها [بسيط]

شَبَدَتْ لِلْمَلِكِ كُلِّ قَصْرٍ    يَرِي أَعْتَلَاءَ عَلَى الْبَرَابِ  
 فَصَرَحُ بَلْقَيْسٍ فِي انْقِضَاضٍ    وَصَرَحُ هَامَانَ فِي انْقِضَابِ  
 وَقَصْرُ غَمْدَانَ فِي انْقِلَافٍ    وَشَعْبُ بَوَانَ فِي انْقِلَابِ  
 يَا حُسْنًا قَبَّةً تَعَالَتْ    حَتَّى تَنَاضَتْ إِلَى السَّحَابِ

ولما وصل مولانا السلطان جلس بهذه القبة فاستحل جالها واستحسن كآملها واستقبل اقبالها وحضر صاحب جاء وعمه والامرا جميعهم بها الخ (Bibl. nat., Supplément 810, n° 284.)

وهدمها (القلعة) الملك المنصور قلاون في يوم الاحد عاشر شهر رجب سنة خمس وثمانين وستمائة وبني مكانها قبة. فرغت عمارتها في شوال منها. (Khitat, II, p. 212, l. 37.)

*Rouge الحرة* n'était autre que la place située entre les deux portes de Sâriat et de Karâfat (voir p. 579 et 583).

C'est encore à Kalâouân qu'est attribuée la construction de la *maison du naïb* دار النيابة sur laquelle nous aurons à revenir : « La maison du naïb. Il y avait à la Citadelle une maison du naïb construite par Kalâouân en 687. Elle fut habitée par l'émir Housâm ad-Dîn Tourantâi et, après lui, par les *naïbs* du sultanat. Les naïbs y siégeaient dans la tribune grillée, le *chibâk*. »

Kalâouân prit aussi diverses mesures relatives au logement de ses mamloûks dans la Citadelle<sup>1</sup>.

Pour en finir avec le règne de Kalâouân je rappellerai qu'il construisit un bourdj près de la porte secrète (voir p. 591) et qu'en 684, éclata un incendie qui détruisit la *salle Şâlihiat* (voir p. 602).

Sous le règne de son fils Khalîl (689-694) un autre incendie fit de plus grands ravages. Je crois devoir transcrire ici quelques lignes d'Ibn 'Abd adh-Dhâhir, l'écrivain officiel de Beïbars, de Kalâouân et de Khalîl :

« Dans la nuit de vendredi 17 şafar (691) le feu éclata dans l'auguste demeure du sultan près des magasins bien remplis et des trésors, de la bibliothèque, etc. Son action se renforça, sa flamme prit le vol, et sa chaleur s'éleva : il grandit presque à perte de vue, et dans ses lueurs la nuit était jour. Aussitôt parût notre maître le sultan en toute hâte ; les portes sont ouvertes. Les mamloûks du sultan, c'est-à-dire tous les émirs et autres arrivent, et se lancent à l'assaut de ces flammes. L'eau est amenée des réservoirs des bassins et les portes [des bassins?] sont ouvertes. Alors la divine félicité de notre maître et ses bénédictions<sup>2</sup> dirent : *Feu, sois fraîcheur et salut*, et à l'instant, il en fut ainsi. Dieu dissipa la grande terreur qui régnait en ces lieux...<sup>3</sup> »

1. دار النيابة كان بقلعة الجبل دار النيابة بناها الملك المنصور قلاوون في سنة سبع وثمانين وستمائة سكنها الأمير حسام الدين طرنتاي ومن بعده من نواب السلطنة وكانت النوب تجلس بشباكها (Khitat, II, p. 214, l. 33.) Sur le naïb voir S. M., I, 1<sup>re</sup> partie, p. 93, note.

2. Y compris une prison horrible, appelée le fossé الجب dont j'aurai l'occasion de dire quelques mots plus tard.

3. Le mot « bénédiction » est accompagné de l'épithète *khalîliat* absolument intraduisible. Il y a un jeu de mots sur le terme arabe de Khalîl, qui est le nom du sultan et celui du prophète Abraham. Les paroles qui suivent sont précisément empruntées à un épisode de la légende de ce prophète, resté indemne au milieu des flammes où on l'avait jeté (Coran, sour. XXI, 69).

4. في ليلة الجمعة سابع عشر صفر وقعت نار بالادر الشريف السلطانية قريب الخزان المعمورة والدخائر وخزانة الكتب.

Maḳrîzî lui attribue la construction d'un palais, qui porta le nom d'*Al-Achrafiat* (de son nom d'Al-Malik al-Achraf) en l'année 692 (*Khiṭaṭ*, II, p. 211, l. 29). Ce fut l'occasion de grandes fêtes. On célébra la circoncision de Mouḥammad, frère du sultan, son futur successeur.

Maḳrîzî lui attribue aussi la construction du pavillon *Ar-Rafraf* الرفرف. « Ce pavillon dominait le paysage jusqu'au delà de Djizat (Ghizeh). Il y fit peindre ses émirs et ses courtisans. Il y adjoignit une coupole à colonnes, tout enluminée, et construisit dans le voisinage une tour près de l'écurie. Là était une salle d'audience où se tenait le sultan; et cela fut ainsi jusqu'en 712, époque où Mouḥammad ibn Ḳalâoun le détruisit, et construisit dans le voisinage une tour près de l'écurie<sup>1</sup>. »

Mais notre auteur mentionne déjà le *Rafraf* à une époque antérieure. En 678, le sultan Barakat se montre sur la *tour du Rafraf* برج الرفوف près de l'écurie<sup>2</sup>. Or, du passage cité précédemment il semble résulter l'identité de cette tour avec celle que Maḳrîzî attribue à Mouḥammad ibn Ḳalâoun.

Notons ce nouvel exemple de la perpétuelle confusion dans les mots « bâtir, rebâtir, restaurer. » Ajoutons que, pour cette époque, Maḳrîzî est quelque peu excusable. C'est une véritable fureur, depuis Beïbars, de construire et de reconstruire, et cette rage atteindra le paroxysme avec Mouḥammad ibn Ḳalâoun. Il est remarquable, d'ailleurs, que, sauf de rares exceptions, on ne construit guère de nouveaux édifices, on détruit les anciens pour les refaire plus grands et plus beaux. Nous appelons l'attention du lecteur sur ce point. Plus tard, c'est-à-dire à l'époque turque, on ne répare plus, on ne détruit plus. On construit à côté, on laisse même l'œuvre inachevée. L'exemple le plus frappant dans la Cita-

وغير ذلك ففوى فعلها واستطار لبيها وارتفع وقدها وعلت حتى كادت تذهب بالابصار فتكون البيل في الانارة كالنهار فلوقت  
حضر مولانا السلطان لذلك معاجلا وقصت الابواب وحضرت الممالك السلطانية من الامرا كلهم وغيرهم واقصموا تلك  
النيران بنفوسهم وثقات المياه من دوائر الصباريج وقصت الابواب فقالت سعادة مولانا الالهية وبركانه الخليفة يا اُر كوني  
بردا وسلاما فلوقتها صارت كذلك ودفع الله من الخواف العظيم ما هنالك (Ms. de Munich, n° 405, f° 60 recto.)

الرفرف عمره الملك الاشرف خليل بن قلاون وجعله عاليا يشرف على الجيزة كلها ويعيشها وصور فيه امرا الدولة وخواصها ١.  
وعقد عليه قبة على عمد وزخرفها وكان مجلسا يجلس فيه السلطان واستمر جلوس الملوك به حتى هدمه الملك الناصر  
محمد بن قلاون في سنة اثني عشرة وسبعمائة (Khiṭaṭ, II, 212, l. pén.)

2. S. M.

delle est le voisinage des mosquées de Mehemet-Ali et de Mouhammad ibn Kalâouân, et, à quelques pas de la Citadelle, la magnifique mosquée Rifayat commencée et délaissée, tandis que les millions inutilement dépensés pour un commencement de construction eussent été si précieusement employés à la restauration de la mosquée de Hasan qui lui fait face de l'autre côté du boulevard. Et pourtant, aux yeux de l'archéologue, le second système est plus précieux, et nous regrettons vivement, pour notre part, que Mehemet-Ali ne l'adoptant qu'en partie ait détruit tant de l'œuvre de Mouhammad ibn Kalâouân, comme celui-ci avait détruit toute l'œuvre de ses prédécesseurs. Heureusement pour nos études, l'expédition française nous en a laissé des dessins et des descriptions, que nous allons désormais utiliser.

---

Pendant l'impression de cette première partie de mon mémoire, M. Max VAN BERCHEM a publié son *Corpus inscriptionum arabicarum*. Ayant commencé par l'Égypte, il a eu occasion de traiter plusieurs points que j'ai touchés, et d'autres encore que je dois examiner à mon tour. Je n'ai pu, jusqu'ici, utiliser cet excellent ouvrage. Je l'utiliserai dans l'avenir.

Sur la *khaliliat*, M. GOLDZIEHER vient de publier un curieux article dans la *Zeitschrift des Palästina-Vereins*.

Je renvoie le lecteur à la fin de ce mémoire pour un nouvel examen de cette question.

Juillet 1894.



a b c d e

f

g

f



Imp. Berthaud, Paris.

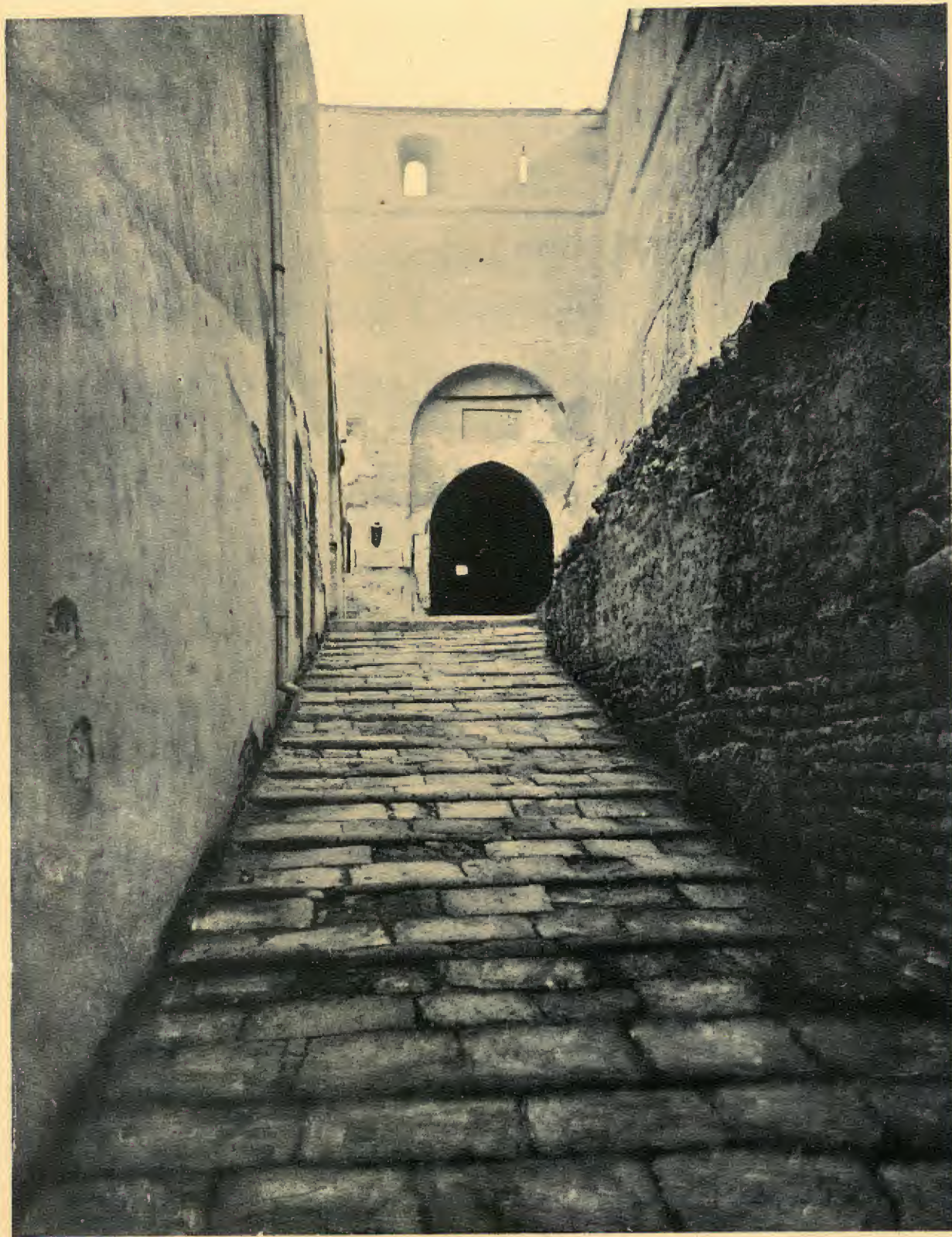
VUE GÉNÉRALE DE LA CITADELLE PRISE DU MONT AL MOUKATTAM (année 1892)

- a. Mosquée de Méhémet Ali.
- b. Puits de Joseph.
- c. Mosquée du Sultan Hasan.
- d. Porte de la Montagne.
- e. Mosquée d'Ibn Kalâoun.
- f à f. Casernes.
- g. Mosquée de Sâriat.





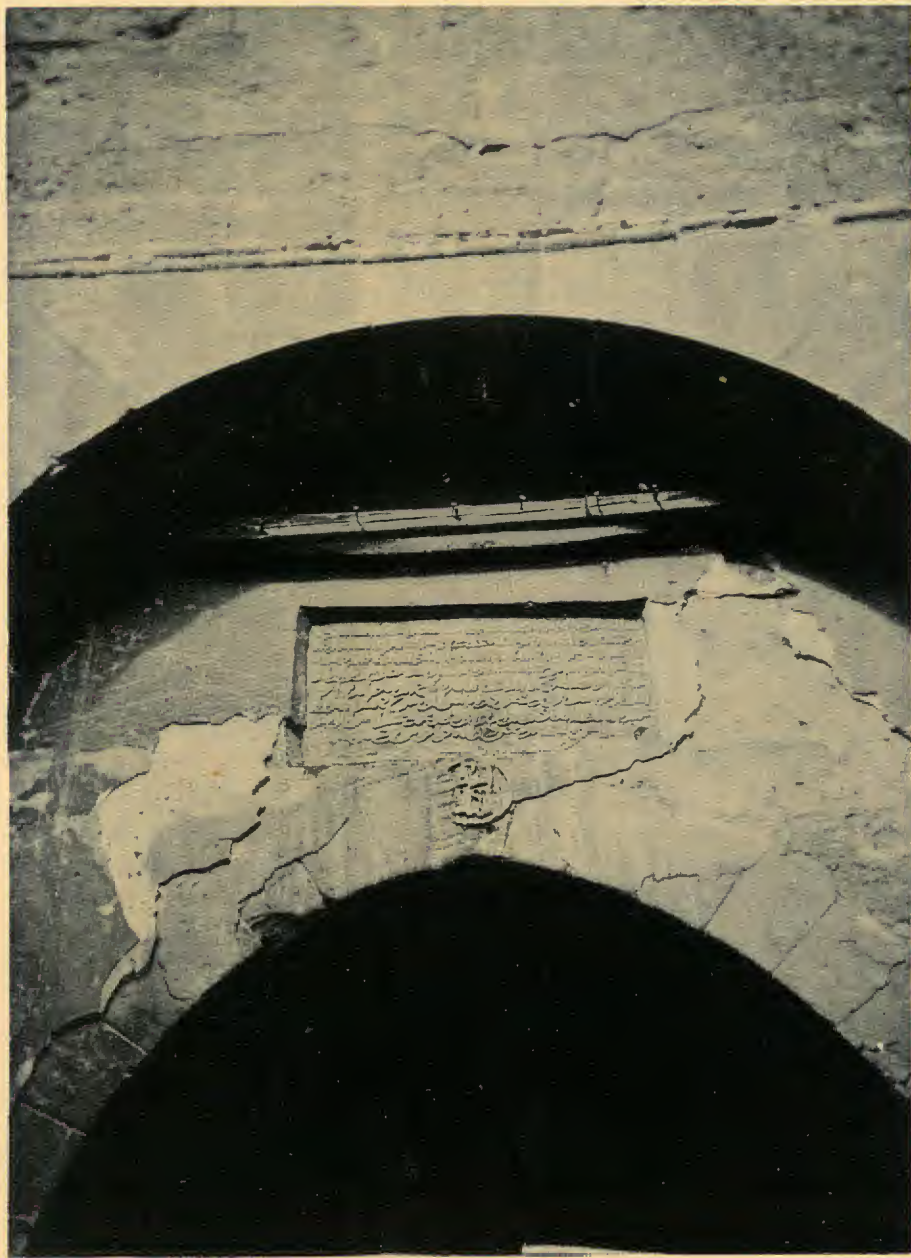




Imp. Berthaud, Paris.

LA PORTE D'AL MOUDARRADJ (Porte de Sariat). — L'ESCALIER D'AL MOUDARRADJ





Imp. Berthaud, Paris.

INSCRIPTION DE SALÂH AD-DÎN (Porte de Sâriat ou d'Al Moudarradj).

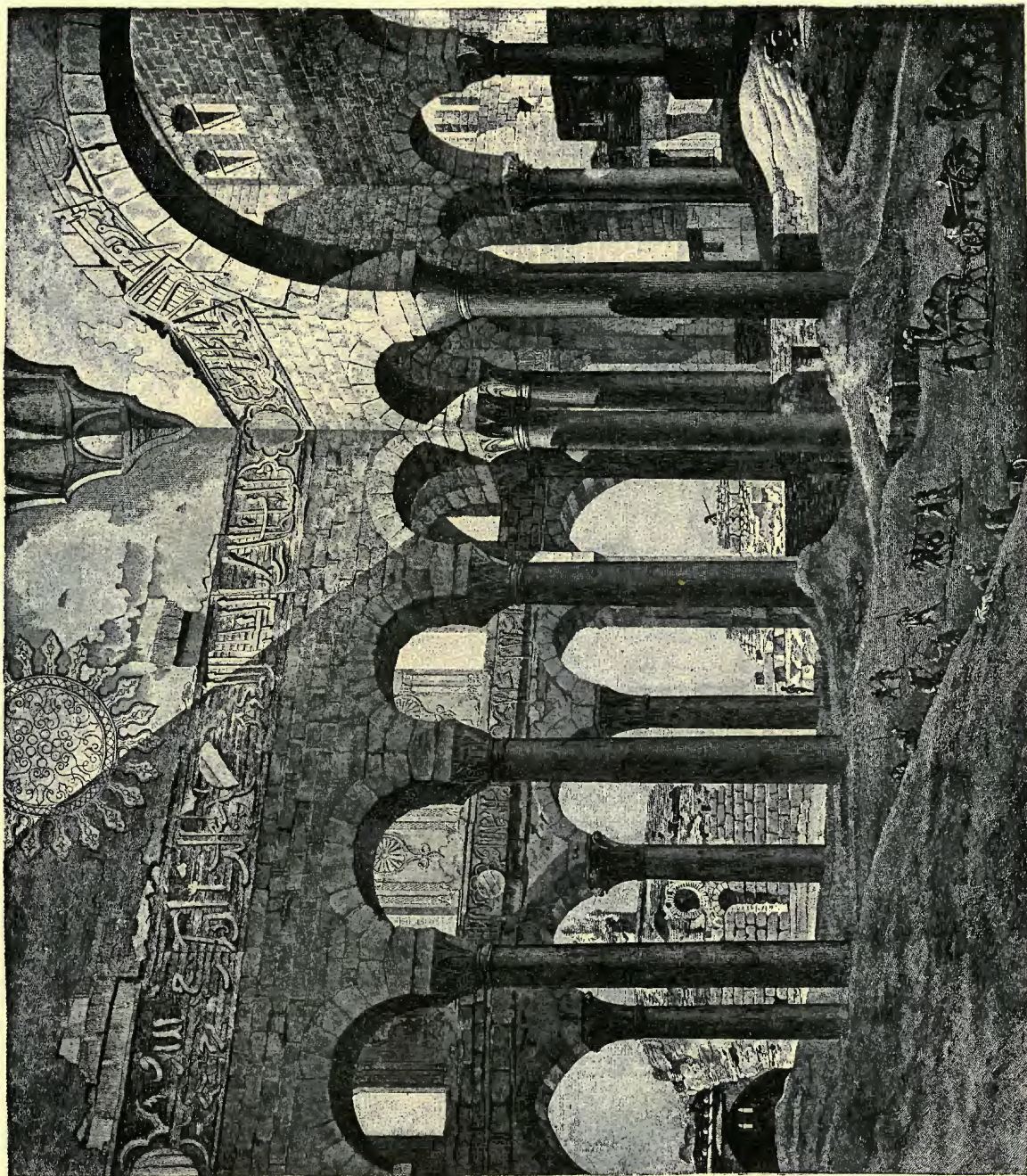




Imp. Berthaud, Paris.

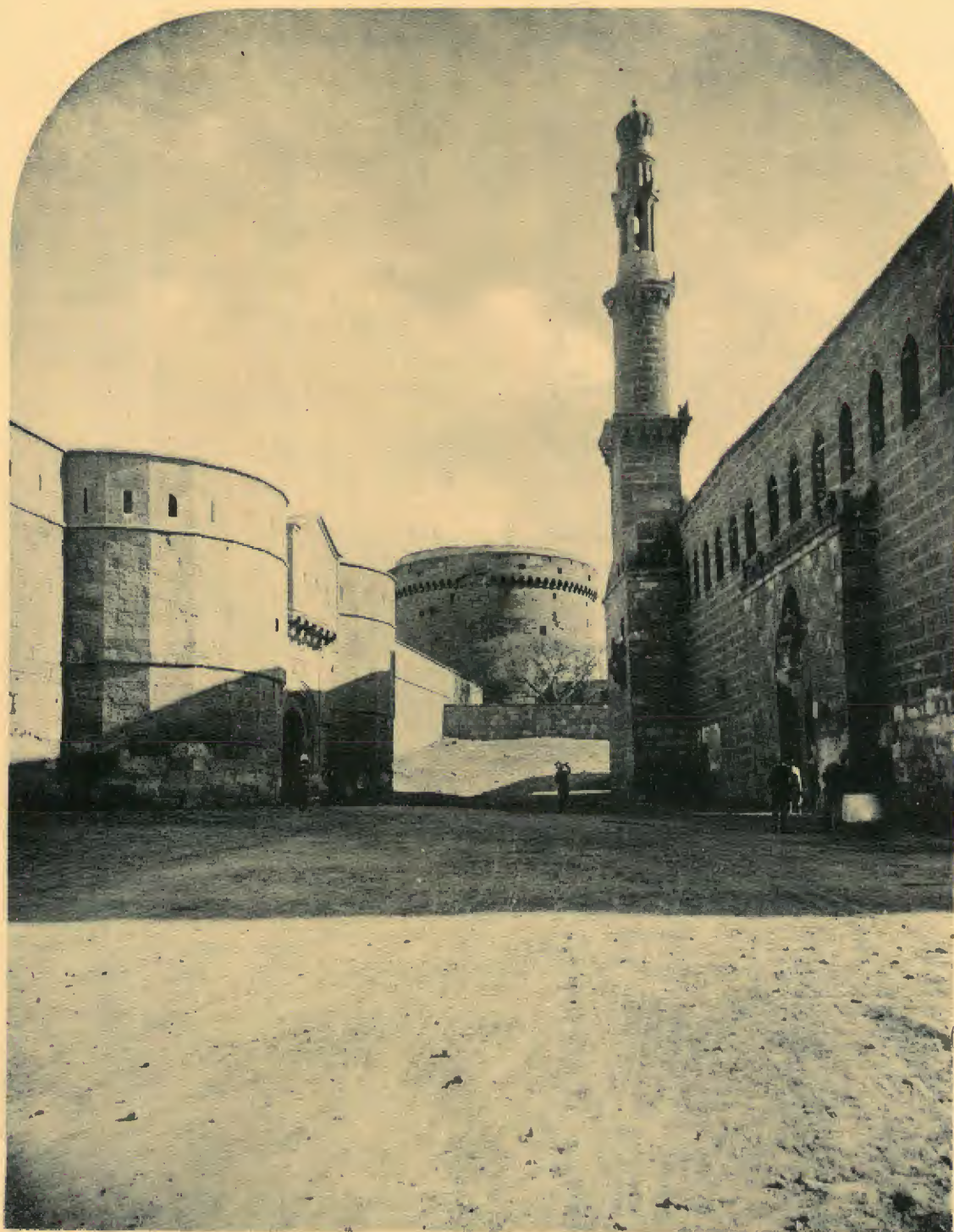
INSCRIPTIONS DE LA COUPOLE DE LA MOSQUÉE D'IBN KALÂOÛN (Angle Nord-Est)





LE DIVAN DE JOSEPH (IWÂN DE MOUHAMMAD IBN KALÂOÛN), EN 1798.





Imp. Berthaud, Paris.

LA PORTE DE LA KOULLAT ET LA MOSQUÉE D'IBN KALÂOÛN







. Imp. Berthaud, Paris.

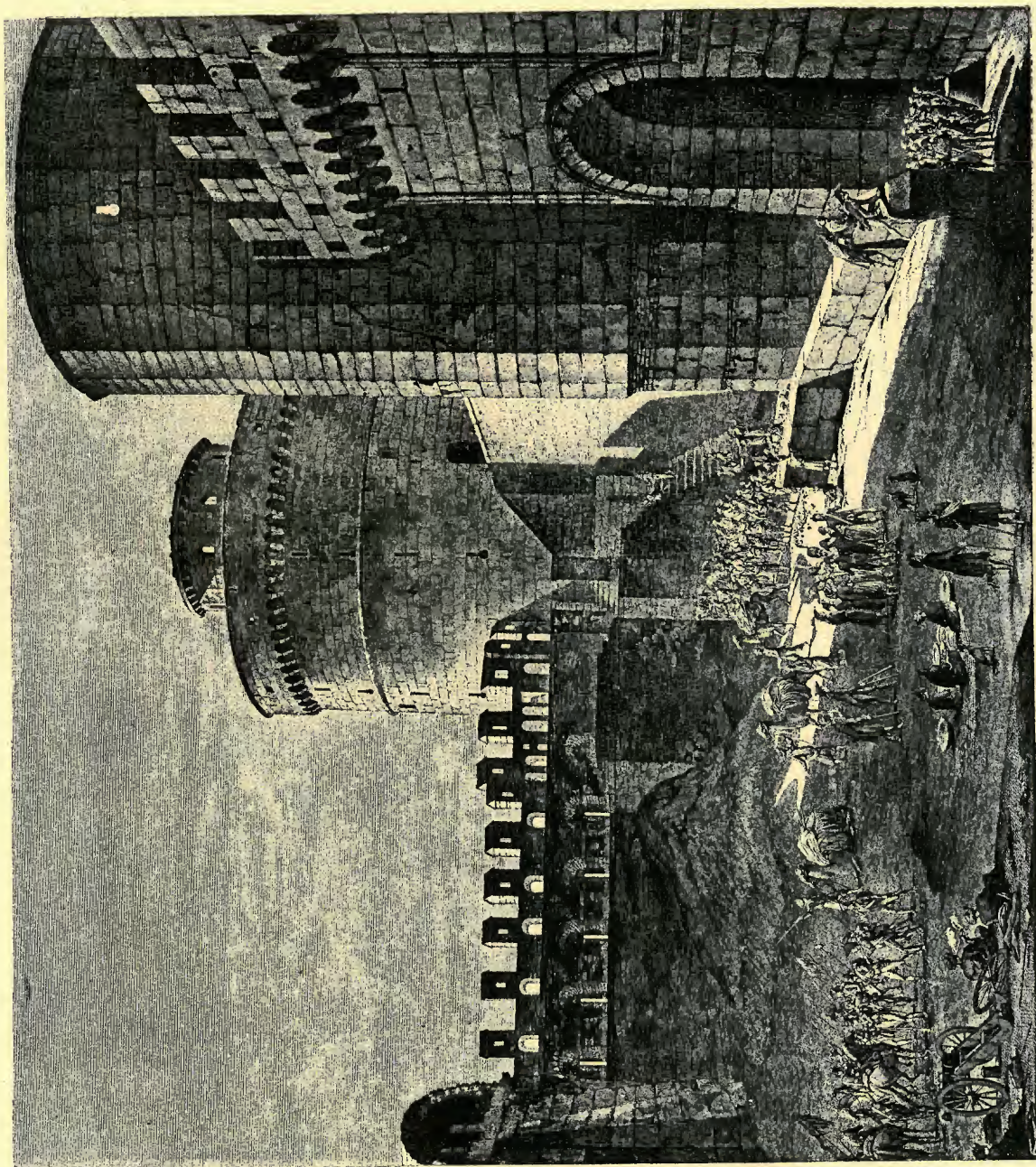
L'AIGLE DE LA CITADELLE





PLAN DE LA CITADELLE EN 1798





BÂB AL-DJABAL (ANCIENNE BÂB AL-KARÂFAT), EN 1798.





Imp. Berthaud, Paris.

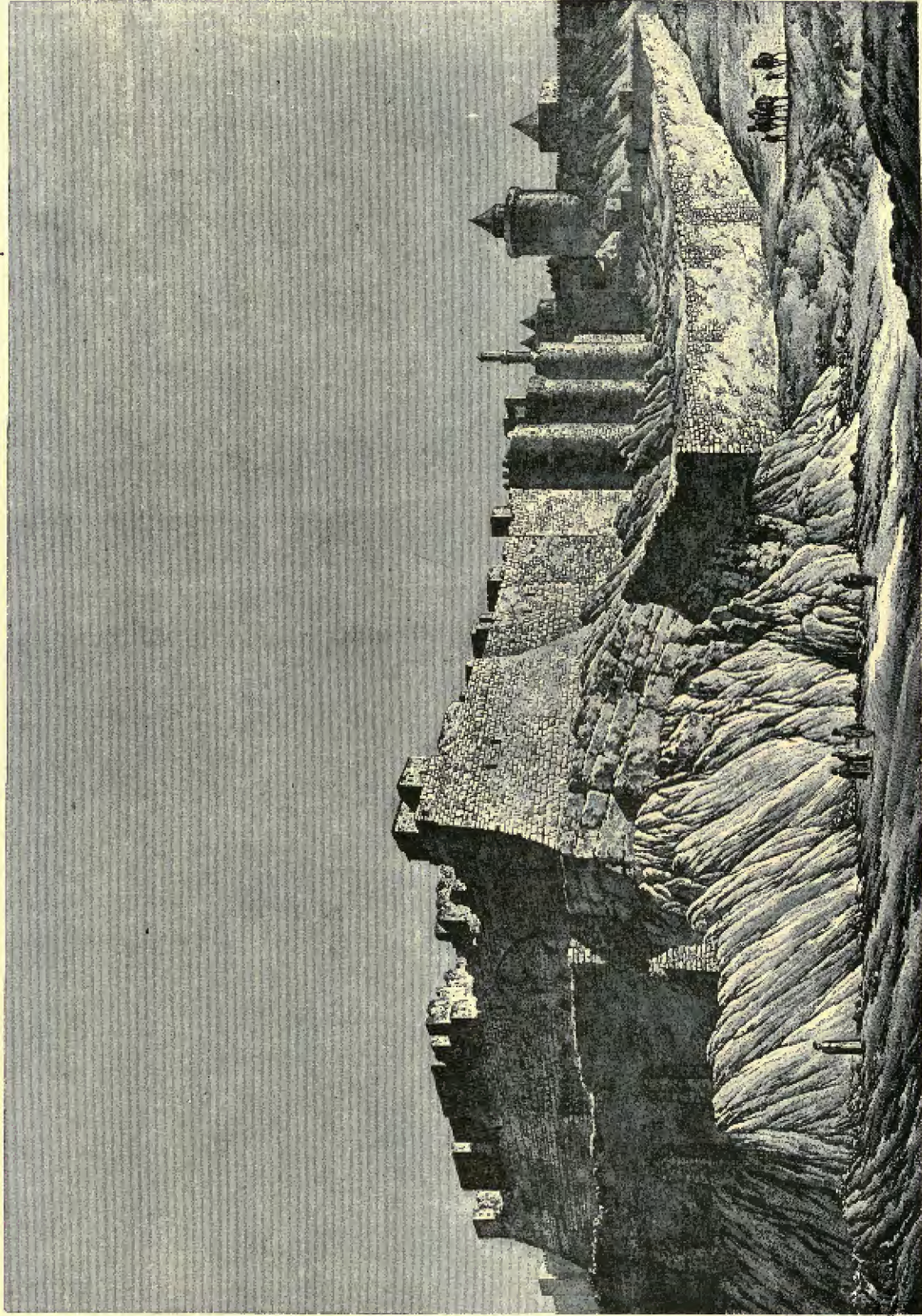
VUE INTÉRIEURE DE LA PORTE DE LA MONTAGNE (Bâb al Djabal).  
EN 1892



Pl. XIV.

Porte de la Montagne  
(Bâb al-Djabâl).

Mosquée d'Ibn Kâlâouîn.



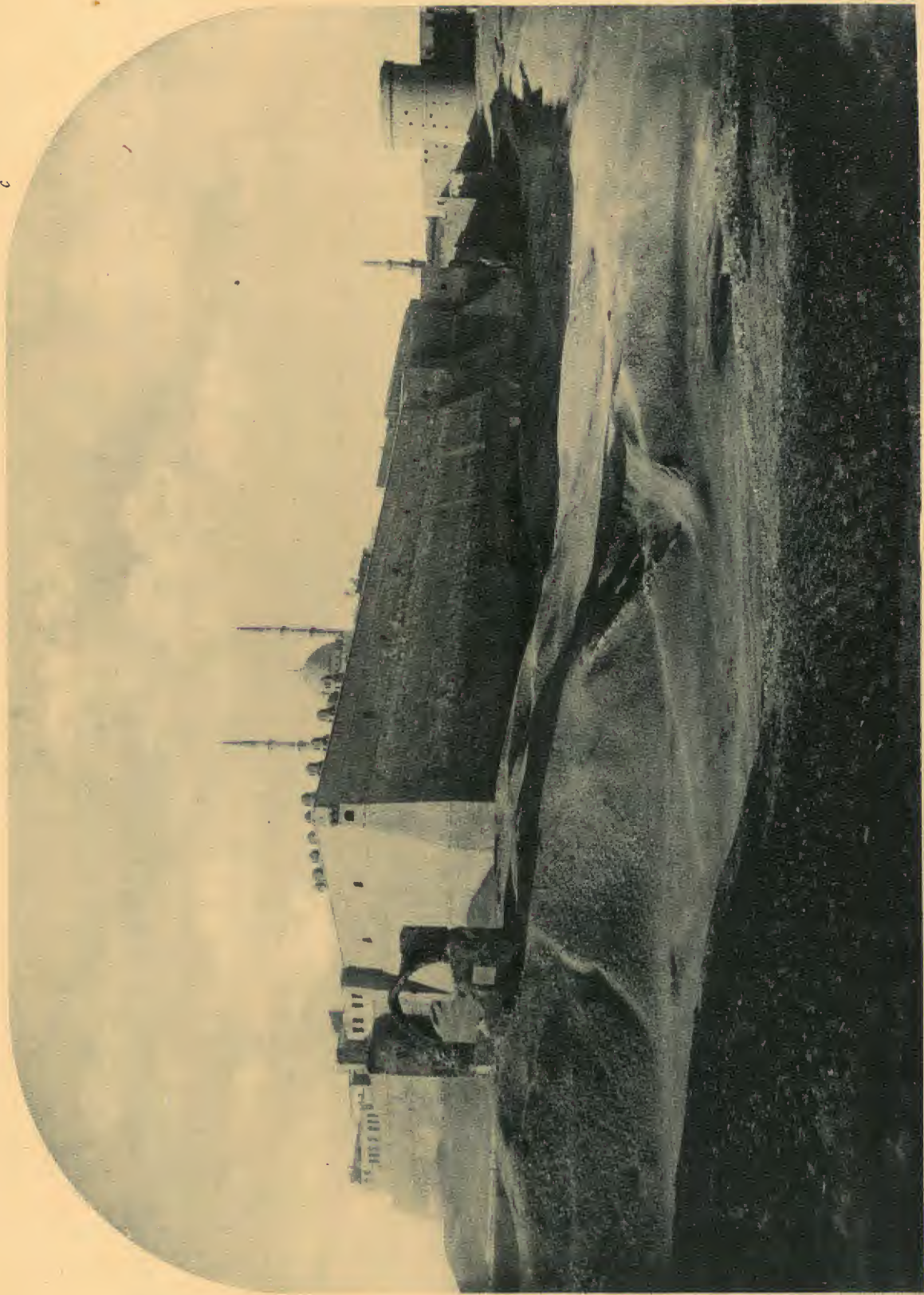
VUE DE L'ANGLE SUD-EST DE LA CITADELLE, EN 1798.



a

b

c



Imp. Berthaud, Paris.

VUE DE L'ANGLE SUD-EST DE LA CITADELLE  
EN 1892

- a. Mosquée de Méhémet Ali.
- b. Mosquée d'Ibn Kalâouîn.
- c. Porte de la Montagne (Bâb al Djabal).





LA CITADELLE VUE DE LA PLACE DE ROUMEÏLAT, EN 1798.



